

HORTENSE DUFOUR

La
Marie-Marraine
roman

Grasset

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Epigraphe](#)

[Dédicace](#)

[PREMIÈRE PARTIE - DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE](#)

[1](#)

[2](#)

[DEUXIÈME PARTIE - DESCRIPTION DES HOMMES DE CHANTIER](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[TROISIÈME PARTIE - DESCRIPTION DES FEMMES DE CHANTIER](#)

[1](#)

2

3

4

5

6

QUATRIÈME PARTIE - DESCRIPTION D'UNE FÊTE

1

2

3

4

5

OceanofPDF.com

© Éditions Grasset & Fasquelle, 1978.

978-2-246-05879-3

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

LA FEMME BUISSONNIÈRE, Jean-Jacques Pauvert, 1971.

LA DERNIÈRE FEMME DE BARBE-BLEUE, Grasset, 1976.

LA MARIE-MARRAINE, Grasset, 1978.

LA GUENON QUI PLEURE, Grasset, 1980.

L'ÉCUREUIL DANS LA ROUE, Grasset, 1981.

LE BOUCHOT, Grasset, 1982.

LE TOURNIS, Grasset, 1984.

JARDINS-LABYRINTHES (avec Georges Vignaux), Grasset, 1985.

CAPITAINE DRAGÉE, Grasset, Pauvert, 1986.

LE DIABLE BLANC (le roman de Calamity Jane), Flammarion, 1987.

LA GARDE DU COCON, Flammarion, 1987.

LE CHÂTEAU D'ABSENCE, Flammarion, 1989.

COMTESSE DE SÉGUR, NÉE SOPHIE ROSTOPCHINE, Grande Biographie, Flammarion, 1990.

LA FILLE DU SAULNIER, Grasset, 1992.

PRIX-DISTINCTIONS :

GRAND PRIX DES LECTRICES DE <ELLE> 1978 pour *La Marie-Marraine*, adapté à l'écran sous le titre *L'Empreinte des géants* par Robert Enrico.

PRIX DU LIVRE INTER 1983 pour *Le Bouchot*.

LE LIVRE DE POCHE:

LA MARIE-MARRAINE

LE BOUCHOT

LE TOURNIS

J'AI LU:

LE DIABLE BLANC

LA GARDE DU COCON

LE CHÂTEAU D'ABSENCE

DIVERS:

SCÉNARIOS ORIGINAUX (TF1, FR3), PIÈCES
RADIOPHONIQUES, ARTICLES, CONFÉRENCES.

OceanofPDF.com

« Nous sommes tous au fond d'un enfer, dont chaque instant est un miracle. »
CIORAN.

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

OceanofPDF.com

Pour Jacques.

OceanofPDF.com

Un usage veut que les hommes qui travaillent sur un chantier d'autoroute le baptisent d'un prénom de femme. Très souvent, il s'agit d'un prénom composé avec « Marie ». J'ai connu au fil de mes années d'enfance et bien au-delà de l'enfance, la Marie-Geneviève, la Marie-Jeanne d'Arc et bien d'autres « Marie » que je n'ai pas oubliées. Le second prénom correspond en général à celui de la sainte ou du saint figé sur le jour où l'on donne le premier coup de pioche. Ou bien plus simplement à la saison, quand celle-ci se révèle désastreuse au déroulement du travail. Louis, mon frère, est mort sur la Marie-Décembre. Et j'ai vécu ma plus belle et plus cruelle année sur la Marie-Péniche, ébauchée au flanc d'un canal du Nord, regardant tout droit vers Bruges ou Amsterdam. Pourtant, la Marie-Péniche fut très vite rebaptisée à l'unanimité de ses hommes la Marie-Marraine, à cause d'une pauvre fille peut-être heureuse qui par choix et par destin rôdait autour de ce repaire de mâles et s'enfournait toute vive au fond des bungalows crépitant sous la chaleur orange, gorgée des senteurs de goudron.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE

« A moi les réverbères, la terre entière m'abandonne. »
(Cri d'un homme de chantier tombant d'une grue.)

OceanofPDF.com

Il faut d'abord que je vous dise que je suis brune, c'est-à-dire que j'ai les cheveux noirs comme le plafond des mines où papa a commencé son premier travail. Des cheveux noirs qui peu à peu ont fini par obtenir la teinte rouge marron traversée d'éclats bleus de la terre des chantiers. Caramel, brun, gris clair, jaune et encore rouge, je n'en ai pas fini avec cette poussière qui macule le gros museau des engins et a fini par envahir le fond de mes prunelles.

Je vis dans une caravane aux murs minces et solides avec mon père et mes deux frères Paul et Louis. Une caravane à peine visible, barbouillée de ce jaune orangé qui nous entoure de tous côtés.

Lorsque maman est morte, j'avais treize ans. C'était sur la Marie-Toussaint, à quelques kilomètres de Colmar. J'allais à l'école au village à côté. Tous les six mois, parfois moins, souvent plus, nous changeons de chantier, donc de province, parfois de pays et toujours, pour moi, d'école.

C'est en plein été – le meilleur temps pour le travail de nos hommes – que maman mourut brusquement. C'est moi qui l'ai trouvée couchée près du fourneau camping-gaz qui fonctionne toujours et sur lequel, désormais, je fais chauffer la gamelle de Lucien, mon mari.

Maman est morte du cœur. Le cœur : lourd et fin muscle viscéral, rouge, un peu mauve, tout veiné d'amour. Elle avait suivi papa de chantier en chantier depuis son mariage, juste après la guerre. Tous les trois, nous sommes nés dans cette caravane et, à chaque Noël, maman fabriquait un arbre avec des branches de houx, parfois des bouquets de grandes herbes traversées de boules en bois peintes de toutes les couleurs, de façon à ce que nous ayons, nous aussi, un Noël avec sa tradition colorée, ses paquets défaits à minuit. Rien à envier aux autres gosses nichés dans une vraie maison, au milieu d'une ville. Les nuits de Noël, tous les engins s'arrêtaient quelques heures. Les bulldozers, leur lame et leur ripper aux grosses dents fichées dans la boue, les draglines au godet béant, le cordon latéral de la terre déplacée par les pelles mécaniques devenaient notre seule guirlande sous le ciel noir éclairé par les phares des camions. Bétonnières, tracteurs, grues, scrapers et dumpers sur pneus géants, autant d'animaux préhistoriques fêtant à leur manière l'arrivée du Sauveur.

Pochons de chocolats ronds, quartiers de dinde cuissée, oranges éblouissantes, on se souhaitait « Bon Noël » d'une caravane à l'autre et dans plusieurs langues où l'espagnol et le portugais dominaient.

Je suis née aux alentours des années 50, sur le lit au sommier en fer sur lequel je dors, maintenant seule, lorsque Lucien dirige l'équipe de nuit.

Mariette, la femme du conducteur de dragline, a aidé maman à accoucher. Omar, qui rapportait par hasard un morceau de câble, est allé avertir mon père qu'il avait une fille. Casque jaune, blouson taillé dans du brouillard, bottes de marin breton, c'était en avril, vers cinq heures. Papa a hélé le grutier, ainsi que tous les gars hissés sur les scrapers. Pendant un quart d'heure, le chantier a fait silence, puis, à la demande de papa, il a mis tous ses engins en route pour témoigner que c'était la fête : godets de dragline, griffes faisant pivoter les blocs en terre rouge, bulls énormes et chuinteurs, pelles mécaniques, balanciers en cou de cygne distendu, wagons-remorques à grosses chenilles, c'était un vacarme à peine supportable, une salve comme pour la naissance d'un prince.

Fête. Fête. Puis mon père, toujours sans enlever son casque ni son blouson, est venu se pencher sur ma mère, sur moi. Je ne m'en souviens pas, bien sûr. Mais il est certain que ma prunelle glauque de nourrisson a vu, enregistré sa première image : un homme de chantier... Il n'osait pas me toucher, si ce n'est ma main fripée, anémone minuscule s'accrochant à son index :

– Elle s'appellera Éléonore.

Le chantier prenait fin. C'était la Marie-Printemps.

Paul et Louis sont mes frères. Mes aînés. Quand il fait grand vent, ils s'enroulent dans de gros anoraks sans couleur précise, sur lesquels l'eau laisse des traces luisantes, des météores de boue.

Paul est partout à la fois : hissé sur la dragline, il creuse, charge et déverse terre et moellons dans les dumpers dont l'un est conduit par Louis. Le dumper est le géant des camions, capable d'atteindre cinquante tonnes en charge. Ils sont une dizaine qui composent cet incessant ballet qui dure toute la nuit sur un circuit de trois kilomètres.

Je ne les vois guère, mes frères. Le jour ils dorment, le front tourné contre le mur et quand je rentre de l'école, ils boivent en silence un bol de café noir. Maman les sert. Nous ne parlons pas. Jamais nous n'avons eu besoin des mots. Le cri des grues, le halètement des bulls, ce bout de terre écorchée vive, fantastique, en forme de planète habitée, nous suffisent. Et notre amour aussi. Le malheur également nous avons su le recevoir sur la nuque, aussi lourd, aussi irrémédiable que des tonnes de ciment ou de béton et cela sans nous attarder longuement sur lui. Le chantier, il faut qu'il tourne. C'est le seul impératif. Et notre vie, notre sang ont engrangé son rythme, sa férocité et cette énorme blessure jamais refermée mais qui ne pourrit pas.

C'est moi qui ai découvert le corps de maman, un soir, qu'ils étaient tous partis, éparpillés sur ces cinq kilomètres carrés qui sont notre enclos où personne ne vient, ne serait-ce qu'à cause de l'écriteau « Chantier interdit au public ».

« Interdit au public. » Qu'est-ce que le public? De toute façon, il ne vient jamais jusqu'à nous et du fait que nous logeons en caravane, il nous confond volontiers avec des bohémiens. Le public foulera le chantier lorsque celui-ci aura pris sa définitive identité : autoroute A1, 2, 3, 4. Et tant d'autres chiffres que nous n'y songeons même pas. De Marie et quelque chose, le public n'en saura jamais rien, trop occupé à rejoindre à des moyennes de 120 son bord de mer, son camping du mois d'août. Et la Marie, qui en a vu d'autres, ne ronchonne pas sous ces quintaux d'amants.

Maman est morte.

... Je monte les trois marches en bois. Je trouve insolites les lits pas encore repliés, aux draps chiffonnés, au traversin creusé. Et surtout cette casserole sur la cuisinière dont la bonbonne de butane n'est pas même dissimulée sous un placard. Cette casserole dont toute l'eau s'est

évanouie. Et puis cette femme, plutôt grande, plutôt mince, le front couché sur des mains rouges, abîmées de mille tranchées que les lessives se sont chargées de creuser.

Je n'ai pas besoin de m'approcher pour comprendre. La mort est une réalité singulière, capable de décupler pendant quelques secondes l'intelligence, la perception, la faculté d'affirmer cette phrase scandaleuse : cette personne est morte. Et non pas évanouie. Maman est morte. Quelques heures auparavant, elle brossait le plancher avec le balai en dents de chenille. Vivante. Avec du sang aux joues et au cœur, cœur...

Maman est morte. La seule femme que j'aie connue, qui m'ait embrassée, parlé, donné à boire et à manger n'existe plus. Me voilà désormais vouée à l'univers des hommes.

Je ne crie pas. J'ai deux nattes noires qui battent, lourdes, brusquement cruelles à ma nuque et mon dos. Je ne pleure pas. Je ne m'approche pas de maman. Je pose mon cartable sur le banc en bois fabriqué par Louis qui passe son dimanche à bricoler des petits meubles. Je cours à travers les ornières et les cicatrices qu'ont laissées les lames de coupe. Le chantier est ce désert à climat européen, rude aux pieds, aux mains, au regard, rude : la liberté même. Pas question seulement d'y piquer un sprint en talons hauts. Il n'est pas fait pour les femmes.

Je cours. J'ai étranglé mon cri et tous les autres à venir. Je bats des ailes sur toute cette ferraille, aveuglée de poussière rousse. Par ici, on a la douleur couleur rouge, jamais blond cendré.

Papa est en train de parler à un gars hissé sur le cuir noir d'un scraper qui ronchonne, bas et lourd sur ses pneus, seule chose ronde sous ce gros animal rectangulaire.

Tout de même j'ai retrouvé la parole, à défaut de conversation :

– Viens vite, viens vite, maman maman, maman est, elle est...

– Mais parle plus fort! crie papa, agacé à cause du contralto de l'engin et repoussant l'échéance de ce qu'il devine parce qu'il est plus que rare que je me balade jusque-là, surtout avec cette figure en lune malade.

– Morte. Par terre, là-bas.

L'engin s'est tu. Tout net. Avec un glop-glop de la gorge. Je vois le chauffeur en dégringoler. Lui, il a entendu le premier. Il se tourne vers papa :

– Je vais chercher tes gars, Pierre.

Il est parti, disproportionné à côté de l'énorme remblai. Il est vrai que le plus grand d'entre eux atteint à peine la hauteur d'une roue. Papa est aussi jaune que son casque. Déjà, il ne parlait guère, le voilà muet. Mais il ne faut pas croire qu'il ne souffre pas. Il a la même tête que le jour où la plus haute des grues s'est effondrée à cause du vent, sur la Marie-Toussaint. Bien entendu, tout en haut de la grue, derrière la cage en verre, il y eut un grand appel sauvage, mi-animal, mi-oiseau, celui d'un homme qui savait qu'il ne réchapperait pas d'une chute de dix-huit mètres.

Maman est morte.

Nous n'avons guère eu le temps de pleurer à cet enterrement dans un petit cimetière, quelque part derrière ce village où nous ne reviendrons jamais. Le chantier, il faut qu'il tourne. Deux heures après, papa, les frères ont accroché sur un cintre leur unique et démodé costume noir. Sans un mot, ils ont enfilé anoraks et bottes... Mais je puis assurer que cette nuit-là, les moteurs hurlaient comme des chiens devant la mort. Et puis, j'avais les gamelles à préparer pour le lendemain.

OceanofPDF.com

On n'a jamais eu aussi froid que sur la Marie-Décembre. Débutée en hiver, achevée en mars, elle a donné plus d'un câble à retordre. De plus, l'autoroute qui ira de Rouen à Paris nous réserve toute la pluie du pot de chambre de la France. On grelotte. J'ai beau bourrer le poêle, laisser chauffer la cafetière tout le jour, je ne quitte pas mon blouson qui ressemble à celui de mes hommes. Grosses chaussettes de laine tricotées par maman, superposées sur celles de Louis, j'ai froid et mes doigts ont pris cette teinte qui ne doit rien au henné.

Pourtant, il ne faut pas croire que je reste là, à ne rien faire. Si j'ai eu mon B.E.P.C. grâce à l'École universelle, je passe ma vie à besogner pour papa et les frères.

Dès l'aube, j'ai moulu le café dans la boîte en bois marron dont la manivelle fait grin grin. Rien n'est silencieux, sur le chantier. Sauf nous trois. J'ai bourré de viande froide les casse-croûte et rempli de lentilles les gamelles. Un camembert normand, pour dessert, les gourdes de vin et de bière. J'ai croisé l'anorak sur ma chemise en grosse toile de satin rose. Les déshabillés en aile de papillon vus et découpés dans *Mode de Paris*, pas question derrière nos barbelés. Papa se réveille le premier, immédiatement suivi par Paul. Louis fait partie de l'équipe de nuit. Il sera là vers six heures. La nuit cogne et gèle au carreau, derrière le volet clos que je me dépêche de rabattre. De l'air. Vite. Ici, ça sent un peu la ménagerie à jeun. Une à une, j'ai fait griller de longues tranches de pain. Honorons le jour. Le jour si long à venir sur la Marie-Décembre.

Paul s'étire et, brusquement, à cause de ses grands bras capables de soulever un moellon de cent kilos, la caravane rétrécit. Le bungalow des Turcs et des Yougoslaves est allumé. Quand je vais à l'unique pompe, je les croise et ils me laissent me servir la première. Flanquée de mes trois hommes dont papa qui est chef du chantier, je ne risque rien. La raison d'être d'une femme parmi eux porte un schéma simple : l'épouse, la fille. En dehors de cette structure élémentaire, instinctivement respectée, la femme qui rôde vers eux est là pour baiser et repartir. Hacim, long Turc à grosses moustaches, porte mes seaux remplis jusqu'au bord. Blanche couleuvre glacée, l'eau saute par-dessus bord et me mouille les jambes lorsque c'est moi qui ramène les seaux. Hacim les a posés sur les marches de mon domaine à savoir ce rectangle roux de quatre mètres de long sur

trois de large. Pourtant, le poêle a fini par chauffer au point que papa remplit une casserole d'eau pour empêcher le dessèchement de l'air, surtout pendant la nuit.

Paul boit lentement son café dans lequel il a fait tomber trois sucres. Papa barbouille de savon blanc son blaireau et je grignote une tartine beurrée. Une paroi en contre-plaqué isole le coin cuisine toilettes salle de bains – si l'on peut appeler baignoire et lavabo nos cuvettes en zinc, dures comme des sièges de bulls.

Les hommes dorment dans le long boyau qui se nomme indifféremment salon, living et bureau. Mais de quoi vais-je me plaindre? j'ai ma chambre à moi. Celle où papa et maman dormaient. Tout au fond, derrière un rideau monté sur anneaux en bois, j'ai ma pièce qui en fait se réduit à un lit large d'un mètre sept. Le grand luxe, quoi. D'autant plus que je l'ai recouvert d'une couverture marocaine qu'Ali m'a donnée pour mon anniversaire. Et une étagère sur laquelle, me tournant le dos, s'alignent mes quelques livres dont *l'Assommoir* d'Émile Zola. Si je suis la plus calée de la famille, je dois dire que *l'Assommoir*, ils l'ont tous lu. *Germinal* aussi, ainsi que *les Trois Mousquetaires*. Dans un panier genre couffin, j'entasse des revues : *Elle*, *Nous deux*, *Femme pratique*. Ah, oui, très pratique si l'on compte les tonnes de chemises battues sous la pompe ou les chaussettes qui n'en finissent pas d'exiger l'œuf en bois pour refermer le trou à grands coups d'aiguille à canevas. Chez nous, les vêtements ont besoin de la brutale solidité du décor. Du nylon que l'on jette après usage, impossible. Mes doigts ne savent pas ce qu'est une étoffe douce, un contour suave ou un matelas dans lequel on s'enfonce aussi facilement que les pelles dans la boue.

Coudre, cuisiner, laver, broser à quatre pattes le plancher toujours sale, je vous jure pourtant que je ne suis pas malheureuse. J'ai aussi mes distractions, ou plutôt mon chantier à moi : posé sur l'étagère, il y a mon tableau. Car je peins, je barbouille soixante-dix centimètres de toile raide. D'abord – c'était l'année où maman est morte – je peignais à la gouache. Puis Louis m'a offert des vraies couleurs que je dilue dans une louche en fer-blanc.

Je peins et, à ces moments-là, je pense à mon âme, j'oublie un peu mon corps qui grandit, maigre, et ne pèse guère sur ces terrains écorchés.

Quand il pleut, quand il fait humide, glacé, dégueulasse, je me rabats à l'intérieur de mes quatre mètres carrés. Je peins sur mes genoux. Pas la place d'un chevalet.

J'ai dessiné le loup et l'agneau de la fable. Un loup immense, en forme de grue, botté comme mon père et mes frères. Pour un peu, je l'aurais monté non sur pattes mais sur chenilles. En face de lui, sur l'autre rive, dit la fable, un agneau moussu, renflé aux hanches, sexe femelle. Entre lui et le loup-engin, coule l'eau glauque d'une tranchée dans laquelle poussent des nénuphars. Mais, à bien réfléchir, c'est plutôt l'agneau qui a l'air affamé. Le loup, ça va. Il a vécu. Il sait ce qu'est manger aux abreuvoirs râpeux. Je pense à mon âme. Petite bête invisible d'abord à l'œil nu, puis long mille-pattes, énorme, exigeant d'éclairer autour de lui, véritable phare d'engin de nuit; il s'agit d'essayer de voir la piste et de ne pas basculer dans les talus, les socs, les rouleaux invisibles à cause du brouillard. Énorme, mon âme est énorme, dardant son phosphore, ce point lumineux que nos hommes appellent leur chance.

Je trempe le pinceau dans la louche. La couleur, c'est ce que j'aime le plus au monde. Même si l'arc-en-ciel de la terre et du fer devient à chaque fois cet éboulis, ce sang. Rouge, ce sang.

Papa et Paul partis, je rassemble les bols dans le cuveau où mousse le Mir. J'en sors un autre, plus petit, fleuri, pour Louis. Si j'ai dit que les couleurs étaient ce que j'aime le plus au monde, je rectifie en poussant à la première place Louis, mon frère de deux ans plus jeune que Paul. Louis ne parle pas – mais qui donc parle de nous trois? Mais Louis m'aime de façon absolue. Louis, c'est le plus beau gars que j'aie jamais vu. Taillé comme Paul, mais plus fin, avec des yeux titubant de sommeil, vastes, bruns, au fond desquels dansent des étincelles de soleil. Je reconnais son pas, une deux, une lourd, deux léger. Un vrai chat. Louis fait du chantier mais rêve de grands jardins avec un tas de fleurs et une maison presque en verre, sans courant d'air, pleine de tapis épais à y dormir dessus. Une maison où il m'emmènera et m'achètera des couleurs

et des oiseaux et des robes en crème chantilly. Louis a vingt et un ans. J'en ai seize. C'est lui qui me bricolait des meubles pour ma poupée avec son couteau. Je le guette. Je l'attends. J'ai fait chauffer ses pantoufles sur le coin du poêle. A-t-il eu froid cette nuit? J'avais bien vissé la thermos, mais on ne sait jamais. Des fois, l'eau traverse jusqu'aux chaussettes, jusqu'aux semelles bourrées d'un lit de paille.

Il a poussé la porte. Il fait toujours nuit. Il dit : « Salut, la Belette. » La voix sort d'un gros blouson cadénassé qui tient son cœur au chaud.

– Salut.

Toujours peu de mots. Mais que je l'aime! J'ai glissé le bol vers lui. Il boit sans même se déshabiller. Ses doigts sont violets. Il les frotte l'un contre l'autre :

– Fichu temps.

Fichu temps. Il s'est assis sur le lit non replié. Il sort une gauloise de sa poche.

Bottes et anorak enlevés, il est mince, presque maigre. Il souffle la fumée par les narines. C'est un grand cheval fourbu. Il a attrapé la bouteille de rhum et en verse une rasade dans le fond du bol vide.

– Fichu temps.

Il a soulevé le rideau de ma chambre. Il regarde le tableau.

– Tu peux enlever les nénuphars de la tranchée, Belette. Elle est pleine d'eau. Elle a du mal à tenir le coup.

La Marie-Décembre, c'est une coriace, une pas drôle, rebelle aux mains des hommes et aux roues des engins. Quand on croit la saisir, elle fout le camp en eau mêlée de cailloux mous. Le remblai a la dureté d'une bosse d'infirme. Les pelles ont beau lancer toutes ensemble leur mouvement d'attaque, elles ont du mal à l'ébranler.

... Cependant, Louis torse nu enfle la veste de pyjama rayé. Martien la nuit, bagnard le jour. Dodo.

D'un seul coup, il bascule dans l'épaisse nuit, qu'aucun rêve ne traverse. Aucun rêve de fleurs et de jardin. Seulement, dans un décor fantastique, des géants aux bras luisants de pluie, aux bras qui grincent, effraient jusqu'aux mouettes égarées depuis Honfleur.

Pendant qu'il dort – jusqu'à trois heures – je m'arrose d'eau froide derrière la cloison. Nue, je grelotte, je me savonne le plus rapidement possible. Mon gant est posé près du savon à barbe. J'ai si froid que je tâtonne vers la brosse à dents. Récurons, lavons, frottons. C'est notre luxe. D'autant plus que je m'inonde d'eau Roger & Gallet, cadeau de Louis, le plus raffiné de nous.

Il dort. Couché sur le dos, une main posée sur le cœur. Un jour vert et acide transperce le carreau. J'ai enfilé sur mes seins sans soutien-gorge – il n'y a pas grand-chose à soutenir – un pull-over tricoté pour Louis. Je m'étais trompée dans les mesures. Trop petit. Bon pour moi. Et de plus, j'avais choisi une laine pâle, fragile, salissante. Quelque chose de beau, de différent. Notre uniforme est rude. Du mohair couleur poussin, c'était ce qu'on appelle un cadeau. Autant que l'eau de Cologne Roger & Gallet. Frictionnée, habillée, les cheveux humides tirés en queue de cheval, le visage sans autre apprêt qu'un flocon de crème vivement étalé sans m'attarder devant le miroir rectangulaire, devant lequel ils se rasent, la journée est à moi. Et à eux. Seule. Mais parce que j'entends le sommeil en bouilloire de Louis, je commence à récurer un fond de casserole en chantonnant.

Vers dix heures, un Turc ou un Portugais apporte le courrier adressé au bureau. Le bureau est une grosse cabane en bois, fichée côté route, flanquée d'une grande table inclinée sur laquelle s'enroulent et se déroulent les plans en forme de gros copeaux. Une fois par mois, parfois davantage, un chef d'agence descend et s'enferme là-dedans avec les

conducteurs de travaux. Au-dessus de la table, il y a un placard en bois avec en permanence une bouteille de Ricard. Quand nous sommes trop éloignés d'un bistrot, c'est là qu'ils prennent l'apéritif.

Du courrier, nous n'en recevons jamais.

Qui nous écrirait puisque nous sommes ensemble? La lettre redoutée par tous est le pli bleu, en recommandé : le préavis. Compression du personnel qui suit généralement la compression des engins, les anciens remplacés par un seul, moderne, qui fait le travail de trois. L'entreprise ne lésine pas sur l'achat du dernier gadget et se fout totalement de ses hommes qu'elle n'a même jamais vus. La grève n'existe pas sur les chantiers isolés, animés par une poignée d'hommes. A la rigueur, ils font la gueule un jour ou deux parce qu'ils n'ont pas encore reçu les acomptes. Mais rien ne motive (pour eux) l'arrêt collectif. L'arrêt collectif, ce serait la mort de l'autoroute et confusément ils ne veulent pas de la mort du chantier qu'ils confondent avec la leur, à savoir leur préavis. La passion des problèmes immédiats les absorbe totalement. Tous les regards sur un petit chantier vont au plus urgent; jamais de discussions philosophiques ou intellectuelles. Ni passé ni avenir. Un présent qui n'a jamais le temps de prendre appui dans de mûres réflexions. Le chantier a un sol, un fond sous-marin imprévisible comme certains océans : il faut improviser afin d'éviter d'y laisser sa peau. Et c'est tout. Le courrier, le pli bleu, en recommandé, c'est la tempête avec le coulage. Nous n'aimons pas le courrier.

... Après le courrier – rien pour nous –, c'est le klaxon du camion-épicerie-boucherie-tabac-boulangerie. Il a rabattu son étagère et en plus de ses fromages et ragoûts, il vend des espadrilles, du coton et des savonnettes Cadum. Quelques femmes viennent acheter, flanquées de gosses en bas âge et d'un grand cabas. On se connaît sans pour cela converser beaucoup. La Marie-Décembre, c'est un genre temps-de-chien, qui décourage tout dialogue : chacun chez soi, ou plutôt chacune à ses casseroles. Jusqu'à midi on coupe, découpe les poireaux, les salades, les carottes, les pommes de terre. Je cuis je cuis, je renferme les épluchures dans un grand journal. Le manque d'espace rend ingénieux. Ce soir, Paul verse la poubelle à la décharge. Autre style de rendez-vous. Chacun sa poubelle à grand couvercle, entre chien et loup, les deux éternuant de

pluie, ils renversent la grosse lessiveuse malodorante et les conversations – si l'on peut nommer ainsi les quelques exclamations – fusent en trois langues, portugais, arabe, français.

Transistor en sourdine, je découpe le lard en dés. Morceaux de bœuf, vin rouge, branches de laurier, tout cela ronronne jusqu'à midi.

J'ai le temps. Le temps de reprendre la louche en fer, barbouillée de couleurs. Le temps d'ajouter du fard bleu rose vert sur les paupières de l'agneau. Il dort, Louis. Quand il émergera d'un bâillement rituel, répété plusieurs fois, tout sera prêt. Et une fois remplie la grille des mots croisés, sans bouger de son lit, une fois enfilée à nouveau la tenue qui ne change jamais, lampe tempête au poing, il partira rejoindre l'équipe de nuit, non sans avoir eu le temps de croiser papa et Paul qui rentrent dîner.

C'est Julio qui, vers trois heures du matin, a frappé contre les volets. Tous nos volets. Pas seulement un seul. Tous. Sans compter la porte. Assise en tailleur, la couverture sur les épaules, je barbouillais de rouge et de mauve le crâne du loup. Non, de l'agneau. Cette nuit-là, je me souviens m'être particulièrement attachée à l'agneau. J'ai allongé ses oreilles en forme de tresses et j'ai affiné son profil en le fardant aux pommettes. Il me faisait pitié, ainsi grimé. Aussi ai-je effacé une partie de son maquillage et je l'ai habillé de longues chaussettes en laine tricotées sur des jarrets qui ressemblaient aux miens. Un drôle d'animal. Des cuisses douces. Un œil clos, l'autre grand ouvert. Une femme. Une femme. Je ne sais pourquoi, j'ai ajouté à l'œil ouvert une petite larme brillante, coupante, éblouissant tout. Exactement la lampe qui est partie accrochée au poing de Louis. Papa et Paul dorment. Durs au sommeil, durs au réveil. Rien ne les gêne : ni la lumière que je maintiens en veilleuse, ni les ronflements des engins au travail, ni les coups de poing de Julio qui maintenant frappe la paroi.

– Chef, chef, ouvrez!

Car c'est ainsi que l'on appelle le conducteur de travaux : chef. Surtout la main-d'œuvre étrangère qui ne connaît rien en fait de mots pour s'adresser à celui qui donne des ordres. Chef. Et même le chef. Ou chif, quand il s'agit des Algériens.

La couverture tombe de mes épaules. Je pose avec délicatesse l'agneau qui tremble au bord d'une tranchée béante, dont j'ai effacé les nénuphars :

– Tu peux enlever les nénuphars, Belette. La tranchée est pleine d'eau.

Je tâtonne vers mes vêtements. La peur, c'est d'abord ce refus de la nudité qui rend encore plus misérable. Quelque chose de hideux, de proche, rôde, suinte en gouttes tièdes le long de mon dos. Moi qui ai toujours froid, je jure bien que cette nuit-là, j'ai eu comme un grand coup de chaleur. Pire que si je m'étais enfilé le litre de rhum.

– Chef! chef!

La voix se fait pressante, traversée d'un hoquet.

Je n'ai qu'une envie : être habillée jusqu'au cou. Vite, le pantalon, le pull jaune poussin, vite. Ai-je seulement conscience de posséder un corps?

– Chef! chef!

Vite. Il ne peut pas la fermer, celui-là?

Pieds nus, je cours, j'ouvre, essoufflée. Ma parole j'ai du mal à respirer autant que si j'avais traversé à cent à l'heure tout le chantier.

– Chef! chef!

Je gronde :

– Tu as fini de gueuler comme ça?

Je tonne sur ma propre angoisse. Je transpire. Pourtant le thermomètre niché entre les deux cuisses nues d'une pin-up des années 36 marque moins pas mal de degrés. Ce n'est pas à Julio que je parle, ni, derrière Julio, à Hacim et aux frères Guimbauld dont le plus jeune est amoureux de moi.

– Tu as fini de gueuler comme ça?

C'est à la nuit que je m'adresse, à l'orage, à ce chagrin qui roule des grosses vagues salées, infectes, imbuables au fond de ma gorge. Une

seule lampe éclaire les quatre hommes consternés. Je m'énervé brusquement :

– Eh bien, entrez. Vous voyez bien qu'il pleut. On crève, la porte ouverte.

On ne peut pas dire positivement que l'on crève de froid : le poêle surchauffe et j'étouffe singulièrement sous cet excès de lainages accumulés qui m'entortillent, affreux.

Cependant, papa s'est réveillé le premier. Il regarde Julio et il comprend tout de suite :

– Louis?

Ils font tous signe que oui d'un geste de guignol qui salue. Ridicules. Ils sont ridicules. Je les hais. Surtout le frère Guimbauld qui m'épluche, effaré, muet. Il ne m'a jamais vue de si près. Je le hais.

– C'est grave? dit Chef.

Julio a dit très bas :

– Je crois que c'est fini, chef.

Paul est debout derrière papa. Lui, par contre, reste torse nu en dépit de la porte qui bat, de la pluie qui cogne et du vent glacé. Putain de Marie-Décembre. Sa guirlande de Noël a besoin d'oeillets mortuaires.

Alors on entend un cri. C'est l'agneau. L'agneau du tableau qui ouvre tout grands des yeux qui ruissellent autant que cette flotte sur la Normandie. La grasse terre normande. Nourrie de ses cadavres. Ça ne m'étonne pas que les pommiers y poussent. Papa se tourne vers moi :

– Reste là, Éléonore.

Il s'est habillé. Paul aussi. Il a empoigné la lampe.

Ils sont partis. La porte fait moing moing dans la nuit. Je suis dans l'obscurité. C'est fini. Ils ont dit « c'est fini ». Sobres en paroles. Pas des verbeux. Chaque mot, ici, peut s'employer seul. Il a sa fonction. Les phrases le désarticulent : remblai scraper grue creusez stop tranchée droite gauche tout droit lampe nuit Ricard agence entreprise chef engin fini fini fini.

Alors j'enfile, pieds nus, les bottes trop larges, glacées. Aucune importance. Je ne sens rien : voilà que je cours vers l'amas confus des ombres et des lampes. J'ai déjà couru ainsi, il y a trois ans, sur la Marie-Toussaint. Sauf qu'il faisait jour. Je cours sur ce sol piégé de serpents en acier, de moellons contre lesquels je bute du front, un agneau démaquillé, qui bêle « Louis Louis » avec une estafilade en forme de groseilles écrasées. J'ai l'air d'une folle. Je suis folle. Je rêve. Louis. Louis. Ça n'arrive donc pas qu'aux autres. Louis.

Mais que s'est-il donc passé?

Roues en l'air, hurlant de façon lamentable, hurlement de supplicié tabassé en place de grève, le dumper de Louis a versé dans la plus profonde des tranchées, engorgée de boue. La tranchée d'où j'ai arraché, un à un, les nénuphars blonds. Louis.

Toutes les lampes font cercle et au loin, on entend la sirène des pompiers. Descendus dans la tranchée, je vois des nuques casquées et le crâne de papa et de Paul qui essayent de bouger le colosse qui chuinte toujours sur le même ton. On doit l'entendre jusqu'aux Andelys. Ma parole, il a dû étouffer le cri (les cris?) de Louis. Louis?... c'est ce bras à demi enterré, un bout de pantalon que je reconnais, et cet affreux bouillon rouge, la seule couleur dont on ne peut nier l'origine.

Papa s'est mis à hurler :

– Fous le camp, Éléonore, ne regarde pas, fous le camp.

Lui, si calme, muet, voilà qu'il vocifère, qu'il sanglote :

– Fous le camp ou je te gifle.

On peut me rouer de coups. Je ne sentirai rien. Il peut bien pleurer et Paul avec lui, j'ai vu. J'ai tout vu. Et les sanglots de mon père, et l'homme que je préfère, écrabouillé (depuis ce jour, quand je passe près d'un insecte, je l'évite, je ne l'écrase jamais) et notre douleur et tous ces bras, ces mains qui poussent, qui tirent, qui ne peuvent plus rien.

Une demi-heure plus tard, beaucoup de monde est là : les pompiers, la gendarmerie. Le téléphone du bureau, vieux, accroché au mur, nanti d'une manivelle ressemblant en tous points à celle de mon moulin à café, n'a cessé de fonctionner.

... Ce n'est qu'au grand matin que la dépanneuse a enfin réussi à faire taire l'engin en l'extirpant de sa fosse. Une ambulance est là, pour la forme et emporte ce qu'il reste de Louis.

Toutes les caravanes, réveillées par le cri de Julio, vidées de leurs habitants ne sont plus qu'un village mort.

J'y reviens, pourtant, vers ce village. J'entre dans la caravane dont la porte est restée béante. J'ai pris le tableau et j'ai rempli de bouillie rouge la tranchée. J'attrape la bouteille de rhum. Je bois d'un seul coup. Je ne dis rien. Je ne sens rien. Papa, Paul m'ont rejointe. Assis de chaque côté du couloir central, on regarde le lit de Louis, défait, qui porte son odeur, et la forme de son corps. Odeur et forme qui vont si rapidement s'estomper qu'on peut se demander si nos morts, on n'a pas simplement rêvé qu'ils furent vivants.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DES HOMMES DE CHANTIER

« A moi les réverbères, la terre entière m'abandonne. »
(Cri d'un homme de chantier recevant son préavis.)

OceanofPDF.com

La vie est rudement chouette depuis que nous avons planté maison dans la région de Lille. Pourtant la famille s'est encore réduite du fait que Paul a épousé Léonie, la fille du conducteur de bull de la Marie-Jeanne d'Arc, nommée ainsi parce que les hommes ont eu un mal de chien à lui enlever mille tonnes de pucelage en terre rouge. Paul et Léonie ont rejoint l'Arabie Saoudite. Paul travaille sur un chantier hérissé de puits et de derricks. Ils vivent en bungalow et comptent s'acheter une supercaravane avec chiottes synthétiques et douche incorporée derrière le coin vraie cuisine, évier inox, quand ils auront fini les deux années d'exil volontaire. Léonie, comme moi et nous tous, est née en caravane et nous avons connu fort peu de bancs d'école. Le fait de vivre seule avec papa a plutôt créé une distance entre nous qu'un dialogue. Si, comme je l'ai dit, les mots ne sont guère de mise entre nous, la réduction style tête à tête a enfoui encore davantage la conversation réduite aux mots utiles, pratiques, laconiques :

- Je t'ai repassé la chemise bleue.
- Ne t'inquiète pas pour ma gamelle. Je pars avant quatre heures.
- Je n'ai plus de bois pour le poêle. Et le butane est à sec.

Voilà de quoi nous parlons. Mais j'affirme très fort que notre amour existe. Ni mésentente ni conflit. Nous taisons simplement soigneusement ce qui pourrait nous entraîner sur les souvenirs en forme d'un corps, tout chaud une heure avant et réduit mélangé à la boue de la Marie-Décembre. Nous ne parlons pas plus de maman. Je continue de noircir mes doigts en cassant bois et charbon. Je besogne, je besogne et j'ai dix-sept ans qui piaffent au creux des hanches et lancent tout droit une paire de seins, raides comme des piliers de grue et que papa préfère ignorer. Rapports père fille jamais foncièrement à l'aise, il faut l'avouer. Surtout dès qu'on a perdu sa charpente d'androgynisme botté en homme, cadénassée tout entière dans des tissus qui semblent tissés sur des roues de bulldozers.

Pas d'amoureux, pourtant. Mais un ami, Fouldroule, et une maison avec un toit et des tuiles et des murs et un plancher et un escalier et des chambres et des charpentes : Fouldroule et son bistrot. Dans le Nord, les bistrots sont des maisons et non ces vilaines caisses en verre et formica peu faites pour goupillonner des litres d'amitié. Notre douceur, quand on

vit à cent pour cent sur un chantier, c'est le bistrot isolé, en plein bord des champs ou d'un bois, touchant, effleurant les engins en rut.

Pour aller chez Fouldroule – et nous y allons désormais souvent – on monte trois marches en pierre noircie, colmatées à jamais par les semelles lourdes de boue. On pousse une porte qui fait cling cling parce que Fouldroule y a fixé un rang de clochettes et de grelots. On entre dans une pièce moyenne, donnant sur un jardin à la porte constamment ouverte par laquelle vont et viennent un coq et quelques poules endurcis, habitués aux hommes et aux femmes, plutôt familiers et sans rancune devant le long couteau de cuisine pendu derrière le bar. Fouldroule sert le café et le genièvre dès cinq heures du matin. Son jardin, c'est sa passion. Il y cultive ses légumes et des fleurs, ravissantes, petites, bleues, blanches, parme, que les gens d'ici nomment « les poings-de-l'amour ». Poings fermés en hiver, ouverts en été, humides, exigeant l'eau du printemps. L'amour aurait donc ses saisons, ses refus, et ce repliement en corolle hermétique? Poing-de-l'amour... Poing fermé... Nous sommes arrivés en automne sur la Marie-Marraine. Et en automne, la première fois, chez Fouldroule. Je ne sais pourquoi, il m'a tout de suite aimée, au sens très pur, total, il est devenu père par le regard dès nos premiers mots. Il m'a donné les branches bleutées de ses fleurs et une pousse de géranium dans un pot rempli d'une belle terre douce à la main, chaude. Fouldroule a soixante ans, en paraît cinquante. Par comparaison, papa a l'air plus vieux, tassé dans son silence, ses deuils enfouis à grands coups dans la terre.

Fouldroule porte un pull rayé, un pull marin tricoté par sa seconde femme, celle qui est partie voilà cinq ans avec un gars de la ville :

–Un patron de restaurant. Ridicule, maigrichon, bourré de tics, crachotant tout le jour, mais plein aux as.

Il en parle encore, de sa femme. Et suivant son humeur, sa joie, ou sa tristesse, il la bourre d'injures ou d'étoiles. Bref, il l'aime encore et je courbe un peu le front, incapable de comprendre comment l'amour peut, lorsqu'il a été blessé à mort, s'organiser quand même une bonne petite vie avec des rires et des compensations.

– L'amour... Bien sûr, l'amour. A ton âge, on y pense, on l'exige les yeux fermés, en aveugle, sans rien comprendre ni partager... Au mien, la seule qualité qu'il est capable de devenir, ce foutu gros amour, c'est de ne plus nuire à personne...

Il cligne un peu de l'œil, gêné par la fumée de sa gitane mais :

– Et encore... Je ne suis pas sûr qu'il soit capable de ne plus nuire... Ah, mon petit chat, si j'osais, je te dirais « n'aime jamais ». Enfin, jamais de ce qu'on ose appeler aimer. Mais tu vas dire que je ne suis qu'un vieux con. Et c'est sûrement vrai. Sinon, pourquoi serait-elle partie?

... Il sert le Ricard et le genièvre avec ses mains de montreur d'ours, d'étrangleur de Persépolis. Il raconte la Résistance. Fouldroule, c'est son nom pendant la guerre.

– On n'est pas des héros. Si on a fait les marioles, en 43, c'est qu'on n'avait pas le choix. J'ai fui la Prusse-Orientale plus par trouille que par conviction. Je suis entré dans la Résistance au même titre que beaucoup d'autres : pour pouvoir becqueter. D'abord pour pouvoir becqueter. Là, j'ai trouvé un ramassis de couards, des pauvres types pas foutus d'aller chercher un colis dans les bois de Dourlon... Je me souviens d'une nuit. Une drôle de nuit. C'était en décembre. Il gelait tellement que la goutte d'eau de la pompe pendait, raide comme une pierre. Je savais, je connaissais trente gars, cureton compris, qui banquetaient au marché noir. Et pas un, tu m'entends, pas un ne s'est proposé à m'aider pour récupérer le colis, j'y suis allé à vélo, ce vieux clou qui est dans ma cave. Et j'ai ficelé la chose avec des tendeurs, comme un sac de patates... Malgré le froid, je transpirais. Des grosses gouttes sur les joues, le long du dos... Et les Allemands partout. La trouille, fillette, la trouille. Une vraie trouille... Crois-moi, il n'y a pas de quoi avoir honte d'une vraie trouille. On n'est pas des héros.

– Mais Fouldroule, pourquoi les héros n'auraient-ils pas peur? Pourquoi auraient-ils honte de leur peur?

Je ferme les yeux. Et nous, nous, avec nos morts qui ne nous arrachent – apparemment – aucune plainte, qui n'entravent en rien le rythme de notre vie, peut-être, peut-être sommes-nous des héros... Je tourne

lentement la tête vers papa qui écoute Fouldroule avec cet air d'attention profonde qu'il voue aux paroles des autres et je le désigne du menton :

– Mon père est un héros.

Il rentre un peu les épaules, le héros. Il déteste toutes formes de compliments. Et puis il n'est pas habitué à être loué par un des siens. L'adoption brutale de Fouldroule à mon égard le remplit d'un sentiment compliqué derrière lequel il s'efface encore davantage. Peut-être Fouldroule m'apporte-t-il les mots que papa ne peut prononcer. Aussi, il pique du nez dans son verre d'hydromel, cet alcool de miel que j'ai pris la première fois pour du vin blanc. Première méprise première cuite. Fouldroule riait tandis qu'il échaudait une bassine de frites. Des frites grasses et salées, poivrées au milieu. Un saladier pour deux, comme en Belgique toute proche.

Lors de ce premier dîner chez lui (et croyez-moi, des dîners chez lui il y en aura d'autres, c'est notre luxe, notre Pérou, notre Byzance), dîner arrosé d'hydromel, j'étais tellement soûle que je roulais sur son épaule et celle de papa en répétant :

– C'est ici que je veux vivre... Sur la Marie-Péniche vogue la péniche vogue et la maison de Fouldroule en est le port...

Pauvre moussaillon déséquilibré sous les afflux, les vagues d'alcool blanc, je riais, et Fouldroule, ravi, gueulait :

– Qu'est-ce qui m'a foutu une môme comme ça! trois verres et il n'y a plus personne!

Oh si, j'existe. Et ce n'est pas l'hydromel qui brûlera mes exigences en ripailles. Le père de Fouldroule était un éclusier trouvé mort au givre de décembre. Il lui a laissé cette maison, depuis arrangée en bistrot – idée de Monique, la préférée, la méchante, la fugueuse – une maison qui a perdu la moitié de ses tuiles parce que Fouldroule les a données à de plus pauvres que lui :

– Prends, mon gars. Il y en aura toujours assez pour couvrir mes cornes.

Derrière la maison de Fouldroule, coule un canal glacé, traversé d'herbes en forme d'algues. Les péniches vont vers Amsterdam et elles

passent, lentes, au milieu des écluses ouvertes, qui battent leurs ailes noires contre la pierre qui a fini par refléter le canal tout entier : vert jaune et encore vert avec des nuages gris qui écument ses bords.

De l'autre côté de chez Fouldroule, de l'autre côté du canal, de l'autre côté des écluses, il y a notre usine, notre champ de bataille : la future autoroute qui doit grimper jusqu'à Bruxelles. Terminus Paris. Nous ne savons pas encore quel numéro elle portera.

Le bar de Fouldroule a les coins tournés : un vieux missel constamment écorché vif d'hommes ivres qui luisent et qui rotent, fichés entre deux verres, dos tournés au chantier qui, patient, les attend. Patient comme une femme amoureuse.

Un dîner chez Fouldroule, c'est le Bon Dieu en culottes fendues.

Après les grosses crevettes gorgées de sauce et de pièges poivrés, délicieux, arrivent un lapin sauté aux oignons, une salade aux lardons et des fromages ronds et durs que Fouldroule prétend avoir conservés depuis la guerre. Un optimisme de barbare m'envahit devant cette abondance, cette variété vigoureuse au palais, stimulante et qui ne donne qu'une envie : recommencer. Si la gourmandise ose se classer parmi les péchés mortels, je n'ai pas même l'espoir du purgatoire. Ce qui fait mon paradis, c'est l'ensemble de mes sens lançant amarres partout où on les hèle et toujours avec des yeux plus grands que le ventre.

Quels que fussent nos chagrins, la rudesse de notre vie, rien n'a jamais entravé notre appétit inattaquable. Je suis née après la guerre, je l'ai dit. Je me demande comment ils firent pour endurer la faim. Notre budget est celui de notre condition : ouvrier. La table abondante, les cigarettes, et le strict nécessaire concernant le confort et les vêtements. S'embourgeoiser,

dans notre vie, c'est se priver de nourriture pour acheter une belle caravane flambant neuf. C'est ce que papa a toujours refusé :

– Je ne peux pas fréquenter les gars des belles caravanes. Je ne suis pas à l'aise avec eux.

D'ailleurs, les belles caravanes, quand il y en a, plantent demeure à quelque distance de nous : un peu comme les H.L.M. éloignées des résidences dites pavillons. Même esprit. Même caste. Améliorer son confort et planter une antenne de télé dans le nombril de sa bicoque, qu'elle soit sur terre ou sur roues, départage nos fréquentations et notre état d'âme. Le conformisme se glisse partout. Il a sa peau d'anguille et ne sait pas muer. Les ouvriers l'apprécient autant que le public des villes, niché derrière leurs murs. Une pioche dans la main donne l'illusion de la simplicité, cependant, au-dessus de la pioche, il y a le conducteur d'engin, qui, aveugle, fonce en plein sur la terre crachant ses noyaux et au-dessus des dumpers et des bulls, gueulant et organisant le tracé du travail, il y a celui qu'on appelle « Chef ». En l'occurrence papa qui pourtant est le plus modestement logé. L'ambition de la pioche c'est de se hisser au niveau du bull et de concasser avec une illusion de puissance ce qu'elle a au préalable cassé. Pioche devenue bull, à son tour, donne des ordres, des gros mugissements de klaxons sur la nouvelle pioche fraîchement débarquée d'Istanbul ou de Sétif. On n'en sort pas. Sauf que l'on a parfois de bons moments et cette sacrée fureur de vivre qui nous ferait dégueuler toute la terre de tous les chantiers du monde sur le crâne de tous les pouilleux de la vie.

Le chantier, c'est le monde de la hiérarchie en blouse de copinage, de grandes beuveries et de lourdes heures sans répit. Chef chef chif, comme disent les bronzés toujours à côté de leurs bottes et de leurs syllabes. Sauf qu'ici on ne les insulte pas. Puisque nous avons les mêmes conditions de vie. Alors ils se sentent, non pas français, ce qui serait stupide, mais pleinement arabes ce qui est bien. Les complexes leur suintent de partout dès qu'ils vont, le dimanche, à la ville. Costume sombre, cigarettes dans un étui, porte-cartes en plastique noir, ils vont à Lille ou à Cambrai. Quelquefois à Bruxelles. Ils s'engouffrent au cinéma, cherchent le coin des putes. Les putes sont les meilleures filles du monde, bien plus sympas que les psychiatres et les masseurs. Et moins cher. (Elles

devraient être remboursées par la Sécurité sociale. Là où il y a des putes, il y a le soulagement, la détente. Si j'en avais eu le talent et à condition de n'avoir aucun mec sur le dos, c'est un métier que j'aurais aimé. Un bon métier. Un métier de bon cœur. Un métier utile, difficile, humain. Un métier pour vraies femmes. Faire la pute pour une femme c'est comme faire du chantier pour un homme.)

Donc, les Algériens, les Turcs cherchent le coin des putes. Ils reviennent le dimanche soir ou le lundi à l'aube. Costume un peu défait, porte-cartes vidé de leur argent, parfois la police leur a demandé leurs papiers. Ils les donnent sans résistance. Leurs copains de Paris leur ont parlé des passages à tabac. Ils froissent un ticket de cinéma qu'on retrouve collé sur le plancher des bungalows. Le lundi, ils sont moins gais qu'au départ. D'Arabes, côté public, on leur a fait sentir qu'ils n'étaient que des bicots. Le chantier leur rend une lettre de noblesse : des hommes. Utiles. On a besoin d'eux. Des hommes. Et rien que ça. Des hommes dans une équipe et non des bougnoules en costume du dimanche.

Je les aime bien.

Ahmed est le plus drôle. Il rigole tout le temps. Il est né gai, c'est-à-dire transparent au malheur, respirant bien. Bien à fond. Il siffle et aime feignasser dans le soleil. Les beffrois du Nord l'épouvantent. Qui oserait lui lancer la pierre à part les chefs d'agence? Ahmed fait du très bon café et des couscous réputés parmi tous. Il m'a appris quelques mots d'arabe. Il cause tout le temps. Il refuse de faire le ramadan. Il croit faire des jeux de mots (et en fait) en précisant qu'il préfère au ramadan le ram'dam. Il envoie toute sa paye à sa famille et garde l'argent du déplacement. Il aime les histoires, les salades, les disputes et les grands couscous accablés de cent légumes, de sauce forte qui emporte la bouche et la tristesse. Il a trois enfants. C'est-à-dire trois garçons. Les filles ne sont pas comptabilisées. Il est philosophe :

– Un jour les filles ne compteront plus pour des pois chiches.

Vivre, vivre... J'enrage de n'avoir pas l'éternité, de régler mon compte avec ces années trop brèves qui me sont imparties. Vivre.

Papa, je t'aime, Fouldroule, je t'aime. Et d'autant plus que chez toi j'apprends la reconnaissance du ventre, comme un peu plus tard je la vouerai à Lucien qui m'en enseignera une autre portant un beau nom en fer de bétonnière : orgasme.

Pour l'instant, je bouffe et bien : la salade aux lards fond dans la bouche, purée salée et acide, soutenue de poivre et d'huile d'olive. Succulence qui oblige à fermer les yeux. Prémonition des félicités futures. Vivre. On boit bien, également, chez Fouldroule, mon copain Fouldroule. Pourquoi n'aurais-je pas un copain, simplement parce qu'il est bon, massif, généreux, formidablement généreux et qu'il m'oblige à ne plus penser constamment à Louis, Louis ma beauté mon amour mon orphelin enfoui sous une sale terre râpeuse sur la beauté de ses yeux? On boit. Un blanc sec, rugueux, une vraie toile de bure pour capucins engraisés aux as. Un autre blanc, plus doux, une caresse traversée d'éclats pour secourir les crevettes qui emportent mon palais tout droit dans un enfer de joies. Un rouge quasiment noir qui endiable tous les fromages et moi avec eux, et enfin l'hydromel avec la tarte au citron, couchée, grasse infante sur un plat vert reinette. Couleur, goûts, odeurs, sarabande des sens. A la faveur de tant de bienfaits, j'entre dans une zone bienheureuse où se mélange le chuintement agréable des écluses, des moteurs d'engin et des veines derrière les tempes qui font tch tap et transforment le plafond en une nappe volcanique, rouge jaune et encore rouge... Tout comme le teint des autres convives en bout de table : Le Guilledic, bavard, court sur pattes à la limite du nanisme, surmonté d'un torse puissant, singulièrement poilu et d'une tête carrée, à forte mâchoire, sourcils en nids de coucou et prunelles indéfinissables, sans cesse en mouvement. Le Guilledic possède un bull et l'entreprise l'a loué, lui et son bull, le temps du chantier. Il loge dans une supercaravane que par superméchanceté il a plantée parmi les nôtres pour nous éblouir, c'est-à-dire au milieu de celles de Lucie et Dromner, de Carvinet et sa nombreuse progéniture protégée par la grosse matrone, Éliette, leur

servant de bonne et de mère, face aux bungalows des Portugais, des Arabes et des six Turcs mélancoliques, charpentés en géants et doux comme eux. Sauf qu'il faut pas, comme on dit, les faire sortir de leurs gonds ou alors là, c'est la fin des haricots. Empaler, découper, brûler vif, lancer à toute volée l'ennemi contre les rochers, ils sont capables de tout. Sauf de méchanceté.

La Marie-Péniche, disons-le tout de suite, la Marie-Marraine, a un corps plus grand que toutes celles que nous avons foulées : six kilomètres de pistes pour joindre un remblai au déblai, pilons, monceaux de sable derrière lesquels les gosses se cachent et jouent à la guerre pour imiter papa maman, groins de ferraille, buffles de planches, moellons à assommer un troupeau de bœufs, poignées d'herbes hautes, vite déchirées par tant de roues lentes, sourdes et non muettes, voilà notre jardin, la garden-party de la ferraille, été comme hiver.

Le sanitaire se divise ainsi : l'affreuse baraque en planches, nantie de semelles en bois sculptées par les Turcs (et que fait donc ce Turc sur ce cabinet à la turque?), trou rond au-dessus d'une fosse peu profonde, nappée de goudron et de merde encore plus tenace par sa couleur et son odeur, ce sont nos chiottes, notre privilège, notre incontestable supériorité hiérarchique. On chie mal mais à l'abri, bien que le cul mordu par le vent du nord, qui, c'est bien connu, se glisse partout. De quoi éteindre les passions dangereuses. La main-d'œuvre des bungalows s'organise autrement. Bêche à la main, elle creuse son trou une ou deux fois par jour au fond du grand fossé surmonté par des mouches. Les Algériens, en guise de papier parfumé à la violette utilisé par Le Guilledic, s'éloignent au trou, comme on dit par ici, avec une boîte de cassoulet vide remplie d'eau et un gros caillou conseillé par le Coran comme récurant parfaitement les anus sans offenser Allah qui s'en fout bien, ça je vous le jure. D'ailleurs, Ahmed me l'a confié. (Qu'Allah s'en foutait bien du ram'dam et du papier cul en rouleau.) Ahmed va jusqu'à déféquer dans notre trou.

– Si je t'attrape, dit Dromner, je te fous dedans.

Respect au grade, quoi. Il ne faut pas mélanger les merdes. Elles puent déjà assez comme ça. Et beaucoup de Français ont du mal à chier après un Arabe, ça les constipe. Le chantier n'a pas encore dépassé cette illusion scatologique.

La caravane la plus bruyante – si on exclut le torchon qui brûle à grands cris chez Le Guilledic aux prises avec son bull et, plus dangereuse que son bull, sa femme Germaine – est celle de Carvinet. Sept gosses, dont l'aîné qui a quatorze ans entraîne tous les autres et les fils de Pedro dans les tranchées et le terrain encore vague, derrière l'écluse. Sept fois, Éliette a accouché derrière les volets peints en jaune. La dernière de ses filles a neuf mois et dort dans un panier en forme de baignoire. Les murs sont tapissés avec des images découpées dans *Spirou* et, sur le buffet-armoire à glace, il y a une boule de verre pleine de flocons de neige dès qu'on la secoue. Les flocons tourbillonnent autour d'une madone en plâtre qui regarde, résignée, couler le ruisseau dans lequel Bernadette Soubirous se baignait. Vivre, vivre.

Amalia, la femme de Pedro, et Pedrita, celle de Julio (Julio a un frère plus jeune qui vit avec eux, Gonzalo), lavant tout le jour, cuisinent des fritures, chantent des tyroliennes pleines de soleil et se sont groupées ensemble. Flanquées chacune de bébés dans les quinze mois, leur fierté c'est la propreté et au milieu de la saleté, de la poussière incurable, elles promènent sur leurs genoux des poupons en rose mousse, chaussonnés de blanc et de satin.

Une fois par semaine – le lundi – on se retrouve à la mare-lavoir, aménagée devant les écluses. Les paquets de chemises, les draps, les bleus raides de terre dans les grands paniers que l'on porte à deux, lessive en pochon posée là-dessus, on y passe la matinée. Pendant ce temps, une des femmes reste aux caravanes, pour garder les plus petits. Ce jour-là, c'est nous qui lavons son linge et la semaine d'après, on change de lavandière et de nourrice.

Sauf Éliette qui bat dans une bouillie infecte les couches salies de la dernière-née, les autres utilisent les couches à jeter, car, il ne faut pas se plaindre, lentement le progrès vient jusqu'à nous et saute par-dessus l'écriteau « Interdit au public ». Des grands pochons de Bébé Confort s'entassent sous les lits, se vident et se remplissent ensuite d'épluchures,

de boîtes de conserve, de pots de Nescafé vides. Le tout va à la décharge, une fois par semaine. Pedro ou Gonzalo ou Musta ou Omar font office d'éboueurs. Poubelles et sacs bourrés, entassés sur le plancher arrière de la 4L d'entreprise, c'est la balade, le dimanche soir, à travers les pissenlits et la rocaïlle, jusqu'au terrain torturé d'engelures où jouent les gosses après l'école. Dans un grand trou carré, dégringolent les kilos malodorants balancés par deux bras bruns. Toute la pelure de notre quotidien a basculé. Ensuite, une fois par mois, la ville (le public) offre quand même son appareil de destruction antipollution et c'est la grande coulée d'une lave incolore, corrosive, épaisse et gluante qui réduit peu à peu le contenu de la fosse commune. Ce jour-là, tous les mêmes des caravanes se groupent autour de la sournoise flambée. Le contenu de nos poubelles est devenu cette pâte qui gonfle de cloques, laisse éclater de-ci, de-là une grosse bulle, une bulle de chewing-gum. On dirait une tarte qui gonfle dans le ventre du four. C'est doux, chaud, épais, moelleux bien plus que nos matelas doublés de couvertures pour les épaissir. Bref, on se coucherait dessus, peut-être y passerait-on une vraie nuit sans le moindre trouble si on ignorait qu'il s'agit d'un tas de merde en train de rendre l'âme on ne sait où.

Laver, cuisiner, frotter, torcher, vivre. D'un côté, il y a les hommes, de l'autre, il y a nous, les femmes. D'ailleurs, c'est ainsi que l'on se désigne quand on veut parler d'un camp ou de l'autre. On se désigne en se servant de la grande appellation biblique, sans nom, ni prénom : les hommes (chantier roues siège grues engins genièvre coups alcool chantier), les femmes (gamelles gosses lavoïr laver lavons savon torchon gueulantes genièvre chantier).

Notre présence ici dépend des hommes. Mais à la différence des femmes en H.L.M. ou à la ville, nous bénéficions des privilèges de notre vie. Rude, elle nous fait rudes et nos hommes nous craignent. Nous avons le droit de gueuler, de cogner quand ils ont bu. Nous savons toutes manier un homme qui a trop bu. Cela fait partie de notre éducation. Nous avons le droit de le jeter à coups de pieds hors de la caravane le temps qu'il cuve. Nous avons le droit de rire. Nous avons le droit de rire avec eux et avec les Algériens. Nous avons le droit de boire du genièvre. Si besoin était nous aurions le droit de manipuler un fusil. Nous n'avons pas

le droit de ne pas les servir. Nous n'avons pas le droit de les laisser tomber. Comme ils n'ont pas le droit de nous refuser gîte pitance et argent. Tout est dans l'ordre.

Il y a aussi nos distractions : échange de journaux. *Confidences*, *Nous deux*, *la Maison de Marie-Claire* qui nous arrache des soupirs d'envie :

– T'as vu cette bicoque, là, avec tout plein de fenêtres et un escalier qui tourne autour de la cheminée?

– Moi, chez ma grand-mère, quand j'étais petite, je dormais dans une chambre comme celle-là : mansardée, qu'ils disent. Avec du papier rempli de fleurs et des rideaux pareils. Seulement grand-mère, elle ne l'a pas fait exprès. C'était comme ça depuis toujours. Les mansardes, chez nous, ce n'était pas pour faire chic.

–Et toi, Lucie, ça te dirait une cuisine avec tout automatique et une pièce rien que pour déjeuner?

La place, la place. Voilà bien un de nos plus grands problèmes malgré les astuces qui finissent toujours par s'épuiser. Où mettre le sixième gosse? Les allocations ne suffisent pas à changer de caravane. Sauf chez Éliette et Carvinet qui économisent depuis dix ans. Mais ils n'ont pas encore la somme suffisante pour acheter de quoi les loger tous convenablement. Le sixième gosse se serre dans le lit de l'avant-dernier et ainsi de suite... Le dernier-né dort dans un panier bricolé par l'homme, garni de cretonne par la femme.

Le linge sèche sur un fil qui traverse tout le camp des caravanes. Chemises gonflées par le vent, bossues, pantalons raides, dégoulinants pour simplifier le repassage, dessous de nylon et tout là-bas, mes soutiens-gorge et mes slips qui tiennent dans la main refermée car c'est mon luxe depuis quelque temps : les beaux dessous. La dentelle. La soie invisible. Commandés aux Trois Suisses, ils arrivent deux semaines après et je défais le paquet léger comme une lettre. J'ai les mains joyeuses, maladroites, je déplie cent grammes de nylon rose. C'est beau. Un peu rêche. On voit tout à travers. Le chantier vu de derrière ce filtre a des membres tendres, lilas chair, chair des lilas. Tout devient doux, précieux, filtré par le tamis irréel.

–Tout ça, c'est bien beau à ton âge, grommelle Éliette qui fixe, à coups de pinces à linge en gros bois, ses énormes porte-tétons à baleines. Mais au mien ça te passera... tu choisiras du solide et du qui dure...

Qui dure.

Combien de temps vont-ils durer, mes seins doublés de soie, combien de temps? Les mamelles d'Éliette me remplissent d'un effroi compliqué. Est-ce possible que son sec et maigre époux dorme là-dessus comme il l'a prétendu un soir de cuite? Éliette dit que les hommes aiment les gros seins. Moi je trouve qu'à moins d'être mince par ailleurs, les gros seins capables de remplir une lessiveuse se portent comme une infirmité. Mais si j'allais enfanter à tour de bras, commettre une marmaille piailleuse qui abolira ces deux fruits sensibles qui ne demandent qu'à vivre?

Mais non. Voyons, Éliette a dit « à mon âge ». Mais quel âge a-t-elle donc? Sa dernière a neuf mois. Éliette n'a pas quarante ans. Cette matrone au cul plus large que le bungalow des Turcs n'a pas quarante ans. J'aurai donc doublé de volume en doublant mon âge?

Question de vie. Dans *la Maison de Marie-Claire*, toutes les snobs qui l'habitent nous narguent avec leurs cinquante kilos et leurs robes de bal dès dix heures du matin au milieu des bouquets japonais et des aquariums en verre où elles nagent pendant que monsieur va à l'usine (comme cadre supérieur). Décidément, *la Maison de Marie-Claire* nous fout collectivement le cafard. On se rabat sur *Nous deux*. Parce qu'au moins là, ça pleurniche d'histoires où il y a des femmes délaissées, des hommes méchants et un beau conquérant qui porte un costume de la Samaritaine, des ongles soignés et qui vient sauver l'agnelle de ses sanglots. Et puis il y a les problèmes du cœur. On en raffole. Biche éplorée, biche en détresse, ça remue Éliette, ça fait ricaner Lucie et on se marre un peu. Et puis on lit *Viviane*, *Clélia*, *Irma*, *Sandra*, tous les romans-photos, parce qu'il y a des images. Et ça nous donne des idées pour les mises en plis. Papa ramène *l'Humanité Dimanche* et *Nord Matin*. J'en fais les mots croisés. Et puis je relis *Germinal*, *l'Assommoir*, *les Trois Mousquetaires*. J'ai prêté *l'Assommoir* à Lucie. Éliette n'a pas le temps de lire des vrais livres. Les Portugaises ne savent pas le français. Germaine, je ne peux pas la piffrer. Mais pour Lucie, ça a été la révélation. Elle s'est souvenue qu'elle travaillait pour vivre depuis l'âge de quatorze ans. *Germinal* l'a

bouleversée. Elle pense à notre condition, à nos hommes. Ici, jamais vous n'entendrez parler de grève. D'une vraie grève. Le chantier est si fascinant par son exigence même que, malgré les jours de mécontentement, ils travaillent : voilà où est le piège. Et nous y sommes si seuls... Quel syndicat en prendrait la défense?

Nous sommes si seuls.

Il y a une expression courante sur les petits chantiers d'autoroute : « faire la gueule ». Quand un ouvrier a été mécontenté (en général parce que les acomptes n'arrivent pas) il « fait la gueule ». C'est-à-dire qu'il ne travaille pas vingt-quatre heures, deux jours au maximum. Mais il n'y a jamais une action collective. Une équipe entière ne fait jamais la gueule. Faire la gueule, c'est une partie infime de l'équipe elle-même réduite. Le conducteur de bull, ou bien le bungalow des Turcs ou Ahmed. Quand il y en a un ou quelques-uns qui font la gueule, ils vont chez Fouldroule, ils boivent et tous les autres se foutent d'eux.

Lire un vrai livre nous donne envie de « faire la gueule ».

Lucie est mon amie.

Si je parle d'elle, c'est que pour la première fois de ma vie, j'ai une amie. Frottée uniquement au souffle, aux contours, au silence, à la pudeur et l'exubérance virils, située en tant que sœur, fille, camarade par rapport à eux, je ne me suis jamais laissée aller aux confidences, aux plaintes, ou seulement aux plaintes dans les malheurs ou les jours dits difficiles qui rendent les visites au lavoir impossibles le premier jour. Mal au ventre, recroquevillée sur le lit une place, abrutie d'aspirine – le seul médicament que nous connaissons – je me tais. Papa, laconique, dit seulement :

– Bon. Eh bien repose-toi aujourd'hui. Je préparerai la gamelle.

Les autres femmes racontent ce qui les atteint dans leur peau, des choses dégoûtantes, barbares. Je les entends au lavoir. Je les entends lorsqu'elles tricotent, le soir où le temps est doux, réunies chez Amalia ou Éliette. Je les entends, mais en fait, je ne dialogue pas. Je réponds à peine. Je m'exclus très vite du moindre groupe. Amour de la solitude, besoin de silence, gratitude vers les sentiments violents, entiers. Il n'y a que chez Fouldroule où je me libère un peu. Je libère mes mots, je

débride ma pensée. Reconquise au vocabulaire masculin, je retrouve ma réalité de vie, presque mon habitude. Des mots d'homme, des plaisanteries d'homme, des brutalités d'homme et cette folle tendresse d'homme que Fouldroule me voue et que lui rends.

Or, j'ai connu Lucie. Elle a vingt-quatre ans. Deux fillettes dont l'aînée, Charlotte, a quatre ans et la petite la suit de dix mois. Lucie, au contraire de ma pâleur de brune, a les joues fougueusement irriguées de rose vif, les cheveux blonds, en cendre blanche au-dessus d'un corps robuste, hautement porté sur des belles jambes sans bas. Elle tient fermement ses filles entre ses bras quand elles s'endorment. Toute sa famille rayonne du même blond né quelque part au fond de l'Alsace, une Alsace très proche de l'Allemagne. Les gars l'appellent une belle fille mais n'osent pas le dire trop fort à cause de son mari, Martial Dromner, dont les vingt-six ans éclatent sous le même blond qui fait remarquer sa tête au milieu de tous ces bruns hissés sur engins ou enfouis dans la terre. La terre ouverte. Dromner est bleu de prunelle, à la manière des chats siamois : un bleu traversé d'une nappe rouge, inquiétante, reflétée par le rouge de ses pommettes. Blouson sur l'épaule, il avance, au milieu des gars, à la manière d'un chef. Il seconde papa et vit à haute voix sa grande obsession, son inguérissable nostalgie : le regret de l'armée. Sept ans dans l'aviation, à l'aise jusqu'au bonheur dans un univers où les mots « gros légume », « sergent », « avion » remplacent pain, vin et sel. Dromner n'a vécu que dans les univers d'hommes, les rivalités d'hommes. Quand il a connu Lucie, elle était serveuse dans un des restaurants de la base. S'il en est violemment tombé amoureux, je doute qu'il l'aime parce qu'elle est une femme. En emmenant Lucie, il emmenait son meilleur temps, celui où elle servait ses copains et lui-même, seule Madelon, plante lisse et femelle, à l'aise parmi hommes et avions, les uns se départissant mal des autres. Le chantier, pour Dromner, ce n'est jamais que la suite de l'armée, le tome II de son existence qui n'entend pas quitter les joujous de mâles. Le chantier c'est aussi la permission de faire toutes les conneries. Tout enfant, il fabriquait des maquettes fantastiques, entre l'engin de guerre et la construction d'autoroute. Adolescent, il s'est engagé volontairement et adulte (si l'on appelle adulte le fait de choisir un métier), il a braqué toutes ses antennes vers des engins plus gros, des hommes plus rudes, ne

redoutant ni gel ni soleil ni les treize à quinze heures quotidiennes sans compter le dimanche matin, le halètement du chantier l'exige. Quand il nous croise au lavoir ou sur la route jamais achevée, il semble ne pas nous voir. Il part sans un mot, se couche en silence, promène une prunelle totalement vidée de son expression dès qu'elle tombe, par hasard, sur l'une de nous. Il reprend vie, parole, demeure, délire, délire d'amitié aussitôt qu'il se trouve avec les siens.

Si j'ai aimé tout de suite Lucie c'est parce que, à la différence de toutes les autres, elle rigolait de ses déchirures. A elle, j'ai parlé de Louis. Et tandis que j'épluche des patates pour la soupe, elle repasse au coin d'une planche-table et avoue qu'elle a raté sa vie.

– Lucie, qu'est-ce que la vie pour toi?

– Des tas de choses. Entre autres entendre le pas de son homme tout près et savoir que c'est pour moi qu'il revient. Vivre dans une vraie maison. M'allonger dans une baignoire avec de la mousse jusqu'aux oreilles. Porter des boucles d'oreille en or. M'acheter un salon anglais. Travailler dans un bureau.

– Un bureau? quelle horreur...

– Oui, un bureau. Avec des grandes fenêtres, donnant sur une vraie rue, et non pas avoir tout le jour et toute la nuit ce chemin dégueulasse sous les yeux, cette boue, cette pluie que rien ne décolle, cette merde, et ces chiottes qui puent, jamais un instant tranquille. La solitude mais pas le calme. Ah, s'il n'y avait pas les gosses...

–Que ferais-tu, s'il n'y avait pas les gosses?

– Je serais depuis longtemps à la ville. Je travaillerais. J'aurais mon studio ou une chambre et le samedi j'irais dans les magasins.

– Tu n'aimes pas les chantiers?

–Je les hais. A la base, c'était différent. Je rentrais tous les soirs chez mes parents. La maison sentait l'encaustique. Et mes parents avaient fait installer le chauffage central. Depuis que je suis mariée, je gèle. Ou je crève de chaud. Quand tu penses que j'ai perdu les eaux ici et que j'ai accouché de justesse à l'hôpital parce qu'un gars passait par hasard...

– Et Martial?

– Jaloux... brutal. Quand il a un coup de trop, il cogne. Moi aussi du reste. Un jour il a lancé la cafetière sur le mur. Je l'ai évitée de justesse. C'est un sale con à ses moments. Pourtant il tient à moi, je crois. On a eu des beaux moments. J'étais prête à tout pour le garder. J'étais folle de lui. J'étais folle. J'avais seize ans. Voilà cinq ans que l'on traîne d'un chantier à un autre. Je lui ai proposé de faire le déplacement seul et de me laisser dans une ville, un point fixe. Ne serait-ce que pour l'école des petites. Il n'a pas voulu. Il est malade de jalousie.

– Et si ça dure toute la vie?

– Je me flinguerai avant. Non. Je te raconte des bobards. Je ne me flinguerai pas. Ce n'est pas mon genre. C'est plutôt le sien si le chantier virait au vinaigre pour lui... Ce sont des choses qui arrivent, le chantier qui vire au vinaigre, c'est-à-dire qui n'a plus besoin de vous, et à part faire la gueule, que veux-tu que l'on dise pour se défendre...

Alors elle se lève, ouvre le plus haut des placards :

– Tiens, regarde ce qu'il s'est acheté à Manufrance quand on était près de Saint-Étienne, dans un champ pourri de flotte avec une pompe à trois kilomètres et des chiottes sans porte.

A côté de la bouteille de Ricard – tout le chantier pue l'anis – des boîtes de Nes et des livres sur l'aviation, il y a une carabine. Une longue couleuvre noire, emmanchée d'un large cou en bois poli.

– Son grand plaisir c'est de faire des cibles, le dimanche, du côté de la décharge. Il m'en veut d'avoir des filles. S'il avait eu un gars, il lui apprendrait à tirer.

Elle craque une allumette et ses doigts aux ongles sans vernis portent une gauloise à sa bouche. Elle fume beaucoup. Les paquets de gauloises s'entassent dans une boîte à chaussures dans laquelle Dromner a rangé ses cartouches.

Elle n'a pas besoin de m'expliquer ce qui se passerait dans la tête de son légionnaire extravagant si le chantier tournait au préavis pour lui (tourner au vinaigre). Je n'ai qu'à me souvenir de la mort de Gabriel Daunat, l'ami de papa qui s'est tué de deux coups au coin de la tempe à cause de son préavis. J'étais très enfant mais papa et maman en avaient parlé toute la soirée. C'était sur un chantier dans le Limousin. Une Marie et quelque chose. Du fusil à la tentation de l'utiliser, il n'y a qu'un pas. Les carabines ne peuvent tout de même pas toujours servir à flinguer les canards et les poules d'eau. Manufrance le sait bien.

OceanofPDF.com

Il y a non loin de chez Fouldroule, non loin de l'écluse au flanc du canal, une tribu de mômes sales, dépenaillés, moitié français, moitié gitans, cherchant pitance là où ils peuvent, ramassant les ordures de la décharge et se précipitant sur les restes de couscous ou de ragoût que l'on jette aux chiens et aux rats. Leur père est un homme indifférent, hermétique, muet par infirmité sinon par choix. Il tisse des paniers dans l'unique pièce de leur mesure qui fut jadis une cabane d'éclusier. Ils vivent, crèvent, tombent sous les frissons des saisons et de la misère. Ils rigolent pas mal, aussi : des ricanements. Si la Marie-Péniche a très vite pris le nom de la Marie-Marraine, c'est que l'aînée de la tribu est une fille de dix-neuf ans. Elle porte des chaussettes en laine, des galoches d'homme et une grande blouse d'écolier que l'on appelait autrefois sarrau. Sans ceinture ni boutons, le sarrau lui bat les chevilles et s'ouvre sur des jambes solides, bien faites, destinées à serrer quelques troncs d'homme et les lâcher aussitôt. Tout le jour la Marraine rôde autour de ce repaire de mâles. Ses jambes et ses genoux, c'est ce qu'elle a de mieux. Le visage n'est que pommettes saillantes, violacées, légèrement mongoliennes, surmontées par une grosse frange mal démêlée, entre le roux et le jaune.

Une petite sœur de dix ans, exactement sur le même modèle, attend patiemment, les doigts dans le nez, lorsque la Marraine disparaît dix minutes avec un Turc, un Portugais ou un conducteur d'engin au fond d'un bungalow ou même d'un fossé.

Quatre garçons – entre seize et vingt ans – guettent un peu plus loin avec des ongles noirs taillés en griffes. La nuit, ils volent les outils et les piquets qu'ils cachent au fond de la tranchée la plus reculée derrière les roseaux du canal, là où fume leur cabane moitié en bois, moitié en briques, frangée de cageots, de vieilles caisses, de bouts de fer, de manches d'outils. On finit par ressembler à son gîte. Qu'est-ce qu'elle foutrait dans la maison de Marie-Claire, la Marraine? Ou alors qu'on lui colle sur le dos une robe de chez Chanel, un parfum de chez Guerlain et – l'ai-je bien descendu – un escalier bourré de strass... mais non. Elle est vraiment trop laide. Et si sale qu'elle pue quand elle passe près de nous. Mais, pas folle, elle ne nous aime pas et se tient à distance des femmes pour mieux se rapprocher de leurs hommes. Éliette dit qu'elle a des poux et les Portugaises passent le bord du lavoir à l'eau de Javel lorsqu'elle

vient y boire. Elle lape l'eau avec des gloussements de bête desséchée. Elle ricane dès qu'elle lève la tête et tombe sur un visage humain. Les visages humains lui paraissent les objets les plus ridicules du monde. Germaine, la snobinarde épouse de Le Guilledic, prétend qu'elle jette des sorts. On ne l'a jamais vue pleurer. Et Fouldroule raconte que sa mère est morte au fond de la rivière. Folle, a dit le pays. Et soûle de bière. Il y a longtemps. Et les chardons de la rivière poussent et s'ouvrent, scellés d'une fleur violette, tendre, devant l'eau bleue.

La Marraine et ses frères : chiendent que rien n'arrache aux gravats, chiendent qui broute à même les grues, suc de ferraille qui monte aux seins de la Marraine quand bandent les engins sous la lune.

Il faudrait réviser la conception de la mort. La conception de l'Occident. Car si j'ai très peu d'instruction, je sais que l'on vit en Occident et que, un peu plus loin, de l'autre côté de pas mal de chemins, de pas mal de chantiers, il y a l'Orient. Quand Louis est mort, une fois passé l'extrême émotion qui arrachait des sanglots aux Algériens et aux Turcs, ceux-ci se sont calmés tandis que nous commençons à souffrir vraiment. Pour eux, Louis était bien, désormais tranquille, à coup sûr, heureux. Et de toute façon, Inch Allah. Mektoub.

Je ne dors pas en ce moment. Je dors mal. Je rejoins au fond de la nuit une zone aride, une insomnie douloureuse qui précipite dans mes prunelles l'image de Louis. Pourtant, près de deux ans ont passé depuis la nuit de la Marie-Décembre qui nous a plaqué ses ferrailles en plein dans le cœur. Et depuis j'ai ri, j'ai chanté, j'ai apprécié plus que jamais la douceur du soleil, sa force et sa merveille, l'appel d'un désir, la puissance d'un bon vin qui hèle l'arôme des oignons roses.

Mourir, c'est battre des bras et des mains sur un radeau qui ne raconte pas sa destination.

Depuis plusieurs nuits, je rêve de Louis. L'obscurité me le ramène, irréel, blond comme les cheveux de Lucie alors qu'il était brun. Souriant et seul sur une route de chantier sur laquelle son pas n'avance pas.

« Mais quand est-ce qu'il va me rejoindre? » soupire Éléonore du rêve, fichée dans une cabosse de terre, incapable d'avancer de parler de lui faire signe que je suis là, que tout droit devant lui il y a la tranchée et une

bête énorme, noire, le dumper qui a fracassé sa chair trop tendre. Le rêve bouleverse ses traits qui, singulièrement, se transforment en un autre visage. Papa? Paul? Dromner? Gabriel Daumat? Musta? Les autres? tous les autres? et enfin le visage m'est apparu du fait qu'il m'a aperçue. Il se retourne vers moi : je pousse un cri que je suis seule à entendre. Hideux, barbouillé de rouge, déjà pourri. Louis est devenu le spectre même du chantier. Heureusement, il y a le réveil, mes mains qui tâtonnent vers la lumière, la cigarette que j'allume, la dernière image qui a du mal à s'évanouir : superposé au visage de Louis, j'ai vu, nettement, celui de la Marraine.

Pauvres visages tressés ensemble, tout aussitôt abolis, évanouis dans le triomphe même de la douleur.

VIVRE.

OceanofPDF.com

Papa et Dromner se plaignent des dangers marécageux du terrain. Les crédits demandés afin d'étayer davantage les tranchées ont été refusés. Dromner a tonné toute une matinée accroché au téléphone du bureau. L'agence maintient son refus.

– Débrouillez-vous avec ce que l'on vous fournit. Tout ce que l'on peut faire c'est vous envoyer encore de la main-d'œuvre.

Alors, c'est papa qui a pris la relève :

– Main-d'œuvre? Qu'est-ce que vous voulez qu'on foute de la main-d'œuvre si c'est pour la voir crever dans la tranchée...

Qui peut les aider? L'unité d'action est impossible : un chantier n'a d'existence que brève. Comme les papillons. Après, une fois tout beau, tout fleuri de goudron chaud, il crève : transformé. Aucune place pour les hommes qui l'ont enfanté. Grossesse un peu nerveuse si j'en juge aux gueulantes que j'entends du bureau et des caravanes. Crainte de la pluie, aussi. Or, elles sont constantes depuis une quinzaine. On se refait le moral chez Fouldroule. Même le dimanche, ils sont tous là. On peut à peine bouger tellement il y a de monde. Chez Fouldroule, le plancher sent la boue, le chien mouillé. Les hommes secouent leur peau et, floc, laissent tomber les blousons qui s'enroulent dans un coin, un vrai paquet d'anguilles qui fait gueuler Fouldroule :

– Foutez-moi ça où vous voulez, ici c'est la mare aux canards.

Canards d'eau, on fait ce que l'on peut. Et ils tendent les mains vers la bouteille de Ricard, fichée au mur, sous la glace entourée de cartes postales. Fouldroule appuie sur le robinet doseur en plastique blanc. Un sanglot jaune gicle au fond du verre. Dromner boit le Ricard presque pur. Papa aussi. Ils attendent l'arrivée du nouveau conducteur de travaux envoyé à la place du matériel. Ils seront trois à s'occuper désormais de la tranchée sud, la plus dure, la méchante, la supérieure. D'elle dépend l'engloutissement final du futur pont qui enjambrera l'autoroute. Du sérieux, quoi. Et tout ça, branle-bas, avant l'automne, s'il vous plaît, et si possible en août. Or, on est en mars et il flotte à croire que la lumière va s'éteindre. Notre âme n'est plus que ce quelque chose qui n'arrive plus à sécher. Il flotte. Une soupe jaune dans laquelle nagent des moellons mauves, où les hommes grelottent, enfoncent à demi-bottes.

La Marraine et ses frères ont trouvé une distraction. En rang d'oiseaux carnassiers, ils regardent cette charretée de mecs en casque, les jambes noyées. Tête nue, ils grelottent, dégoulinent de froid, de flotte, de faim, de joie et de haine. Ils étincellent. Bosse canard, creuse toujours mon lapin, à chaque fois le geste recommence et rien ne se fait. Nous, on joue de notre univers d'enragés, de fauchés, de paumés. Libres, en fait. Libres.

Dromner pique de vraies crises de rage quand il voit cette bande de piverts qui n'en fout pas une rame et ricane au même rythme que les autres turbinent :

– Au gnouf, gitans. Ou une balle dans le cul.

Gloussement collectif. Tête passée par la glace baissée de la 4L, Dromner tremble de colère. Il en bégaie.

– Une balle dans le cul, sales mômes.

Alors la Marraine ouvre sa blouse et lui montre d'un index violet son sexe. C'est plus que Dromner ne peut en tolérer. Il arrête le moteur qui ronfle haut et bondit sur le terrain. Les Turcs rigolent bien. On va bien voir ce qu'il va faire, chef.

... Chef a une gueule impossible, marquée çà et là de plaques rouges, rouges aussi les moires de sa prune. Et un front obtus, barré d'une ride qui n'arrive pas à le vieillir. Rien. Il ne fait rien, chef, sauf gueuler, lancer les bras à tort et à travers. Parler de fusil et d'armée. Il fabrique comme il peut son château d'Espagne. Il crache autant d'injures que la bétonnière son gros mollard de ciment noir.

Et j'aime mieux vous dire que de tous les côtés ça se marre et ça n'impressionne pas.

– Quel con!

C'est la conclusion de Lucie quand Ahmed lui raconte la scène. Ce qui ne l'empêche pas de trembler pour elle et ses filles quand il déambule chez lui, carabine sous le bras, menaçant sa tribu des pires sévices si on continue « à se foutre de sa gueule ».

– On ne sait jamais, m'explique Lucie, en craquant une allumette contre le bout de la gauloise. Avec lui, on ne sait jamais. Un coup de

bourdon plus fort que les autres et pan, en plein sur nous la décharge de chevrotines...

– Tu ne l'aimes plus?

Elle hausse les épaules :

– A quoi ça servirait d'affirmer le contraire? Ça ne m'empêche pas de voir qu'il est foutu et moi avec. Il est spécial, tu comprends... Pas méchant, mais spécial. Il ne supporte que l'amitié des hommes. Il est dingue, dingue au sens de l'amitié. Je l'ai vu tout donner pour ses amis. Tout. Son fric, son temps, ses soirées, sa chemise, ses chaussures. Tout. Et même sa place si un gars qu'il aimait avait besoin de bosser. On n'avait plus rien, j'étais obligée de laisser mes gosses chez ma mère et Dromner donnait tout. Un jour, je suis entrée dans la caravane. Il manquait la gazinière. « Où est-ce qu'elle est? » que je lui demande. Donnée. Il l'avait donnée à Marc, son pote qui me vidait tout mon porto et me bouffait mes réserves de Nes et de choucroute. Il est comme ça, Dromner. Il appelle ça aimer. Avec lui, mes filles et moi nous allons finir sur la paille et au prix où elle est, la paille...

– Mais alors, c'est l'enfer?

Elle a un sourire inexprimable situé entre une folle angoisse et un espoir fou :

– Non. C'est un couple. Un couple, ça n'a pas toujours des raisons d'être ensemble. Ça n'en a même aucune. Pas plus que notre existence sur ces putains de terrains. On hurle, à cause d'eux, comme des brûlés et finalement on ne s'en passe pas. Maintenant il faudrait savoir comment je réagis dans un bel appartement. Je crèverais peut-être encore davantage qu'ici.

– Alors que faire?

– Aimer.

– Vivre.

– Partir.

– Vivre. Aimer.

– Aimer c'est toujours rester au même point. Point géographique. Point final.

– Point chaud.

–Point chaud. En attendant on crève sous cette flotte. Pas moyen d'aller au lavoir. Trente kilos de chemises à laver. Il va encore faire la gueule, mais merde, attraper une bronchite comme l'année dernière, non et non.

– Que faire?

On joue aux cartes, on fait des réussites. Pique, pique, cœur cœur trèfle, cœur-aimer-Lucie me promet un grand amour. Comme dans *Nous deux*. Mais où?

– Côté tranchée, pics, bosses, creux, ferrailles. Tu n'y échapperas pas. Tu n'échapperas pas à un gars des travaux publics. Tu es comme les enfants de la balle, sauf que le grand cirque, c'est ici. Attends un peu qu'il vienne, ton mec, et tu verras.

– Je verrai quoi?

– Rien. Tout. Le soleil. La nuit.

– Et mon tableau? Le loup, l'agneau?

– Foutaises. Mais c'est beau la foutaise.

– Comme l'amour.

– Non. L'amour c'est mieux.

– Lucie, je suis pucelle. Comme la Marie-Jeanne d'Arc.

– Comment tu l'imagines, Jeanne d'Arc?

–Maigre et malhonnête. Ou puissante comme un conducteur d'engin. Elle ne m'intéresse pas. Je n'y pense pas.

A bas ce pucelage qui ne signifie rien sinon des années forcenées qui ont toutes pour finalité de l'abattre, faire place à tous ces triomphes dont parle Lucie, ces encombrants triomphes.

Elle parle d'amour comme ils parlent de leurs tranchées rebelles sous la pioche. Et la réussite (le jeu de cartes) sous la pluie qui cogne sur le toit des caravanes closes est bourrée d'as tandis que tout droit, couvert de bijoux, de satin, botté et casqué, voici celui que je veux : le valet de cœur.

... Pourtant, elle cesse un peu cette pluie de malheur qui nous isole derrière ses barreaux. Un glacial petit printemps lui succède. La Marraine a trouvé une autre forme de loisir. Voilà plusieurs jours qu'elle guette Dromner. Accroupie devant la porte de Fouldroule, elle attend. C'est fou ce qu'elle a comme patience, cette môme. Elle détient et manie cet art difficile entre tous, attendre. Appuyée contre un rouleau de grillage, elle siffle quand Dromner passe. Roulée sur un tas de cordes encore gonflées d'eau et qui doivent lui geler le cul, elle tire la langue. Partout où il se trouve, il est sûr de tomber sur ses yeux, ces yeux de chat-huant. Elle prétend, dit Ahmed qui sait toujours tout, qu'elle voit la nuit. Or, une personne qui voit la nuit ne peut pas avoir bonne réputation.

– Qu'est-ce que tu en sais, Ahmed, qu'elle voit la nuit?

Il rit et se tortille sur sa patte maigre, agile. Il ne sait pas rester en place.

– Ji li connais bien li Marraine.

Il rit encore. Lucie l'aime bien. L'après-midi, il quitte furtivement sa pelle et sa pioche et vient se faire offrir un café chez moi ou chez elle.

Il nous raconte des histoires impossibles qui nous tirent des larmes de rire. Son oncle vend des tapis à Belleville et son père est un grand ministre. Bref, grâce à lui, on sait que la Marraine voit la nuit et se fout du monde entier sauf de bouffer et de baiser.

– Elle a raison, dit Lucie. Qu'est-ce qui compte à part ça quand on est dans la vraie merde? et mon homme, raconte-moi un peu, Ahmed, mon homme, est-ce qu'elle arrivera à le coincer un soir? Dis, qu'on rie un peu. Ça lui ferait les pieds, à Dromner, d'être violé par elle. Dis, mon doux biquet. T'entends quand on te cause? Parle. Je t'assure que ça me fait rigoler. J'ai bien le droit. Pour ce qu'on s'amuse ici...

Mais Ahmed se frappe le cœur, jure :

– Ji sais plus rien. Li chif il gueule toujours, mais c'i tout...

– « Est », Ahmed. On dit « est ». Et non pas « i ». Répète : il « est »...

Il se tourne vers moi, il se frappe la poitrine à grands coups de poing. Mea-culpa de la diction : « Ahmed, il i bête. »

Pas si bête pour que l'on sache par lui que la Marraine est amoureuse. Elle est folle de Dromner. Elle en devient mélancolique et surtout d'une coquetterie atroce. La voilà qui maintenant se maquille, ou plutôt se barbouille les cils au charbon et se peint la bouche à la teinture d'iode. Elle a frisé ses cheveux dans lesquels elle a fiché un gros nœud rose bonbon comme en portent les œufs de Pâques. Quand elle voit Dromner elle penche la tête et comme c'est une fille simple, elle pointe son doigt toujours dans la même direction : son sexe. Elle en est au point de délaissier le bungalow des Turcs. Les gars plaisantent Dromner qui halète en lui montrant son poing :

– Ça va être ta fête si je t'attrape.

Et il parle de carabine, de la fusiller, elle et ses frères. Voilà qu'il la trimbale désormais partout avec lui, sa carabine, et qu'il débarque chez Fouldroule avec l'engin constamment chargé. On dirait Buck John devenu cinglé :

– C'que t'as l'air con, se marre Fouldroule.

Mais les autres, ça leur en impose un peu parce qu'ils aiment, comme dans les anciennes tribus, la force physique, les armes, les objets mortels, dangereux. La carabine, debout sur le siège, à ses côtés, voyage tout le jour à travers le chantier. Vers midi, Dromner se distrait : il s'arrête un moment à la décharge, dispose les boîtes de cassoulet vides ou pleines suivant son humeur et pendant une demi-heure il fusille des ventres bourrés de fayots et de lardons. Il monologue des sanctions épouvantables :

– Tiens, salope. Prends ça.

Ou :

– Je vous ai tous, salauds.

Le vocabulaire ne varie pas, et lui, avec ses manches roulées, sa chemise ouverte par quatre degrés, il a, comme qui dirait, l'air d'un

échappé d'asile, ce mec-là. Quand il a fini de crever les boîtes qui pètent avec des splash répugnants, il décharge le reste des cartouches dans le tas de merde qui ondoie sous la chaux. Les mômes le craignent, mais groupés de l'autre côté de la carrière, ils assistent, confondus, à la mise à mort de l'invisible...

La Marraine n'a pas peur. Flanquée de sa petite sœur, elle ose se baisser et ramasser les boîtes. Quand elle peut en saisir une, elle détale, la boîte sur le cœur. Un butin. Et Dromner baisse sa carabine. De toute façon, il n'a plus une seule cartouche.

– Pourquoi est-ce que tu ne peins pas des fleurs?

Pour Lucie, la peinture a pour principal devoir de représenter tout ce qui nous manque. D'autres couleurs que celles qui nous agressent tout le jour. Des fleurs. C'est son luxe et son Pérou. A part les poings-de-l'amour que m'a donnés Fouldroule ainsi qu'à chacune un petit pot de géraniums ensanglantés, nous ne voyons jamais de fleurs, nous sommes privées de leur douceur émouvante et Lucie en souffre. Elle s'est taillé un coquelicot dans du tissu. Un coquelicot en forme de grande nana en tutu rouge. Les fleurs, c'est notre rêve, notre coffre à bijoux. En rase campagne où nous habitons le plus souvent, on ne peut guère espérer que les pissenlits (à condition de sortir du chantier). La terre est bien trop tabassée par nos mecs pour lancer vers le ciel ses graines et ses couleurs.

– Éléonore, dessine-moi une fleur. Un bouquet. Des lilas avec une rose. Ou une marguerite.

– Ou des myosotis.

– Ou des résédas.

– Ou des digitales.

Nous en sommes à faire germer des haricots dans du coton. Lucie en a toute une étagère.

– C'est mon balcon au soleil.

Elle me décrit les lilas : violets, mauves, blancs, lourds et friables, légers et inconstants, tout pleins de parfum, des litres de parfum qui volent sur le dos des abeilles, sur le toit des caravanes. La forêt des lilas. C'est bientôt qu'ils fleurissent. On demandera à Fouldroule d'en planter dans son jardin. Ou d'en acheter quand il va à Lille. Peut-être y a-t-il un marché aux fleurs. Les lilas ont des grappes comme les raisins. Les lilas se vendangent en avril. C'est pour bientôt. On s'en payera des cuites de fleurs pour avoir bouffé toutes les poussières, mangé toutes les boues, la boue, tenace. Un insupportable amour.

– Je te dessine des lilas. Je t'aime.

C'est vrai que j'adore Lucie. De tout mon cœur déraisonnable. Que ferai-je quand elle partira?

– Tu auras ton valet de cœur.

Je comprends Dromner, maintenant. Je comprends que l'amitié batte de tous ses feux et coure à ses rendez-vous mue par une pulsion véhémence comme l'amour. Lucie a pris le crayon, les gouaches. Elle essaye de dessiner sur la grande feuille de papier blanc. Elle a des doigts finement crevassés. Un ongle cassé. Deux très beaux. Ses filles sont ravissantes : une portée de chatons blonds, nés le même jour. Elle les habille très bien. C'est sa joie de leur tailler des robes roses, blanches, légères, salissantes.

Alors j'attrape mon tableau et à côté de l'agneau, entre ses pattes cotonneuses, je joue à Dieu le Père. Je plante une branche longue, blanche. Un lilas. Et Lucie est contente. Un lilas pour Lucie. Elle me dit que c'est la première fois qu'elle a une amie.

– Tu es jolie, Éléonore, tu n'as pas d'amoureux?

Je ne sais pas. Peut-être, sans doute. Mais un amoureux ce n'est pas forcément quelqu'un qui vous plaise. Le seul que j'ai aimé, c'était Louis. Mon frère.

– Où est-il, Éléonore? je veux dire sa tombe?

Quelque part au bout d'une allée. Sous un pommier. Non, sous un cyprès. Un cyprès normand. Une tombe sans rien. Une couronne affreuse offerte par l'entreprise, des œillets en plastique rouges et blancs. Que

mettre sur ce reste de jambes, de bras en bouillie? Il n'a rien réclamé mon cher amour mon innocent ma propre chair.

– On l'a emmené à l'hôpital après l'accident?

L'hôpital de Rouen est vieux comme le temps lui-même. Des murs bourrés de naphtaline et de cafards. Et sur une table pas plus large que nos couchettes, il y a un drap éblouissant : je ne vois que lui. Une mèche de cheveux dépasse du drap. Louis, pense à moi si cela t'est encore possible.

Hélas, le cœur n'est qu'un long serrement accroché à ton souvenir. Mais je n'ai que mes pauvres réactions de vivante. Tu es tranquille, mon frère. Ahmed me l'a juré. Et papa cache parfois ses yeux derrière des lunettes de soleil. Nos larmes fleurissent dans l'obscurité. Ce sont nos lilas nos fleurs sobres que la lumière efface.

Lucie m'a appris à tailler et à coudre. Moi, je lui ai fait lire *Notre-Dame de Paris*. On a parlé toute la soirée de Quasimodo.

– Pour moi, Lucie, c'est ça un homme : capable de m'enlever tout droit en haut d'une tour pour que personne n'ose toucher à un seul de mes cheveux. Quasimodo le contrefait.

Certains dimanches nous dînons chez Dromner et Lucie. Dromner vénère papa. Il lui sert le Ricard. Les camps sont simples : les deux hommes qui causent chantier et nous les souris, comme nous appelle Dromner :

– Alors les souris, encore en train de causer?

On ne fait pas que ça. On a décortiqué cinq kilos de moules et pelé les frites. Ces soirs-là, nous sommes bien plus heureux que ceux des villes. Papa débouche le champagne. Nous n'en manquons jamais. C'est un milieu généreux en ce sens que l'on aime les fêtes. On fête sans cesse quelque chose; on fête l'envie de fêter.

... Après dîner, une fois la vaisselle entassée dans une grosse bassine, Lucie sort le genièvre et les cartes. On joue jusqu'à plus de minuit. On se

marre beaucoup. Les fillettes dorment derrière les rideaux tirés. Quand Dromner est détendu, il est très drôle. Lucie a les cheveux presque roses sous la lampe tempête. Papa gagne tous les atouts et Dromner parle de l'armée. La carabine est fichée dans un panier de légumes.

C'est le bon temps, sur la Marie-Marraine. On prend des forces pour les drames singuliers qui vont s'y succéder.

Heureux. Je l'ai dit. Nous sommes heureux. Nos déchirures ne nous empêchent pas de chercher l'air et la joie partout où ils se trouvent. Et tant pis pour notre peau. Elle n'a qu'un temps. Nous n'oserions pas croire, admettre qu'il y ait un Dieu punisseur des bons moments. D'ailleurs, Dieu n'a aucune place sur les chantiers. Il y a beau temps qu'il nous a abandonnés à notre boue. Ce qui est interdit au public est interdit à Dieu. Qu'il se le dise. Notre alléluia c'est d'avoir un corps et qu'il soit en bonne santé. Papa est aimé de tous ses gars. Il est ce qu'on appelle un bon chef. Il réfléchit toujours avant de prendre une décision. Il prend le chantier à cœur. Il prend ses hommes à cœur. Il a parfois des problèmes à cause des bagarres ou des exigences de l'entreprise.

– Nous ne sommes pas des bêtes.

Plusieurs fois, depuis des années, je l'entends dire cette phrase, cette litanie à l'entreprise au bout du fil.

– Nous ne sommes pas des bêtes. Impossible de terminer cette semaine. Quatorze heures par jour. A peine le smig. Cela ne vous suffit pas? nous ne sommes pas des bêtes.

Cela ne leur suffit pas. Papa a de l'asthme dès qu'il fait humide. Il a du mal à respirer depuis quelques jours. Ses poumons luttent, compressés par l'air trop vif. Mais l'entreprise s'en fout. Le préavis est un geste machinal. La petite enveloppe bleue qu'ils retirent contre une signature est leur fanion d'angoisse. Ils ne sont pas des bêtes.

La seule maladie qu'ils redoutent, c'est le cancer. Pour eux, tant qu'il n'y a pas de cancer on peut vivre, donc bosser. Crachant, soufflant, tirant la patte, dégueulant l'alcool de la veille, ils vont tout le jour durant. Mais le cancer, c'est leur épouvantail, la silicose pour le mineur. Quand le camion sanitaire passe, une fois par an, pour la radio, la seule chose qu'ils demandent à l'homme en blouse blanche est : cancer?

L'homme hausse les épaules et s'il est débonnaire il leur tape sur l'épaule, d'autant plus gentil quand c'est un Arabe. C'est-à-dire, apparemment inculte et bégayant en mauvais français :

– Chif, j'i ai pas le cancer?

Ils sont drôles, les hommes avec leur cancer. Sont-ils à ce point rongés par la peur? « Cancer », c'est connu, ça peut être tant de choses... Avec un cancer, c'est évident que l'entreprise enverra la petite enveloppe bleue. L'entreprise ne supporte pas le cancer. Sauf s'il peut tenir son homme en vie le temps d'un chantier.

Si le cancer tient son homme en vie le temps du chantier, l'entreprise fermera les yeux qui ne veulent rien voir de ce qui ne l'arrange pas et fera parvenir un délégué en costume noir et une couronne d'œillels en plastique. (Le délégué et la couronne s'il s'agit d'un chef ou d'un Blanc.) Cancer.

... Le temps, pourtant, a fait clémence depuis hier. Assis sur les marches, papa lit *Nord-Matin* et je remplis de rose la branche de lilas. Depuis combien de jours n'avons-nous pas eu le temps d'être assis, ainsi, ensemble, tranquilles? La tranchée sud, enfin tout à fait ouverte, attend les étais. Elle attend de sécher. Et nous attendons avec elle.

Nous parlons de Paul. Voilà huit mois qu'il n'envoie pas de nouvelles. Sa dernière carte postale nous annonçait la naissance de son fils, Georges. Puis une lettre avec une photo en noir et blanc : Léonie devant son bungalow au toit en tôle, un nourrisson au sein. Au loin, on aperçoit le squelette d'un derrick. Le désert. Pas un arbre. Pas un chardon. Pas un lilas. Le soleil chauffé à blanc, qui fait que la photo est quasi ratée. Si nous, on a crevé sous la flotte, j'ai l'impression que là-bas, c'est le manque d'eau qui cultive leur torture. Paul a écrit derrière la photo « nous reviendrons bientôt ». Il a signé « j'embrasse la Belette ». Ainsi donc, je suis toujours, je suis encore la Belette. Il reste un écho de Louis, dans la famille : « Salut la Belette. » Sans un mot, papa a mis la photo dans son porte-cartes, avec celle de Louis et de maman. Pourtant, de Louis, nous n'en parlons jamais. Nous l'évitons quand nous sommes ensemble tellement il est présent, collé aux murs, aux engins, surtout la nuit, les nuits de grand vent, quand les volets frappent leurs trois coups. Je me

réveille toujours. J'entends le glapisement de la Marie-Décembre : chef, chef, viens vite, ton fils, là-bas, viens vite. Je fais alors furieusement reluire la branche de lilas. Je l'éblouis de tous les mauves. Maquillée, elle est magnifique, neuve, fraîche, douleur éclatante. Que la douleur soit éclatante et tout ira. Même pour nos morts. Pas de raison de faire la gueule dès qu'il s'agit d'eux. Louis était du Capricorne mêlé de Cancer. Il paraît que c'est un signe terrible, tragique, voué aux morts violentes ou à l'autoconsumation. Un signe pour gens délicats, trop raffinés, pas faits pour culbuter dans les chaos quotidiens. Il paraît aussi que j'ai de la chance d'être un Taureau mélangé de poils de Lion. C'est Éliette qui dit ça. Elle croit aux cartes, aux signes du Zodiaque et les horoscopes la fascinent. Sauf qu'elle ne les comprend pas toujours :

– Pourquoi, toi qui as le même signe que moi, t'as pas les mêmes malheurs?

Louis cachait donc son âme dans le plus délicat, le plus cruel engrenage du Zodiaque? Papa ne croit pas aux signes. Il hausse les épaules :

– Tout ça, c'est de la blague. On a la vie qu'on peut. Et c'est faux que la nature fait bien les choses. Ainsi, un jour, j'ai vu à la foire avec ta mère, un homme-éléphant. Le pauvre type avait un nez tout gris qui lui pendait jusque sur la poitrine. Cela faisait rigoler tout le monde et ton frère Paul qui avait trois ans. La nature avait fait une œuvre particulière, disait l'affiche. Et le pauvre homme à la trompe mangeait trompe, vivait trompe, pensait trompe. On m'a dit qu'il a eu un cancer sur son bout de trompe. Eh bien, les médecins ont réussi à le prolonger cinq ans. Un record. Surtout pour la France. En général, c'est pour l'Amérique ce genre de record. Et je t'assure bien que l'homme à la trompe avait un signe quelque chose comme Sagittaire ou Verseau. Un signe de la chance.

Depuis qu'il fait meilleur et que son asthme le taquine moins, papa s'est mis à parler. Jamais il ne m'en a autant dit. Lui qui ne questionne jamais, voilà qu'il va le faire, ce soir-là.

On a fini de dîner et il lit le journal. On a laissé la porte ouverte. C'est bien la première fois depuis des semaines. J'ai lavé les assiettes dans le

cuveau en bois, commode parce que l'eau peut chauffer pendant le repas. J'essuie les verres lorsque papa se met encore à parler.

– Je ne suis plus très jeune, Éléonore.

C'est sa façon à lui de poser un problème. Je n'aime pas quand il commence une phrase par « je ne suis plus très jeune ». Une vraie truille. Nous savons bien ce que ça veut dire, ici ou ailleurs, « je ne suis plus très jeune ». Aussi je me mets à racler la poêle avec un début de colère parce que j'ai besoin d'antidote contre la peine.

– Je peux mourir, Éléonore.

Sûr, je le sais, qu'il peut mourir. Il peut même crever. C'est la seule chose de permise, ici-bas, sans qu'on vous fasse la gueule. Ça donne même de la considération. Je verse un paquet de poudre blanche sur le dos de la poêle. Je deviens rude et sans pitié dès qu'il s'agit d'acquiescer que oui, bien sûr, il va mourir.

– Et alors? c'est normal de mourir.

Et je déteste tout à coup ce qui est normal. Autant qu'il a dû détester la trompe de l'homme-éléphant, un phénomène normal de la nature. Un accident, aussi, c'est normal. S'il fallait à chaque fois faire la grimace parce que crever est notre histoire...

– Sûr, Éléonore, sûr que c'est normal.

Notre pudeur, c'est justement de ne jamais chialer à haute voix ou pleurnicher sur le sort commun, le normal. Je frotte si fort le dos de la poêle que j'en transpire. J'ai les mains noires. Je les rince à grand bruit. Le transistor diffuse *la Vie en rose*. Je m'arrête, un doigt en l'air :

– Écoute comme c'est beau.

Piaf. Notre préférée. Je trouve ça très beau, incroyable : la voix, la mélodie, tout.

– Éléonore, qu'est-ce que tu deviendrais si je venais à disparaître?

Un doigt qui tremble, haut perché et l'autre (Piaf) qui vibre de toute sa peau que le portrait de son homme suffit à la jeter aux nues, au-dessus des grues. Papa a toujours les yeux sur *Nord-Matin*. Il lit la météo. Pluie brouillard soleil.

Non, il ne lit pas puisqu'il a plié ses lunettes. Il transpire autant que moi. Jamais il n'a osé formuler nettement la phrase que nous pensons ensemble, en silence.

« Disparaître. »

Alors c'est bien vrai qu'un jour toute cette présence-là me fera le coup de la Marie-Décembre? Car lorsqu'un chantier nous crache un ou deux cadavres on dit, dans le métier, « faire le coup de la Marie ». Comme ça, d'un seul coup, nos hommes se vengent aussi de nous, les femmes. Il n'y a qu'elles pour réserver un tel coup bas.

– Tu vas avoir dix-huit ans, Éléonore. Et Paul est loin.

Je sors mes mains de l'eau. Je les frotte au torchon pendu près de la glace devant laquelle il se rase :

– Tu veux du café, papa?

J'ai sorti les tasses. Je les remplis. On boit à la manière des gens du Nord. Une gorgée, un bout de chocolat à croquer. C'est bon. Papa remplit le fond de la tasse avec du rhum. On se passe la bouteille. Piaf chante le dernier couplet. Le plus beau. J'ai haussé le son. Un répit.

Sous la lampe, la branche de lilas a pris une couleur verdissante, violine sur les bords, presque rouge; elle tournoie vers moi avec la même force que le crépuscule d'ici. Il réunit tout le bouillonnement d'une bassine de confiture aux groseilles.

– Tu aimes ce tableau, papa?

C'est bien la première fois que je lui demande s'il aime ce qui éclate sous mes doigts barbouillés de rêves et de malaise mitraillé d'espoir.

–Oui, Éléonore. Mais on n'en vit pas. On n'en vit pas... On

La vie. La mort. Mais où veux-tu en venir, papa mon père?

– On n'en vit pas quand on se retrouve seul, à ton âge. Or je ne suis plus jeune, Éléonore.

– Tu l'as dit, papa. Tu te répètes. C'est mauvais. C'est comme lorsqu'on a un tracas. On répète deux fois, dix fois la même chose. C'est pas supportable. Accouche.

– Éléonore, avoue l'homme tracassé, je voudrais être sûr de ton avenir si je venais à crever.

Chez nous, on dit « crever », côté public « mourir ». Et des deux bords on s'inquiète de l'avenir pour ses enfants (pour sa fille). L'avenir : un flocon de brouillard qui dissimule peut-être quelques cadeaux fabuleux (vivre) et au milieu des cadeaux du miroitement des cadeaux, flocc, quelques serpents, quelque venin (mort).

– Je me fous de l'avenir. La preuve, tu en as peur. Donc c'est quelque chose de nuisible, de méchant, de dangereux. Je ne veux pas y penser. Je n'y pense pas. L'avenir c'est aussi toute notre vie derrière nous. Pourquoi changerait-elle?

– Éléonore, je préfère crever sur un chantier que sur un lit d'hôpital.

– Tu as raison.

J'ai un nœud énorme derrière les yeux. Papa, mes frères, j'avais besoin de vous pour voler et voilà que, une à une, vos ailes s'arrachent de moi. Sans vous, je dégringole, oiseau fou, empalé dans la ferraille du chantier. Les hommes sont ma demeure. C'est ce que je préfère au monde. J'ai du mal à comprendre les femmes qui les rejettent.

– Éléonore, il faudrait te marier. Quand je dis marier je ne pense pas forcément au papier, au parchemin, je veux dire il faudrait que tu fasses ta vie avec un gars qui te plaise, un gars solide, qui te comprenne. Ou alors, apprends la dactylo par correspondance comme la fille du conducteur de Poclain. Tu es intelligente, Éléonore. Tu as de l'instruction. Tu pourras vivre si...

– Je pourrai vivre. Ne t'inquiète pas.

Le nœud se défait peu à peu, le noir tournoisement se dissipe légèrement. A nouveau, il fait très clair sur la toile cirée couverte d'oiseaux. La lampe est cette plaie qui couvre ma main d'un rebord pâle.

Suivre un homme. Ça, oui. A condition que ce soit quelqu'un de chez nous, qui sait ce que vivre veut dire. Quelqu'un qui aime le chantier.

La dactylo, la comptabilité, je veux bien apprendre. A condition de ne pas quitter la caravane. Ce qui se passe de l'autre côté de l'écriteau « Interdit au public » m'affole et me précipite dans une chamade pas possible. S'il me faut vivre dans une ville, au contraire de Lucie, je ferai de l'insomnie, la vraie. Plus personne à réveiller à l'aube ou qui me réveille avant l'aube en entrant dans ce repaire chaud et noir, derrière lequel chante la sonnerie des engins. Ici, chaque désir, chaque joie, chaque douleur a son âpreté, sa guérison. Ici, tout recommence. Un chantier, c'est ça, aussi : recommencer. Partir sur de l'inachevé, qui n'a pas eu le temps de sécher son goudron tout neuf, pour refaire les mêmes gestes un peu plus loin. Quitter ce qui suinte de notre odeur pour tabasser un nouveau terrain, nantis du même espoir, des mêmes découragements, de la même folie.

C'est un peu comme l'épopée de l'amour avec ses terrains si différents, ses réceptacles consentants ou rebelles, ce désespoir et cette folle reconnaissance. Et si j'ai envie de sangloter c'est de ne pas pouvoir exercer le seul métier que j'aie eu envie d'exercer parce que je suis une femme : le métier de chantier.

– Il faut suivre un homme. Te marier.

J'ai fait « oui » de la tête. Je suis peu soumise aux lois de la ville mais j'en accepte celles d'ici. Notre vie est celle des caravanes du Far West. Elle exige des femmes fortes. Qui ne craignent rien. Même pas les hommes. Sauf de perdre les forces maculées du chantier.

J'ai fait oui de la tête.

Je n'ai guère dormi cette nuit-là.

Enroulée dans un châle crocheté au gros point, un châle fait pour retenir les miettes des gâteaux et les pattes des oiseaux, j'ouvre et je referme doucement la porte. Le gros réveil marque quatre heures moins vingt. Tous les bungalows sont éteints. Au-delà du canal, les scrapers se suivent de près. On dirait une fantastique guirlande de Noël. Je bataille les premiers guets-apens de l'aube. Lente, éclairée, passe une péniche qui s'appelle *Julia*. Je lis nettement les grosses lettres peintes en noir. Encore une femme, une femme qui veille menée par le monde des hommes. Hommes, mes amis. Que je suis loin de le détester, ce monde-là. Il m'a

bousculée, dépouillée sans jamais me haïr ni me vouloir du mal. On ne voit même plus les écluses, béantes, collées contre les murs du canal. Vont-elles ébranler la maison de Fouldroule? Son carreau brille. Il ne dort pas. Où est-il? dans son jardin, ou bien assis au coin de son lit, à relire des vieilles lettres et regarder la photo de Monique? Ça lui arrive. Ou alors, en pleine nuit, il range sa cave. Oignons, ail en longs rubans accrochés au plafond, cageots de pommes de terre, vieilles affiches datant de la Résistance : « Attention un ennemi vous écoute », il range jusqu'au matin. Il m'a montré ses trésors de vieil enfant : une poignée de dollars ayant appartenu à Al Capone, un grand morceau de parachute qu'il avait rapporté sur le porte-bagages de son vélo, un poing américain, un bout de train électrique et un couteau magnifique à cent lames.

– Je te le donnerais bien, ma Douce. Mais on dit que ça coupe l'amitié.

Il range. Il entasse ses souvenirs en piles qu'il désorganise la nuit suivante. Il aime sa maison. Il considère l'insomnie comme une richesse et non un drame :

– Avoir le monde rien qu'à soi pendant quelques heures... Purifié, lisse, rendu à lui-même... C'est beau, tu sais. On se sent bien. Même quand les souvenirs vous tombent dessus. Ils ont un goût différent. Ils deviennent d'une importance énorme, parfois pas supportables, parfois très bons.

– C'est toi qui es très bon, Fouldroule.

– Peut-être. Et peut-être pas. J'ai vécu. Beaucoup. Des tas de choses. Des choses formidables. D'autres affreuses. J'aime vivre. Il n'y a que ça. Je suis bien content d'être en vie. Les vieux quand ils disent qu'ils ont fait leur temps, ils mentent. Personne n'a fait son temps. C'est au bout du rouleau qu'il faudrait recommencer.

Recommencer. C'est ça, vivre.

... J'ai vu les écluses en hiver et voilà qu'elles verdissent un peu car le printemps est prêt à exploser, détoner en rafales de bourgeons, de senteurs, de beautés. La nuit, la fin de la nuit. J'y cogne mon errance là où elle se love le mieux, en un pli voluptueux situé entre terre et eau. Je

saute dans les herbes déjà froides de rosée et, appuyé contre une Poclairin à mâchoire géante, surgit le visage blême de la Mairaine.

Elle ne m'a pas vue. Elle a croisé ses poings sur sa blouse, elle est blanche de froid, les chaussettes roulées sur les chevilles. Elle revient d'un carnage d'où elle ne ramène aucun butin. Elle n'est pas seule. Une nuque d'homme la plaque contre le fer.

... Elle a un bref sanglot à moins que ce ne soit un rire. Elle a une main sur le front comme pour se protéger des coups. Elle a laissé sur les grues ses empreintes en forme de météore. Peut-être dort-elle ici, quelquefois, roulée en rond, comme un chat.

Cependant, la nuque de l'homme a tourné. Je recule dans l'ombre, derrière un gros tas de cordes. L'homme et la Mairaine ont lentement glissé dans une tranchée pas plus large qu'une tombe faite à leur mesure. A quelques mètres de la caravane de Lucie. J'ai reconnu Martial Dromner. Et tout debout dans la 4L garée en face, sa carabine.

OceanofPDF.com

Quand j'ai reçu mon premier paquet de l'École universelle, « sténo-dactylo, comptabilité », j'étais en train de repasser sur le coin de mon lit. C'est Ahmed qui m'a apporté l'enveloppe. En guise de casque, Ahmed porte un petit chapeau en paille jaune avec une bordure verte. Ça l'amuse. Et les gars aussi. Il n'aime pas ce qui fait sérieux. D'ailleurs, du matin au soir, il siffle, il chante. Il dit que lui aussi, il est un grand chef.

– Tu veux du café, Ahmed?

Oui, il veut bien. Il prend même le temps de s'asseoir. Tous les conducteurs de travaux l'engueulent parce qu'il n'est jamais à son boulot quand on a besoin de lui. Ça le fait rire. Plus on l'engueule, plus il rit :

– Celui qui ne rit pas est foutu.

Il a toujours le moral. C'est sans doute la chose la plus difficilement pardonnable.

– T'as bien de la chance de ne pas avoir de soucis, reproche Dromner.

C'est à voir. J'aime bien Ahmed. Je trouve qu'il a raison. Il peut vivre cent ans s'il a le moral. Il m'a dit le mot en arabe, mais j'ai oublié. Il boit son café lentement, en fermant les yeux. Il a gardé son chapeau ridicule qu'il n'enlève jamais, même s'il a trop bu.

J'ai oublié de dire qu'à cause de son chapeau, on le surnomme « Galu ». Les surnoms sont très répandus chez nous. Le Guilledic, c'est « Jo la Ferraille », Dromner, c'est « Hydromel » parce qu'il se soûle avec, papa reste « chef » et Fouldroule, comme vous le savez, est son nom pendant la guerre. Les autres, je le dis au fur et à mesure.

Mes souvenirs du B.E.P.C. sont loin. Je dépèce sans enthousiasme les différents feuillets imprimés. Je ne suis pas gaie. Cette enveloppe vient de l'autre côté de mon chef-lieu : le chantier. Comme les paysans bretons ou du Limousin ou d'ailleurs, j'ai mon village, moi, avec mes clochers, les grues qui ne se taisent qu'à Noël, le dimanche et le jour de Pâques. Sous-préfecture : Fouldroule, maire et police-secours : papa. Qu'est-ce que j'ai à foutre de m'intégrer, moi? De m'intégrer ailleurs. Enfin. Il faut sécuriser chef. Parfois il débloque parce qu'il m'aime. Je préfère acheter mes savons et des conserves au camion-épicerie que d'aller au Prisunic.

Et il y a les volailles de Fouldroule tout entières nourries au grain et ses canards dont un seul nourrit dix Algériens.

On m'a dit – les revues féminines le racontent – que les employées de bureau mangent tout debout, en un quart d'heure, une tranche de jambon et un yaourt sans sucre à cause de la ligne (la leur et celle de leur bourse). Je crois que j'en mourrai si je deviens comme ça. Pas moyen d'emporter dans un bureau une cocotte en fonte et d'y mijoter un vrai cassoulet pour midi. Pas moyen de s'étayer sur ce qui redonne tous les courages... Enfin le chef, il est comme tous les ouvriers. Savoir sa fille avec de beaux habits et intégrée dans une situation à la ville, c'est son ambition. Il faut le comprendre. Si j'avais été un gars, il y a longtemps qu'il m'aurait appris un métier, le sien. Or, il n'existe aucune femme conducteur de travaux.

– Je n'aimerais pas être dirigé par une femme, disent-ils, unanimes, quand je leur en ai parlé, un jour, chez Fouldroule.

Papa serait heureux d'aller me voir dans mon appartement avec des tapis, des meubles cirés, un beau lit, des grands rideaux. Cela lui fend le cœur si je pars vers ce qu'il nomme mon avenir, mais c'est pour mon bien, donc dans l'ordre, le bon ordre. N'importe quel milieu a son conformisme. Ce monde ouvrier est très conformiste. Parfois, papa soupire :

– Quelle vie j'ai fait à ta mère... Jamais un cinéma, jamais une maison...

– Mais papa tu dis des conneries. Elle a été heureuse. Je t'assure : il n'y avait qu'à la voir.

La voir. Fatiguée, vieillie, mais ça, c'est normal. Si elle avait tapé à la machine enfermée vivante dans un bureau, elle aurait eu un regard traqué ou bovin. Le regard des employées de bureau. Ici, elle était la chef. Dure et attentive; une vraie mère et sacrément amoureuse de son chef. D'abord, je les ai vus s'embrasser sur la bouche. Et se promener main dans la main. Il paraît que c'est rare. Très rare. Lucie dit que c'est bon pour les fiancés, mais que juste après (que se passe-t-il donc juste après?), c'est fini.

J'ai vu des hommes aimer une femme et c'était très beau. J'ai vu Fouldroule éplucher des vieilles lettres, caresser une photo jaunie. J'ai vu aussi des hommes taper, cogner, insulter et recevoir des casseroles à la tête. Dromner en fait partie. Faut-il croire que j'ai peur de me river à un homme du hasard pour justifier ma présence dans leur pays? Le mariage serait-ce aussi cette nuque blond blé d'un mâle échauffé contre l'herbe folle aux mêmes contours que les miens – une femme – accrochée à ses bras, ses jambes?

Bien sûr je n'ai pas dit à Lucie que j'avais vu Dromner fiché contre la Marraïne. Quant à Dromner, plus plein de genièvre que jamais, il vocifère que la Marraïne et ses frères, il faudrait les foutre hors du chantier à coups de carabine au cul. Cela fait ricaner Galu qui porte la main à sa tempe dès qu'il lui tourne le dos. C'est difficile de rencontrer Dromner seul. Il y a toujours entre lui et les autres, sa carabine, un verre rempli, un objet lourd, un gars avec lequel il palabre, sa camionnette et surtout ses gueulantes. On n'entend que lui. Avec Jo la Ferraille, autre spécimen vociférant, c'est fou ce qu'on peut entendre comme absurdités. La joie de Fouldroule, c'est de les contrer, les remettre à leur place :

– Des mecs comme vous, c'est loin d'avoir inventé la poudre.

Il enrage, Hydromel, et il lui arrive parfois de briser tout net son verre entre ses doigts. Qu'est-ce qu'il prend alors, comme engueulade. Pourtant, il revient toujours. Il est à moitié dingue mais pas rancunier. Sa rancune, il la déverse par quintaux sur les cheveux miel de Lucie. Ça bouge pas mal derrière leurs carreaux. Des assiettes volent. Comme elles sont en pyrex, il faut faire attention. Je ne sais pas comment Lucie va s'en tirer. Sa situation est rude. Ses filles sont obligées, à cause de l'exiguïté des lieux, d'assister à certains règlements de compte. C'est cela qui la rend malade, bien plus que les bagarres avec son homme. Les soirs où ils se sont vraiment disputés, battus, on entend les enfants pleurer. S'en mêler n'arrange rien. J'ai essayé une fois. J'ai essayé au moins d'emmener les petites. Mais Lucie, en crise de nerfs (pourtant son tempérament caustique la protège), s'accrochait à elles. Ce n'est pas la peine de prononcer le mot divorce avec Hydromel. Il passe au rouge violet et je le crois capable de flinguer. Lucie est sa femme, c'est-à-dire sa chose

comme sa caravane, ses gosses, sa carabine, ses copains. Défense d'y toucher. Sauf lui.

Pourtant Lucie ne ment pas quand elle parle de sa générosité. Je l'ai vu capable de tout donner parce qu'il y avait un gars en détresse. C'est lui qui a fabriqué des lits comme des bateaux pour que ses filles dorment mieux et il remplit une tirelire en forme de gros cochon rose pour leurs étrennes.

– S'il n'y avait pas l'alcool et une partie de sa dingologie, c'est le meilleur des gars, je t'assure, le meilleur...

Lucie renifle, le nez tout bleu. Le meilleur.

Pour lui, la fugue de Martine avec un gars de la ville a été le comble de l'ignominie féminine. Lucie me raconte ce que je savais déjà, à savoir l'attitude de Dromner pour Marc, le mari plaqué.

Dromner a passé des jours à le consoler, l'emmener partout avec lui, le raisonner parce qu'il voulait tuer sa femme et l'amant de sa femme à coups de pioche :

– Laisse, mec. Laisse. Vingt ans de tôle pour ça, ça n'en vaut pas la peine.

Il avait même obtenu que Marc dorme chez eux aux pires moments. Il lui a laissé la meilleure couchette, le meilleur escabeau, la meilleure viande. Le dimanche, il emmenait Marc au bistrot, délaissant, oubliant femme et enfants. Il menait sa vraie vie. Il endure l'amitié virile comme une passion. Pendant cette période, jamais il n'a été aussi injuste, odieux avec Lucie. C'était alors à Marc d'intervenir :

– T'es fou. Elle ne t'a rien fait.

Et ce fou de conclure :

– Si. Elle t'a plaqué avec tes gosses.

Ce cirque a duré un mois jusqu'au jour où Marc a disparu, laissant derrière lui son camion et sa caravane. On n'a jamais su ce qu'il était devenu.

– C'est alors, m'explique Lucie, que mon homme a fait une sorte de dépression. Il répétait que les femmes ne sont bonnes qu'à crever. Que ce sont elles et elles seules qui détruisent; que ce sont de beaux serpents,

dangereux, sans pitié, bouffeuses de pauvres types trop bons auxquels elles n'ont rien compris et ne comprendraient jamais rien. Qu'un homme plaqué, on ne pouvait pas s'imaginer le mal que ça faisait : autant lui couper les couilles. Un homme plaqué, s'il a aimé, ne recommence jamais, tandis qu'une salope dans le même cas n'a qu'une obsession : retrouver un pigeon pour se caser et lui bouffer jusqu'à ses plumes. Pour le faire taire, j'ai dû lui foutre l'escabeau sur la tête. Il est tombé raide. J'ai cru que je l'avais tué. Mais non. Il écumait. Une crise. Une crise de nerfs.

Pourtant les femmes aiment Dromner. Pas seulement la Marraine disponible aux mâles comme la terre aux grains, mais les femmes des autres gars, surtout Germaine, la femme de Jo la Ferraille, pas possible de laideur et de prétention. Fièrre comme un pou parce qu'elle possède la plus belle caravane et une machine à laver branchée sur transfo. Jo la Ferraille et Germaine ne parlent que de leur fric et Ahmed les salue d'un grand coup de chapeau quand ils passent, histoire de se foutre de leurs gueules. Sauf que Jo la Ferraille croit que c'est sérieux et lui lance un impérial bonjour du haut de son bull. C'est le roi des cons sur son trône. Fouldroule le lui dit à chaque fois et ce qui réjouit tout le monde, c'est qu'il possède des cornes plus hautes que la plus haute des grues. Germaine, c'est un autre genre de Marraine. Une Marraine malhonnête qui lit *Vues et images*, rêve de particule. Espèce assez rare dans notre milieu, aussi cette grande bringue est-elle haïe. En attendant le haut gratin qui n'en voudrait pas pour cirer leurs bottes, elle astique celles de son jules, porte des jupes en faux velours criard, décolore ses cheveux en roux violent intitulé savamment « sangria » dans les revues esthétiques.

Elle rôde à sa manière autour des hommes. Elle a jeté son dévolu sur Dromner qui ne la voit même pas et sur Musta, le grand Turc mélancolique et doux qui se laisse faire deux fois par semaine au fond de son bungalow. Elle n'est pas commode, Germaine. C'est la reine des gales. Elle tient la bourse de son grand nain et qu'est-ce qu'elle lui passe

quand il a trop bu ou dépensé un centime de trop... Elle le cogne, aussi. (Mais ça, c'est notre dû. Cogner fait partie de nos droits.) Les insultes pleuvent et nous réjouissent. Comme ils se vantent d'avoir tout lu, ils se traitent de mots compliqués :

– Éboueur... Schizophrène.

On a du mal à comprendre sauf que ça va plutôt mal. On prend le parti d'en rire. L'habitude de maquiller de couleurs gaies tous nos fonds sombres. Et puis il y a leur transistor qui crache du France-Inter sans interruption, encore plus fort qu'eux. Grâce à sa Calor, elle ne vient jamais au lavoir. Bref, elle nous méprise encore davantage que son homme qu'elle dépasse de toute la tête. Fouldroule, à leur sujet, est pessimiste :

– Ça finira mal, ces deux-là.

Mal, parce qu'elle s'enfourne au fond du bungalow des Turcs et va jusqu'à entraîner Musta chez elle pendant que Jo la Ferraille creuse tout le jour à coups de lame accrochée au bull, en palabrant qu'il est un mec, un vrai.

On n'a aucun mal à le croire et ça fait bien rigoler Lucie.

Musta est taillé comme un beffroi du Nord. Il a des mains capables de soulever les gros rouleaux impossibles à bouger, normalement. Peu lui importe la Marraïne puisque Germaine le traque là où elle peut. C'est un gentleman puisqu'il ne se refuse jamais. Tout le monde est au courant sauf Le Guilledic. C'est ce que l'on appelle l'ordre des choses, et l'ordre des choses, c'est ce qu'il y a de plus vache. Carvinet qui hait Jo la Ferraille à cause de ses vantardises et parce que ce dernier a finalement pris son avancement – comme il ne possède pas de bull, il restera conducteur salarié – Carvinet a raconté à tous, Le Guilledic compris, que Germaine s'en payait de belles avec Musta, et sur le propre lit du roi des cons. Le Guilledic n'a fait qu'un bond.

La scène se passe chez Fouldroule et j'y ai entendu des cris affreux :

– Menteur. Sale menteur. Un jaloux, voilà ce que t'es. Et un raté.

Le Guilledic s'était accroché au blouson de Carvinet qui avait l'air de bien s'amuser. Le Guilledic bat de tous les membres et Carvinet qui a gardé son casque le domine de trente centimètres. Le Guilledic continue sa danse de Sioux qui a avalé son totem :

– Menteur menteur.

Jo la Ferraille, moins commode que dans sa vie conjugale, s'est jeté sur Carvinet comme son bull contre un tas de sable et voilà qu'il laboure, bourre de coups de pieds, de poings le sec et prolifique Carvinet qui ne bouge pas mais esquivé de temps à autre les coups en se jetant de côté. La dispute s'envenime parce que Jo la Ferraille arrache la bouteille de Ricard des mains de Fouldroule et la casse sur la tête de Carvinet. Carvinet ne fait pas l'effrayé; il esquivé le coup et la bouteille se fracasse sur le dos d'une chaise. Ça pue tout à coup l'anis à s'en boucher le nez. Fouldroule intervient comme il le fait à chaque fois qu'il s'agit d'une bagarre d'hommes : il remplit un seau d'eau et le jette à toute volée sur les deux corps emmêlés, enragés, car ça y est, cette fois-ci, ils se battent vraiment, ils fument de haine et d'injures et les cinq litres de flotte les séparent ainsi qu'ils l'auraient fait pour deux chiens qui s'empoignent.

Cependant, en bout de bar, Dromner se tord de rire et les autres comptent les points. On se croirait dans un saloon à cause de la carabine et de la porte qui bat toutes les secondes. Il ne manque plus que l'arrivée des peaux-rouges et la fête sera complète.

Mon verre est tombé. Il roule et se brise, noyé à son tour dans un mélange d'eau et de vin. Ce sont les noces de Cana. Le Ricard est devenu cette infâme mare jaunâtre que Fouldroule éponge à grands coups de serpillière. Papa se tourne vers moi :

– Rentre à la caravane, Éléonore, et ne dis rien aux femmes. Ce n'est pas grave.

Dromner, brusquement taciturne, avale d'un seul coup un verre à bière rempli de genièvre et conclut que c'est toujours la faute des femmes si les hommes sont obligés de cogner. Alors, me souvenant de la scène avec la Marraine, du nez bleui de Lucie, ma chère Lucie que j'adore, me souvenant de ce potentiel d'amitié que j'ai éprouvé, justement pour une femme, je lui lance :

– Il n'y a que les pauvres mecs qui cognent.

Histoire de lui scier un peu les reins. Et je m'en vais. Je claque la porte qui fait cling cling de tous ses grelots. Et comme j'aime leur sonorité je recommence : cling. Je m'amuse, quoi. Je suis sur terre pour ça. Toute occasion m'est bonne. Je sais que de Dromner j'ai récupéré un joli paquet de haine. Schizophrène, a dit Germaine qui a lu des livres. Or, moi, j'ai un dictionnaire parmi mes rares bouquins.

Schizophrénie : trouble psychique caractérisé par la dysharmonie et l'incohérence mentales.

Pas d'accord, pourtant. Si nos hommes, en tout cas Dromner et Le Guilledic, ont des troubles psychiques, ils n'ont pas d'incohérence puisqu'ils restent rivés à leurs obsessions.

Dromner doit furieusement me haïr. Une femme l'insulte et de plus je suis la copine de Lucie. Tout son genièvre en est bloqué dans son cerveau. Il n'y a qu'à voir la façon dont il entortille la chaise avec son blouson. Je n'aimerais pas être entre ses doigts. Du reste, je ne l'ai jamais souhaité.

Mon tableau n'avance pas. Je n'ai plus rien à lui ajouter. Muet, muet dans ses couleurs, bloqué sur lui-même, il ne dépasse plus les limites dont je l'ai orné. Muet. Muet comme moi.

Si pourtant la vie me rentre par tous les pores de ma peau en bonne santé, elle coule comme un fleuve inutile. Me voilà brusquement sans avenir puisque mon présent ne m'apporte plus rien.

Inutile aussi ce corps rose, blanc, sombre aux aisselles, algue émouvante au bas du ventre. Pourtant, j'ai tout aimé ici et violemment : papa, mes frères – Louis mon doux mon beau mon innocent – et Lucie avec qui j'ai passé encore plus d'heures qu'avec les miens, et Fouldroule qui caresse mes cheveux chaque fois qu'il le peut :

– Douce. Ma chère Douce...

Il paraît que je lui rappelle Monique quand elle était jeune. Il déverse sur moi un sentiment mélangé, une adoption compliquée mais sans trouble – disons qui ne me trouble pas. Je suis sa Douce, comme il dit, or il a vu bien des rudesses.

J'ai tout aimé, ici. Je l'ai assez dit. Je le répète encore. Affirmons encore plus fort nos amours que nos haines. J'ai tout aimé. Et autant ce qui nous était dur, laid, tordu : les bagarres, les coups de gueule, les portes et les engins qui claquent dans tous les sens, les aubes glacées sous lesquelles je m'enroule en même temps que dans ma couverture, les départs dans la même aube, le manque de rémission, l'impossibilité de la miséricorde si une faiblesse nous agite ou si notre corps se met à trembler pour lui-même puisque c'est sur lui qu'ils comptent, tous.

J'ai tout aimé, les disputes, les cris. Ils font partie de ma vie au même titre que cabosses et ornières.

Nue sous les draps qui sentent l'eau de Javel – nous allons vers la chaleur, celle qui s'élève brutalement fin avril, sans prévenir – nue, je n'en reviens pas de ressembler tellement à une femme au point que j'éclate, j'explose dans mes quatre mètres carrés, au point que brisée l'écorce de la graine, je ne demande qu'à surgir, jeter en avant mes bras, mes mains, tendre tout mon corps c'est-à-dire mon âme vers cet inconnu qui me hèle, me torture du nom le plus simple : l'attente de l'homme, et autrement différente que l'attente des miens, le soir, ou le matin. Et croyez-moi, c'est bien suffisant pour souffrir, renverser d'un seul geste tous les engins qui m'entourent. D'autant plus qu'il me faut beaucoup plus qu'un mâle, moi. Je veux tout. Le plat et le gâteau avec. Il faut qu'il me plaise au point qu'on se demandera si ma peau n'en a pas changé de couleur.

Muet, mon tableau, et muet l'agneau affublé de ridicules talons hauts.

Vient d'arriver depuis une semaine un vieux camion couleur de chemin et une très sale et petite caravane lui faisant suite. Elle est habitée par un chef d'équipe, destiné à s'occuper du groupe des Algériens. Ahmed, puis tous les autres, dès le premier jour, l'ont surnommé « l'homme aux chiens », pour la simple raison qu'il vit, qu'il mange et qu'il dort depuis des années avec ses chiens : trois gros malabars, deux affreux cabots qui se prennent pour des rois et une horrible grosse ratière qui voit du rat partout et pousse des cris hystériques pour cette raison.

De l'homme, on ne connaît que son nom de famille, « Dubois ». Son âge est indéfinissable et il exige le vouvoiement alors qu'on se tutoie tous. Taciturne, sobre, les femmes disent qu'il a dû avoir des malheurs. Il ne va jamais chez Fouldroule, sauf pour acheter ses gitanes. Il ne lit aucun journal, n'écoute aucune nouvelle et achète des cartons de Contrexéville qu'il donne à ses clebs. Ses chiens et lui-même se nourrissent à la même gamelle, à savoir que tous les sept mangent des menus identiques : canard sauté, lapin en sauce, biftecks grillés sur son barbecue. Dromner a bien essayé au début de lui interdire d'allumer du feu, dehors, mais il l'a regardé de ses prunelles jaunes, fixes, brillantes, de véritables feux de route. Dromner a baissé les yeux et tâtonné vers sa carabine.

Les seuls mots qu'on l'a entendu prononcer sont « à la soupe ».

Alors c'est la ruée, les clébardes somnolent dehors pendant le jour, attachés à la roue du camion, se lèvent d'un bond, gémissent, jappent, hurlent et tous les sept s'enferment une heure dans ce demi-chenil que nul n'ose approcher. Il y a du poil de chien partout, depuis qu'ils sont là, les habits de Dubois, les murs du bungalow voisin (les Algériens). Ça vole et ça colle encore plus fort que les plumes des canards quand Fouldroule en décortique un pour le faire cuire. Les Algériens le craignent à cause de ses chiens, sauf Ahmed qui leur tire la langue. Galu ne craint rien sauf l'ennui. L'homme aux chiens a surpris le crime de lèse-chiens. Il l'a fusillé

du regard. Je ne sais pas si Ahmed a senti la décharge, mais c'est l'expression qui dit ça.

Dubois sent le chien. Dubois a un profil de chien. Dubois a un museau carré. Dubois a des prunelles ni bonnes ni méchantes et transpire l'indifférence vertigineuse des véritables vagabonds.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

DESCRIPTION DES FEMMES DE CHANTIER

« A moi les réverbères, la terre entière m'abandonne! »
(Cri d'une femme de chantier amoureuse d'un homme de chantier.)

OceanofPDF.com

J'ai perdu Lucie. Ma chère tendresse. Lucie n'est plus sur le chantier. Lucie travaille à Lille, dans un bureau. Lucie a vendu sa caravane à Carvinet qui avait besoin d'une succursale pour sa progéniture et pas assez d'argent pour acheter du neuf. Lucie a vendu aussi le camion. Comme Éliette a son permis, aucun problème quand ils iront plus loin.

Lucie a enterré Dromner voilà bientôt trois semaines et nous en demeurons encore atterrés. Heureusement Lucie avait de la famille dans le Nord. Pas une famille d'avortons égoïstes comme le sont presque toutes les familles, mais son père et sa mère qui l'ont aidée. Son père lui a trouvé du travail à la compagnie de mines où il bosse depuis trente ans. Sa mère au début lui a gardé ses gosses. Lucie a fait une demande à la mairie pour obtenir un appartement dans une H.L.M. Mais il lui faudra attendre des mois. Les listes sont surchargées. Cela lui est égal. Elle a quitté le chantier. Jamais elle n'y reviendra sauf pour me voir tant que je serai ici. Lucie avait les joues rouges, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil le jour de l'enterrement. Nous sommes des vieux pionniers de la mort, maintenant. Je l'ai mille fois répété sur mon tableau : pas besoin de faire la grimace. Vivre. L'avenir est là. Ses parents ont tremblé, ainsi que nous, bien plus pour elle que pour l'âme de Dromner.

—Maintenant qu'elle n'a plus la paye de son mari, que va-t-elle faire, avec ses filles?

Bien plus que moi, elle s'était intéressée aux cours de comptabilité. Son rêve, c'était la ville, un appartement. Elle a vingt-quatre ans. Avec Dromner elle répétait souvent « je suis foutue ». Vivre. Elle y arrivera.

Elle a bloqué l'alliance de Dromner sur son médium, à côté de la sienne. Le chagrin lui donne des ailes bourrées de muscles. Vivre. Le soir même de l'enterrement, elle a dormi chez nous avec ses filles. On s'est tassés un peu mais on a bu le champagne. Puis du rhum. Puis du café. Pas moyen d'avaler un morceau de poulet que Fouldroule m'avait donné. On crevait de trouille. Que va-t-elle devenir? J'allais la perdre. C'était mon amie, ma seule amie accablée d'un vrai chagrin. Dans le ciel lourd de la Pentecôte, lourd comme en plein mois d'août, on avait chaud. On buvait. On a bu. On a beaucoup parlé. Charlotte et Marie se sont endormies sur

nos genoux. Elle n'arrivait pas à s'en séparer. Elle les serrait contre elle, elle les embrassait. Elle leur disait que tout irait bien, qu'elles vivraient désormais dans une ville, dans une maison, non, un appartement, et qu'elles auraient chacune leur chambre. Elle leur ferait des couvre-lits avec des volants et elle leur achèterait à toutes les deux une grosse poupée habillée de tulle raide. La vie serait belle. Le dimanche, elles sortiraient, elles marcheraient dans les rues d'une ville, elles regarderaient des vitrines, des belles choses, des foulards de soie. Elles m'inviteraient dans leur appartement, ce jour-là, il y aura de la pâtisserie, des tartes aux myrtilles ou aux pommes, des soufflets au rhum, car enfin elle aurait un four. Et puis sa mère faisait des chaussons aux pommes miraculeux : un nuage. Un nuage de flocons onctueux recouverts d'une pâte un peu salée. Un nuage sur lequel Hydromel doit désormais flotter.

Cela s'est passé le dernier mardi de mai. Il faisait une telle chaleur que même Galu ne riait pas; non pas à cause de la chaleur, il faut le comprendre. La chaleur c'est plutôt son pote mais parce que plus que jamais on a besoin de lui pour creuser et porter le courrier. Le Guilledic creuse, ruisselant de sueur parmi ses nids de poils, en chantant épouvantablement *Nuit de Chine*. Sur la Marie-Marraine, c'est la fureur : l'agence exige la fin des travaux pour septembre, octobre au plus tard. La tranchée sud, c'est leur eczéma, leur peste, leur ténia, leur femme adultère.

Ils passent leur vie à la rudoyer, la supplier de tenir le coup. Carvinet n'adresse plus la parole à personne. Il n'y a que l'homme aux chiens pour s'occuper de remplir la gamelle de ses chéris et même leur dire des mots d'amour style « petits petits petits » comme à des poussins.

Le chantier n'avance pas assez vite.

Nos hommes, on ne les voit plus. Ils font des heures supplémentaires, se remettent en route le dimanche matin. Ici, c'est tout sauf une administration. Ils en oublient de boire, de vivre. Enfin, si, ils vivent. C'est leur manière.

Dromner est celui qui bosse le plus. Si les acomptes n'arrivent pas, il paye de sa poche. Tant pis. Le chantier avant tout. Il ne s'agit pas que les mecs fassent la gueule, ne serait-ce que vingt-quatre heures. Il ne cogne même plus Lucie. Je crois que tout simplement il a oublié qu'elle existait. Il fait des kilomètres et des kilomètres, de tranchées en tranchées, il a l'œil à tout, serre les mains sur son volant, redresse la carabine qui a glissé, gueule après tout le monde, se fait traiter de cheval fasciste par Le Guilledic dont il coupe la route sans prévenir. Une fois il a failli se faire encorner par le bull. Jo la Ferraille a rôlé cinq heures d'affilée que si ça continuait, il laisserait tomber tout le monde y compris Germaine et qu'il vivrait sa vie, lui et son bull. Il monologue souvent. Il n'est pas très normal, pas plus qu'Hydromel, qui, une manche déchirée, les cheveux dressés sur le front, a un drôle d'air. Il a massacré toutes les réserves de conserves que Lucie entasse dans un carton à lessive. Pan pan. Maintenant, il tire en plein dans le mille, dès le premier coup. La boîte assassinée vole, sursaute d'un bond et crève en un écoulement dégoûtant. Elle perd ses boyaux de saucisses et de lard qui sèchent au soleil car Hydromel les a laissés sans sépulture. Il pourrait au moins, d'un coup de pied, les faire tomber dans la fosse commune des ordures qui carbonisent sous le soleil. Il n'est pas correct, ce mec. La politesse, c'est sacré. Elle consiste à éviter les mauvaises odeurs en tout genre pour l'entourage et à fermer sa gueule quand on chiale trop fort. Papa, mon frère et moi on est très pointilleux là-dessus. On prise beaucoup le contrôle de soi. D'autant plus qu'il nous a été donné par la vacherie du sort de le perdre en certaines occasions. Dromner cherche désespérément un copain, un autre semblable avec qui rire, bosser, et presque faire sa vie. Il ne peut plus supporter les femmes. Quand il nous croise au lavoir, il darde sur nous une prunelle digne d'un chacal qui a trop bu.

– Un copain. Un vrai. Pas de femmes là-dedans. Rien à voir avec les greluches.

Lucie ricane qu'il ferait mieux de franchement tourner à la pédale. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas le cas. Il déteste les pédés :

– Pire que des gonzesses.

En fait, il doit faire de l'infantilisme aigu. Son idéal rejoint celui des garçons de quatorze ans, pensionnaires ou enfants de troupe, capables de fanatisme pour un « copain ».

Lucie se met à abominer le mot « copain » :

– Le copain, explique-t-elle en alignant les signes de la sténo, pour moi c'est synonyme de chien. Or, je déteste les animaux. L'homme aux chiens a six copains. Résultat : un sale type. Il n'y a qu'à le croiser quand il va chercher ses colis de Contrex chez Fouldroule. Jamais il ne regarde en face. Il ne peut supporter l'humanité en peinture. Il aime les copains. Qu'ils aient quatre pattes ou deux, vouer sa vie aux copains, ce n'est pas la vivre. C'est lui cracher dessus. Dromner, il nous crache dessus. Si tu as remarqué, Éléonore, il parle à sa carabine comme à un copain. Au masculin et en la regardant en face.

Le « copain » a une crosse marron qu'il cire amoureusement, le dimanche après-midi. Il la tient à pleins bras, la tartine de Baranne pour qu'elle brille :

– Bon. Maintenant, je l'emmène faire un tour.

Il se lève, part tout droit devant lui. Vers la décharge. Sous le soleil. Il croise la Marraine dont les flancs ont singulièrement grossi ces derniers temps. Elle déverse sur son passage un flot de borborygmes affectueux. Il ne la voit même pas. Il avance comme s'il allait l'écraser. Elle s'écarte d'un bond, agile malgré ces kilos bizarres qui la cimentent. Elle montre du doigt la carabine. On dirait qu'elle a peur. Elle a noué ses cheveux partagés en touffes noires et rousses avec des morceaux de laiton. Elle est affreuse. Barbouillée de terre, de taches noires, jaunes. Un masque au milieu duquel ses yeux vivent, vaillants, alertes, aux aguets. Elle rit. Celle-là, même dans son cercueil, elle ricanera. Peut-être, justement, est-elle extrêmement polie. Elle dissimule, comme on dit, ses sentiments. Lucie lui enveloppe des parts de gâteau dans du papier journal qu'elle dépose sur le siège du vieil engin crevé qui est devenu le quartier général de la marmaille.

– Je ne lui fais pas l'aumône. Je l'aime bien. Elle est malade. Malade d'amour.

Seulement, ce n'est pas possible de l'approcher. Elle aussi déteste « les copains ». Elle consent tout juste à manger le couscous chez Galu, de temps en temps, et le remercier avec son corps puisque c'est tout ce qu'elle a. Elle est très généreuse, finalement. Les tranches de quatre-quarts que Lucie lui donne, elle les traite suivant son humeur. Ou elle les avale sans même mâcher, on dirait alors qu'elle crève de faim. Ou bien elle les piétine, les foule aux pieds, se roule dessus, et ne les donne même pas aux oiseaux.

– C'est normal, dit Lucie. Elle a sa fierté, que veux-tu. On n'est pas des bêtes.

Quand Ahmed vous remet une enveloppe, sa bouche se fend d'un immense sourire. Il vous apporte le Pérou. Il ne sait pas lire, aussi a-t-il beaucoup de considération pour ceux qui écrivent et reçoivent des lettres. Il sait tout juste signer un mandat. Musta l'aide à les envoyer à sa famille. Pour faire le clown, il a orné son chapeau d'un galon supplémentaire dans lequel il a fiché une plume de canard. Son rêve c'est d'aller une fois aux Folies-Bergère. On lui a raconté qu'il y avait là les plus belles femmes du monde habillées uniquement avec des plumes de canard, les plus belles c'est-à-dire la bleue moirée de flammes vertes, et comme il faut des milliers de plumes pour faire une robe, on est obligé d'abattre des troupes entières de canards pour habiller les dames des Folies. Il siffle entre ses dents. Cela l'éblouit et le rend grave. De quoi nourrir tout un peuple, le sien, de quoi faire des milliers de couscous pour une robe! Il n'en revient pas, mais du moment que ça se passe à Paris, cela ne l'étonne pas :

– A Paris, ils sont tous mabouls.

Il n'y a pas qu'à Paris, si l'on suit Dromner dans sa promenade digestive du côté de la décharge ou Le Guilledic récitant en alexandrins *Nuit de Chine* à chaque fois qu'il est cocu.

Ce mardi-là, vers dix heures, Galu est d'abord passé me remettre un paquet de l'École universelle, puis il a arrêté à grands moulinets la camionnette de Dromner qui passait sur les cabosses. Hydromel a commencé par gueuler :

– Qu'est-ce que tu fous là, Bicot, au lieu de creuser là-bas?

Bicot a eu son plus beau sourire banania :

– Chif, j'ai lettre pour toi.

Et portant ses doigts à sa tempe, contrefaisant un salut militaire, il a remis à Hydromel le petit rectangle en papier bleu.

Dromner n'a rien dit. Juste : « C'est bien c'est bien, maintenant fous le camp où tu dois être ou je te botte le cul. »

Bicot qui est loin d'être idiot s'est foutu à rire : « Au revoir, chif. Bye, bye. »

Ce matin de mai a la beauté des roses qui poussent chez Fouldroule et que l'on vient toucher du doigt, avec Lucie; un vrai cadeau, très précieux, un velours battu de rose, de chair. Des roses, rien que cela, des roses... Et la beauté se devine au-delà des trous et des bosses qui ouvrent constamment leurs corolles autour de nos demeures, quelle que soit la saison.

Comme j'allais jusqu'à embrasser un pétale particulièrement suave, Fouldroule m'a tenu cet étrange discours :

– Douce, je donnerais ma vie s'il fallait sauver la tienne. Mais je ne couperai pas mes roses.

– Mais, Fouldroule, je ne te demande rien.

– Je le sais. Cela me fend le cœur de ne pas te les donner. Elles vivent si peu de temps... Aucun amour ne doit en faire mourir un autre.

– Je t'aime, Fouldroule.

– Ne dis pas ce mot, Douce. Réserve-le à ton homme.

– Je m'en fous bien, de mon homme. Je t'aime. Merde. Il n'y a quand même pas trente-six mots pour exprimer ce que l'on a dans le cœur? De

connaître mon homme, comme tu dis, ça n'arrachera pas les branches de roses que j'ai au cœur... Toi, Lucie, papa.

– Et Louis, pauvre enfant.

– Oui. Pauvre Louis.

– Non, toi. Pauvre enfant. Pauvre et heureuse... Tu seras heureuse, encore plus, tu verras. Plus que maintenant.

Beau matin. Belles roses. Pourtant Dromner n'a pas l'air d'apprécier le courrier du cœur. Enfin, le courrier qui porte un coup au cœur. Une enveloppe bleue, tout le monde sait bien qu'il faut avoir des nerfs en câbles d'engin pour la supporter. A l'intérieur, il y a une lettre qui commence comme toutes les détestables nouvelles : « Nous avons le regret... » Le regret? de quoi? de tuer tout net un homme qui a appris à lire? un préavis par ici, ce n'est pas une mince affaire.

– Ça touche la dignité, dit papa. Notre honneur.

Qu'est-ce que c'est que leur honneur? cet amour absolu métissé d'angoisse qu'ils vouent à leur chantier? Leur dire, comme ça, du jour au lendemain, bye bye, passez donc un peu côté public, vous apprendrez à vivre. Des improductifs, on n'en veut pas. Et de plus, il y a les indemnités de chômage. Et un toit sous lequel dormir. Alors? de quoi se plaindre?

Il ne se plaint pas, Dromner. Dans les coups très durs, on la ferme. Il a replié la lettre. Il a dit : « C'est bon. A tout à l'heure. » Et il a démarré en seconde ce qui a fait basculer la carabine sur ses genoux comme une femme amoureuse qui consent à se laisser dévorer tout entière pour faire plaisir à son homme.

C'est la Marraine, la Marraine en personne, toute seule, qui a tout vu, tout entendu et qui cogne à mon carreau. Elle émet des sons inintelligibles. Je n'avais pas vu ce bec-de-lièvre pour la simple raison

que jamais je ne l'avais approchée. Elle gesticule. Chez nous quand on gesticule en montrant une direction, c'est qu'un malheur est arrivé. C'est qu'un camion a versé ou qu'une grue a fait ploum sur le sol. Enfin, c'est qu'il se passe un grand bruit dangereux.

Pas si fort que ça, le bruit : juste deux coups de carabine dans la cervelle épuisée de Dromner. Il a fait son dernier geste d'amour vis-à-vis du « copain ». Il a porté amoureusement le canon froid que ses doigts n'ont pas réussi à tiédir contre sa tempe et ça a fait un beau splash, devant la décharge. Ce qui est affreux, vraiment affreux, c'est qu'il a basculé dans les quintaux d'ordures en train de sécher.

... Quand nous arrivons avec Lucie, il y a déjà du monde et le chuintement de l'ambulance. Tranquillement, Lucie se met à dégobiller face au chantier. Il y a des haricots de cassoulet collés sur les cheveux de son homme. De l'autre côté de la décharge, il y a la Marraine. Elle a enlevé ses chaussettes. Il fait chaud. Elle rit.

OceanofPDF.com

A quoi bon raconter l'enterrement de Dromner, transformé en « D » sur le drap noir qui recouvrait son cercueil. Tout ce que j'ai envie d'en dire c'est que les Pompes funèbres ont tellement baratiné Lucie qu'elle a fini par céder et ouvrir un crédit pour qu'il ait un cercueil en chêne. La messe a coûté plus cher parce qu'il s'agissait d'un suicide. « D » habillé de son costume d'aviateur a été enterré dans un cimetière entre Cambrai et Lille. Un cimetière du hasard. Les gars ont été formidables avec Lucie; collecte, couronnes de vrais glaïeuls et l'offre de Carvinet de lui acheter sa caravane et son camion. Le matin de l'enterrement, papa a fait taire les engins pour toute la journée. Pourtant, ils n'en peuvent plus de s'acharner à ouvrir les terrains. Tous portaient l'habit du dimanche et Galu, exceptionnellement, avait enlevé son chapeau. Éliette a gardé les filles de Lucie le temps de la cérémonie. Son père et sa mère étaient là. Sa mère lui ressemble. « D » n'avait personne. Sa famille, c'était le chantier. Nous sommes tous là et c'est la moindre des choses puisque le préavis l'a achevé. L'entreprise a envoyé un délégué et le traditionnel discours de la désolation :

– Si on avait su, on aurait retardé le préavis... Ou bien on l'aurait reclassé au service des aménagements. Il y a toujours une solution.

Papa foudroie du regard le petit homme propre qui tient ce discours à la con avec son bouquet d'anémones incolores et inodores, son bouquet synthétique ceinturé de lettres en fer-blanc que l'on tord entre les doigts : « De la part des Travaux publics. Regrets. »

« D » est parti porté par quatre d'entre nous dont Musta et Pedro. Beaucoup pleuraient. Avec des vraies larmes.

Silence pourtant et mai nous éclaboussait de lumière. Lucie porte des lunettes de soleil. Un petit foulard noir. Une jupe noire. Je tiens à évoquer une vision précise, touchante : le geste de Fouldroule pour « D ». Deux de ses plus belles roses épinglées au coin de la lettre « D ».

« D » n'a pas trente ans et les roses vivront trois jours.

L'éclatement de la lumière déchire mes sentiments en tronçons vivants, qui ondoient dans ma poitrine. Louis, « D » et les autres. Sur les chantiers des grands barrages, il y a un tunnel qui est réservé aux morts, à savoir

l'alignement de leurs casques. Leurs casques étant tout ce que l'on retrouve d'eux.

Absurdité foudroyante de ces destins, affreux silence qui peuple nos songes dès qu'il s'agit d'eux. Et cette impression féroce, sauvage, en sortant de n'importe quel cimetière que ce qui compte avant tout, ce qui me fait éperdue de reconnaissance, c'est d'être en vie.

... La Marraine a suivi cet enterrement comme un chien. De loin en loin, on voit ses yeux de lune chavirée ressusciter parmi les bouts de chiendent qui dévorent le bord de la route. Nu-pieds dans des sandales d'homme, elle franchit fossés et chemins. On la croit disparue et voici son bec-de-lièvre qui pointe. Jamais elle n'a été aussi laide. Jamais la Marie-Marraine n'a eu autant de pics aigus, de cabosses, de plaies. Heureusement le soleil l'éblouit, transfigure ses moindres sanglots. Heureusement, il ne pleut pas. Le jour de l'enterrement de Louis il faisait si humide, si froid que j'ai bien cru être mouillée pour le restant de ma vie. Vivre. Les grands deuils, quoi que l'on dise, s'accommodent assez mal des temps de chien. Le désespoir. Où trouver recours, chaleur, puissance de la sève qui ne demande qu'à battre?

Lucie a un visage sévère, maquillé par ses lunettes. Elle n'a pas vingt-cinq ans et on lui donnerait le double, ce matin. Heureusement ses jambes sans bas avancent, fermes, bien faites dans des chaussures fermées. Elle s'en tirera. Elle est déjà libérée. La déchirure, on compose avec. On acquiert grâce aux drames une âme capable de raccommoder des porcelaines, transformer en mieux le pire, se damner pour reconquérir le goût futile du recommencement.

– Que veux-tu, cet homme je l'ai eu dans la peau...

Mais on peut donc vivre avec cette véhémence quand on enterre ce qui collait à sa chair? On vit? on vit? on vit?

Elle avouait, il n'y a pas si longtemps, cet amour imbécile, comme elle le reconnaissait, cet amour qui la liait à ce fou de « D ». Est-elle déjà entrée dans la zone des compensations, qui cautérise ce dont, logiquement, on ne pourrait survivre?

Musta transpire pas mal sous le ciel blanc. Il a taillé proprement sa moustache et la couronne rouge, en bout de cercueil, a été offerte par les Turcs : « A notre chef. »

– On n'est pas des héros, a dit Fouldroule la première fois que je l'ai vu. On a fait les marioles...

Les marioles.

Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ou tout au moins les clébardes de l'homme aux chiens qui est le seul à n'avoir pas suivi l'enterrement. Indifférent. Complètement. Peut-être souffre-t-il vraiment de son état d'humain. Il verse de la Contrexéville dans une auge en forme de bassine. Il verse lentement. Il ne se retourne même pas quand nous sommes revenus en groupe. Pourtant il a l'air content : Poupoune, sa préférée, tient un gros rat dans sa gueule.

OceanofPDF.com

La première fois que j'ai vu Lucien, c'est un soir, quinze jours après la mise en terre de « D ».

Lucien a été envoyé par l'agence pour remplacer « D ». Nous l'attendons avec méfiance parce que c'est un gars qui a fait les grandes écoles, un gars sans caravane. Avec une valise. Et un coup de téléphone chez Fouldroule demandant s'il pouvait le prendre en pension. Un gars pas de chez nous.

– Rien à voir avec nous, aurait vitupéré « D ».

Maintenant que Lucie est partie, je vais de plus en plus souvent chez Fouldroule. Le départ de Lucie a bien failli me faire perdre tout contrôle. Elle n'avait pas quitté sa tenue de deuil et, une fille dans chaque bras, elle est entrée me faire, comme on dit, ses adieux.

– Au revoir, Éléonore.

Penchée sur la toile cirée je gribouille au crayon le bec d'un canari décoloré.

– Au revoir.

– Je pars à Lille. Chez ma mère. En attendant. On m'a trouvé une place dans un bureau, aux Mines.

– Tu as de la chance. Je suis contente.

– Moi aussi. Enfin, assez contente.

– Est-ce que tu veux un café?

– Oui. Mais ne bouge pas, je vais le faire; je connais la maison.

Elle sourit vaguement. Elle est douce, lasse comme une invitée distinguée, fatiguée par l'excès de monde. Elle a posé ses filles à terre. Elles babillent, rient; Lucie reste debout.

– Assieds-toi, Lucie. Assieds-toi.

Elle n'enlève pas son foulard. Elle est en visite. Elle n'appartient plus au chantier. J'ai une tonne de ferraille au fond de la gorge.

– Bon, eh bien voilà.

– Voilà.

Elle boit à petites gorgées. Avec précaution. Sent-elle seulement la saveur du café? Et comment peut-elle supporter ce foulard par cette chaleur? Et comment peut-elle supporter d'avoir tout perdu, de ne plus me voir?

– Éléonore, n'épouse jamais un gars de chantier.

Elle a posé la tasse sur le coin de la table. Sur le bec du canari. Elle a enlevé ses lunettes. La ferraille me coince la respiration; ses yeux sont vastes, entièrement envahis par un paysage nouveau, sombre. Elle vivra peut-être mieux mais jamais comme avant. Elle a perdu sa jeunesse.

–Tu sais, ils m'ont rendu la carabine, au commissariat. Ils m'ont dit que je peux la vendre. J'en ai le droit.

– Tu vas le faire?

– Impossible. Je l'ai foutue à la décharge. Elle pourrit avec le reste.

– Tu as bien fait.

J'ose un geste vers sa joue, une caresse. Elle se dérobe. Non parce qu'elle ne m'aime plus mais parce que ce n'est pas le moment de flancher à cause d'une caresse. Elle a raison. Je ravale d'un seul coup toutes mes larmes et ça fait un glou glou infernal, intercostal.

– Lucie, reviens me voir.

– Je l'espère bien. Quoique, la Marie-Marraine, moins je la verrai mieux je me porterai. Or je ne me porte pas formidablement depuis une quinzaine. Depuis pas mal de temps, d'ailleurs.

– Alors c'est moi qui viendrai.

– Si tu veux. Quand tu veux.

– Je ne t'oublierai pas.

– Tu es jeune. Une amie on peut vivre sans. On peut vivre sans personne d'ailleurs.

– Vivre.

– Vivre.

Alors je me lève brusquement, je cours derrière le rideau, je sors mon tableau ruisselant de ses lilas sanglants.

– Prends. Je te le donne.

Elle se récrie.

– Ton tableau. Éléonore, ton tableau. C'est ce que tu portes de mieux en toi.

– Justement. Prends-le.

C'est à ce moment-là que, pour la première fois depuis que je la connais, elle s'est mise à pleurer.

J'aide Fouldroule à servir le matin, certains soirs. Il a un tas de souvenirs à raconter. Parfois, je n'en peux plus de rire. Ses histoires sont tellement drôles qu'on les croirait sorties d'un roman.

– Une fois, j'étais dans le désert. Oui, Éléonore. Le désert.

– C'est beau, un désert?

– Cela dépend. Le soir, le désert prend la couleur de l'enfer. Rouge, enflammé, torsadé, beau.

– Quel désert, Fouldroule?

– Je ne sais plus. Ça n'a pas d'importance. Un désert, c'est tout. Mon histoire a besoin d'un désert.

– Qu'est-ce que tu faisais dans ce désert?

– Je ne m'en souviens plus. J'y étais, c'est tout. Si tu questionnes, mon histoire est à l'eau. Quoique l'eau, précisément, ce jour-là j'en manquais. J'étais même tout bonnement en train de crever de soif. J'avais une mitraillette à la main. Tais-toi. Ne dis rien. Comme tu as de beaux yeux. Une mitraillette parce que c'était la guerre. Trois hommes étaient avec moi. N'ouvre pas la bouche. J'aime tes cheveux. Et on a eu un mirage devant nous : une cafétéria avec des tables bleues et des boissons orange... En fait, c'était un cactus. Avec un gros insecte accroché à ses épines. J'ai fusillé l'insecte et c'est le cactus qui est tombé. Après, zéro, fini, kapout. Je ne me souviens de rien sauf que l'on s'est réveillés dans un hôpital militaire...

– C'est comment un hôpital militaire?

– Très propre. Avec des stores à rayures et des infirmières gradées. Non, je te raconte des bobards. Ça pue la merde et il y a des types qui hurlent parce qu'on leur a coupé la jambe, les bras ou tout à la fois. C'est fou ce qu'on peut tenir à son corps... Une jambe en moins, un morceau d'âme en moins. On râle sans cesse après le monde entier mais on ne connaît pas la vraie souffrance tant qu'on possède son corps en entier...

Il se verse un verre de genièvre coupé d'Hépatoum pour sa cyrrhose.

–Je t'assure, Éléonore, qu'on est des misérables jamais foutus de rien.

Il n'a pas le moral, en ce moment, Fouldroule. Je connais ce genre de véhémence typiquement virile : raconter, s'épancher tout à coup, avouer qu'il est très dur, qu'il est impossible de rester héroïquement pur. Vogue leur galère et leur fragilité. La mort de Dromner partage notre moral en deux camps. Les femmes pensent aux enfants de Lucie, à Lucie, privées toutes les trois de la paye de son homme.

– Que va-t-elle faire?... C'est toujours sur nous que ça retombe.

Elles considèrent Dromner, même là où il est, comme un irresponsable, c'est-à-dire un être nuisible. Il a fait faux bond. La dépression, on ne peut guère se la permettre dans notre milieu. C'est bon pour les riches ou ceux de la ville. Les gars, eux, se disent que le chantier, c'est quand même une drôle de vie. Il broie son homme et en restitue une écorce vide. Pendant des jours, je les ai entendus évoquer le problème, conclu de manière identique :

– De toute façon il commençait à devenir cinglé.

Et je remplis leurs verres. Fouldroule a innové un cocktail à sa façon, dont il a rapporté la recette de l'île Maurice : le Mazout mortel.

Prendre un verre profond. Verser en quantité égale du rhum, du Coca-Cola, du whisky, du Ricard et du vin blanc. Faire nager un morceau de cannelle pour digérer.

Je remplis les verres. Fouldroule me paye, d'ailleurs. Il est content que je sorte de ce qu'il appelle ma coquille. Ce champ labouré de coups, de bosses et privé de mon amie. Et puis il m'a promis un beau cadeau pour mes dix-huit ans. Une belle fête. C'est-à-dire un grand repas avec toute l'équipe. Il fera un gigot à l'ail.

– Tu verras. On va arroser ça. On a besoin de se détendre, Douce.

En attendant j'astique la plus belle chambre louée au nouveau conducteur de travaux. Il va dormir dans un vrai lit, celui-là, avec des draps et un bel édredon dans lequel je me laisse tomber pour rêver un peu à la douceur des plumes contre mes reins.

Il y a une autre raison qui jette Fouldroule depuis quelques jours dans les vapes : Monique lui a écrit. Elle a des soucis d'argent. Elle espère, comme il le lui a promis, qu'il est toujours son ami. C'est-à-dire prêt à casquer. Si tu me donnes de l'amour tu me donneras de l'argent. La fin de la lettre parle vaguement de l'envie de le revoir. Nerveux, distrait, il n'arrête pas de m'en parler :

– Ah, la garce. Son biquet a dû la plaquer. Elle est bien trop contente de récupérer son vieux couillon, la garce...

Avec quelle douceur, il a dit « la garce ». Un vrai mot d'amour, une roucoulade. La lettre ne quitte plus le comptoir de Fouldroule. Elle est glissée dans une enveloppe commerciale jaune qui porte le cachet d'une poste de Paris, rue Gambetta. Il a bloqué la lettre sous une statue Johnnie Walker et quoi qu'il fasse, il tombe dessus : en essuyant le comptoir, en remplissant les verres, en ouvrant le tiroir-caisse.

« La garce. »

Carvinet le plaisante :

– T'es amoureux, Fouldroule?

Alors il tonne :

– Moi? moi? elle peut bien crever, je t'assure. Elle a l'air malin, maintenant.

Pourtant, je jurerais bien que sa main caresse la lettre plutôt qu'elle ne la rabroue.

Cette lettre le fait rêver et divaguer. Monique va revenir. C'est sûr. Quatorze ans de malentendus. Et puis, il y a de sa faute. Une femme plus jeune, si belle, il aurait dû se méfier quand elle a brusquement changé la couleur de ses cheveux. Il aurait dû se méfier, ne pas la considérer comme acquise.

– Tu sais, Éléonore, Monique elle est sacrément belle...

Elle doit avoir quarante-trois ans, maintenant. Peut-être est-elle moins jolie, fatiguée, sans doute a-t-elle besoin de lui?

Je l'écoute. Je ne fais que ça. Il me dit qu'écouter prouve une grande générosité.

– Tu es si bonne, Douce.

Non. C'est lui qui est bon. Pas moi. Il est tellement heureux qu'à chaque minute, il m'embrasse, tire ma queue de cheval.

– Monique, je ne l'écoutais jamais. C'est moi qui parlais, alors tu comprends, un soir...

Un soir... Il cligne de l'œil, à cause de la fumée. Il essuie les verres que j'ai rincés. Un soir, elle n'était plus là. Pas même un billet. Elle a téléphoné le lendemain de Paris.

– Elle avait refait sa vie, comme on dit.

Ils n'ont pas divorcé. Ils ne se sont jamais revus. Quand il l'a connue, c'était en 1943. Elle avait vingt-trois ans.

– Belle, Éléonore. Si belle...

Il ressort une photo du tiroir-caisse. Je vois, en noir et blanc, une jupe moulante sur des belles jambes, Monique : des cheveux noirs, des lèvres maquillées, lourdes, la tête un peu renversée en arrière. Belle. Oui. Si l'on veut. Et il le veut.

Pour la première fois depuis que je suis chez Fouldroule, la porte s'ouvre avec douceur. On entend à peine le cling des clochettes. Les yeux fermés, je peux dire qui entre : le cling répété avec violence dégringolant

en sanglots, c'était Dromner. Le cling, doux, discret, en trois coups, c'est papa. Cling, une fois, vaguement sournois, c'est Carvinet. Une avalanche de cling, insupportable, détestable, agaçante et c'est la frime de Le Guilledic. Cling, en un coup, un aboiement, c'est l'homme aux chiens, une fois par semaine pour ses bouteilles de Contrex. Algériens et Turcs brandissent un cling différent de notre alphabet. J'ai rempli le bac de poudre, j'y ai plongé mes mains jusqu'aux coudes et je sens glisser les verres comme autant de grosses couleuvres de rivière. Je ne lève pas la tête au cling nouveau. Simplement je me dis :

– Tiens, quelqu'un. Voilà quelqu'un.

Un cling, plutôt élégant, étranger, pas dans le coup. Et juste derrière ce cling, un homme dans les trente ans. Pas beau. Très plaisant pour la seule raison que ça a fait cling dans ma tête. J'en ai vu, pourtant, des hommes depuis ma naissance; des tordus, des costauds, des beaux mecs, des hommes, quoi. Mais on ne peut pas dire que j'ai sourcillé ou rêvé d'eux. Ils étaient, ils sont les vivants piliers de mon univers.

– Tu n'as donc jamais été amoureuse? me demandait souvent Lucie.

Jamais. D'abord j'ai voué une passion chaste et entière à Louis. Louis perdu sous les ecchymoses de la Marie-Décembre, Louis devenu lui-même ecchymose, puis immobile, disparu, je ne voyais plus ce que l'amour pouvait avoir comme autre contour. Tout ce que je pouvais voir autour de moi en tant que couples me confirmait, disons, me confirme dans mon idéal. Dromner, Carvinet, Le Guilledic me débecquettent en tant qu'amoureux. Ce n'est pas mon idéal.

– Il faudrait faire ta vie avec un gars sérieux, me suggère timidement papa.

C'est vrai que j'ai consenti à cette perspective si elle me laissait ma part de chantier, mon gâteau à moi, mal cuit, trop cuit, dur à la dent, mais duquel je me nourris depuis toujours.

Cling, fait poliment la porte. Je reste les bras dans l'eau qui mousse.

– Bonjour, mademoiselle.

On ne peut pas dire que j'aie devant moi un jeune premier comme ceux des romans-photos qui font rêver Pedrita et les femmes de nos gars.

– Je m'appelle Lucien Chabeau.

Il se présente. Nom et prénom. Politesse inhabituée. Surtout vis-à-vis d'une femme. Il n'a pas posé la petite valise et la serviette en cuir qu'il tient sous son bras. Il est grand. Une ride au coin des yeux. Il sourit. Toute sa figure s'éclaire de bleu. Qu'est-ce que je raconte? Le bleu c'est le fond de ses prunelles. Le bleu outre-mer. Je m'entends dire une absurdité très sincère :

– Comment faites-vous pour avoir des yeux pareils?

Il me regarde. Il a l'air très content.

– Et vous?

Je suis très sérieuse.

– Je le sais, monsieur. Mais disons que j'ai rarement vu de si beaux yeux chez un homme. Or, ici, des hommes, on ne voit que ça.

Il a un blouson en cuir ouvert sur une chemise à carreaux. Un pantalon bien repassé. Je respire d'aise. Un homme soigné, c'est bien agréable. On s'imagine que c'est toujours aux femmes de l'être.

– Vous êtes propre et élégant comme mon frère Louis. Je vous dis tout de suite qu'il est mort sur un chantier, il y a deux ans.

– Vous l'aimiez beaucoup?

– Complètement. Vous lui ressemblez par l'allure. Vous avez belle allure.

– Vous êtes bien bonne.

– Non. Je ne suis pas bonne, je dis ce que je pense. Sur nos chantiers, c'est l'usage. On y parle volontiers sans détours.

– Cela dépend lesquels. J'en connais où trop parler vous fait jeter dehors. Vous vivez ici?

– Je vis avec mon père, en caravane. J'aide Fouldroule à mi-temps. Je suppose que vous êtes le nouveau conducteur de travaux? C'est moi qui ai préparé votre chambre. Je vais vous la montrer.

J'ai pris la clef dans le tiroir, la clef couchée sur la lettre de Monique, la lettre obsédante...

Je marche devant lui. Il n'y a personne dans la salle. Fouldroule est à Lille. Il doit, paraît-il, me ramener une surprise pour mon anniversaire. Et puis la lettre de Monique a chamboulé le pauvre homme. Il ne tient plus en place. Il guette le facteur, le vieux téléphone accroché au mur de son couloir. Il faut le comprendre.

... Il a l'air content de l'édredon, le nouveau chef. Et de la grande armoire. Et de la douche attenant à la chambre. C'est quelqu'un qui aime son confort, ou simplement il en a l'habitude. Il a posé la valise, la serviette. Il se frotte les mains dont l'une porte une chevalière. Il dit :

– Eh bien voilà.

Voilà. Comme Lucie quand elle est partie. Est-ce un congé? Je hausse les épaules :

– Au revoir.

Mais non, ce n'est pas un congé.

–Attendez, attendez.

Je suis déjà dans l'escalier. Il m'embête ce type avec ses allures de pacha et sa chevalière. Comme si on portait des bagues, ici.

– Vous avez oublié de me dire votre nom et d'autre part où se trouvait le bureau du chantier.

Je lève la tête, sans me retourner, à la manière des chats.

– Éléonore. Fille de Jean-Pierre Méru. Chantier, droit devant vous, en traversant l'écluse. Bureau, côté caravanes, facile à voir. Mais si vous préférez attendre, ils ne vont pas tarder à venir pour l'apéritif. Au fait, vous êtes sur la Marie-Marraine. C'est comme ça qu'on a baptisé ce chantier-là.

– Bonne idée. Là où il y a un prénom, il y a des hommes avec quelques sentiments. Pour l'entreprise, c'est le chantier n° 10897.

– Nous sommes sur le chantier 10897?

– Oui, mademoiselle Éléonore.

– Je n'en reviens pas... Au fait, je vous en prie, ne m'appellez pas « mademoiselle » avec Éléonore. Cela fabrique un prénom ridicule.

– Eléonore ne sera jamais un prénom ridicule. Aucun prénom n'est ridicule. Cela dépend qui est dessous. Qu'est-ce que je fais de la clef?

– Je ne sais pas. Gardez-la sur vous. Après tout, c'est votre chambre. Ou bien vous demanderez à Fouldroule.

– Qui est Fouldroule?

– Vous ne savez pas qui est Fouldroule? mais c'est le patron du bistrot!

– Ah, M. Guillemot?

Tiens? Fouldroule s'appelle M. Guillemot? C'est trop drôle. Je n'en savais rien. Ça lui va comme un anneau dans le nez. Mais il me semble bien qu'il a posté une lettre, hier, à M^{me} Monique Guillemot... J'ai l'impression, tout à coup, d'avoir affaire à des inconnus; des Guillemot inconnus. M. Guillemot et Fouldroule, ce n'est sûrement pas la même personne.

– Fouldroule, c'est le nom que M. Guillemot a pris pendant la Résistance.

J'explique avec dignité.

– Fouldroule, c'est son nom de guerre. M. Guillemot est un héros. Il a fusillé des lézards dans le Sahara, il a récupéré des colis d'armes parachutés sur son vélo. C'est un grand homme et il est mon copain. Il est allé m'acheter un cadeau pour mon anniversaire. Il est la bonté même. Tout ce qu'il possède, il le donne. C'est pour ça que sa maison manque de tuiles; il se dépouille de tout et ne demande rien en échange.

Lucien Chabeau a glissé la clef dans sa poche. Nous revoilà dans la salle. Il est près de midi. Une péniche passe derrière le carreau. Décidément, cet homme a des yeux extraordinaires et je m'avise que c'est bien agréable, un homme qui me plaît.

... Il s'est éloigné vers la Marie-Marraine. Tout droit, tête nue sous le soleil. Par pure distraction, je fais tomber le torchon sur lequel les verres sont en train de sécher. Merde. Trois de cassés. Heureusement, c'est du verre blanc. Je ne supporterais pas un malheur de plus.

Fouldroule a posé devant moi une boîte rectangulaire enveloppée d'un beau papier bleu avec des fleurs dorées. Une ficelle du même bleu – où ai-je vu un bleu aussi lourd, aussi plein? le bleu d'outre-mer, le bleu d'une mer, un océan qui n'en finit pas de me noyer dans ses délices? Ah, oui, les yeux de Lucien.

C'est dimanche. Le jour de mes dix-huit ans. Il va être midi et la table est prête avec une nappe blanche. Une communion, une noce, une fête païenne, une fête, quoi. J'ai ouvert la boîte. Endormie dans du papier de soie, il y a une robe. Une vraie. Achetée dans un grand magasin. Une boutique, comme ils disent à la ville. Une robe de la ville. Une robe battue dans de la mousse de champagne, avec des bretelles qui laissent les épaules nues. Une robe à la taille serrée, une robe qui s'évase, qui tourne, tournoie, ne pèse pas cinq cents grammes. Une robe de bal. Une robe. J'ai une robe. Comme les mannequins de *la Maison de Marie-Claire*. La robe de la Marie-Marraine.

Papa a offert le Mazout mortel. Son cadeau m'émeut autant que celui de Fouldroule : une botte des derniers lilas qu'il est allé acheter au marché. Des lilas blancs, triomphants. Je les ai posés dans un vase, au milieu de la table. Fouldroule a remonté du champagne de sa cave. Dans le Mazout mortel, il a remplacé le whisky par du champagne. Les bouchons sautent :

– Et maintenant, bois, ma fille. A dix-huit ans, j'aurais fait sauter la terre entière tellement j'étais rempli de projets.

Devant le comptoir, il y a, outre papa, Carvinet et sa femme, Le Guilledic qui sanglote sur sa jeunesse, Pedro et Gonzalo, Germaine qui a attaché ses cheveux avec des boules en plastique doré et Lucie que papa est allé chercher avec ses deux filles.

– Bon anniversaire, Éléonore.

Elle a glissé dans ma main un petit paquet rose et blanc. Du papier à lettres, pour jeune fille, avec des guirlandes de fleurs au coin.

– Pour écrire à ton amoureux.

Lucie ne porte plus le deuil. Jupe blanche, corsage vert, sandales d'été, elle est beaucoup plus jolie qu'auparavant. Ses filles ont l'air très

heureuses. La compagnie des mines va essayer de les loger avant l'hiver. En attendant, elle vit dans un petit deux-pièces. Elle a une douche. Mais les waters sur le palier. Elle attend l'année prochaine pour commencer un crédit aux Galeries. Elle rêve d'un salon avec une chauffeuse en velours bleu. Et une table basse, brillante avec des pieds chromés.

– Mais l'argent de ta caravane ne te permet pas de le faire?

– Penses-tu. Les Pompes funèbres m'ont tout bouffé. Et encore j'ai fait poser une pierre très simple. Tout y est passé. J'ai payé mardi la dernière traite. Comme je n'avais pas d'ancienneté dans mon travail, ils n'ont accepté aucun arrangement. C'était ça ou la fosse commune. Que veux-tu, j'aurais dû ne pas céder mais ils savent manier le chantage sentimental. J'ai cédé.

– Le jour où on aura tous assez de courage ou de sagesse pour laisser nos morts à la fosse commune, ils seront bien obligés de céder, les salauds. Et l'entreprise, elle ne t'a pas versé une indemnité quelconque?

– Penses-tu. Une lettre d'engueulade parce que Dromner n'avait pas bien rempli son contrat. En Amérique, ils auraient été plus humains. De plus j'ai eu un huissier sur le dos à cause du tiers provisionnel. C'est à la veuve de casquer. Alors tu sais, la caravane, le camion... Tout y est passé. Enfin, je n'ai plus de dettes.

– Et ton travail, ça va?

Elle est contente. Elle n'en revient pas. Le premier matin, elle tremblait de peur. On l'a mise à une caisse de Sécurité sociale des mineurs. Elle a la possibilité de passer des examens internes. Une administration. Elle a déjà commencé ses cours. Elle bosse le soir, dans son lit. Jusqu'à plus de minuit. Elle aime les chiffres, les fractions; elle a du mal avec l'orthographe.

– Éléonore, ne lâche pas l'École universelle. Ça peut toujours servir, crois-moi. Dis donc, quel est ce beau mec que j'ai vu en entrant?

– Ah, Lucien Chabeau? il remplace Dromner.

– Pas mal. Il n'a pas l'air idiot. Et des beaux yeux...

Je m'énerve un peu.

– Tout le monde a de beaux yeux.

Alors Lucie se met à rire et porte le Mazout mortel à sa bouche :

–A la tienne. Non, pas tout le monde a de beaux yeux.

Fouldroule désigne la robe :

– Mets-la, ma fille.

Lucie encourage du sourire. Sa fraîcheur éclate, embaume comme ces branches de fleurs, hautes, odorantes. Un véritable arbuste de mai. Bravo. Elle cache superbement son chagrin.

Qu'ils sont gentils, avec moi. J'embrasse mon père qui m'a donné les lilas. Son cadeau me touche entre tous. Il nous a si souvent entendues soupirer, Lucie et moi, sur la privation de fleurs. Il m'a donné des lilas, lui, dont toute l'éducation est martelée par la pelle et la pioche. Alors je trinque avec lui. D'abord avec lui. Et je caresse les lilas du bout des doigts. C'est dit. J'en ferai sécher une branche et je la conserverai toujours.

Je suis montée mettre la robe, flanquée de Lucie. Elle a voulu ouvrir la chambre louée, mais je l'arrête :

– Zone interdite. C'est le nouveau chef qui vit là.

– Le beau gosse aux yeux bleus?

– Oui, le beau gosse aux yeux bleus.

–La plus belle chambre. Et avec le confort. Il ne s'embête pas.

– Non. En fait, je crois qu'il n'a pas été élevé comme nous.

– Sûr, tu veux dire. Il te plaît?

Je tressaille; pourquoi me pose-t-elle la seule question que je crains? Elle a parlé avec l'indifférence joyeuse, un peu cynique, qui la caractérise dès qu'il s'agit des hommes. J'avais l'habitude, mais voilà, j'ai oublié. (« Tu verras, on se passe d'une amie. ») Et puis Lucie est partie, elle a repoussé cette caresse que j'avais tentée contre sa joue; elle vit à la ville.

Dans six mois, au moins, elle aura sa chauffeuse en velours bleu. Bleue comme les yeux de Lucien. Rien ne se compare à ce bleu-là et surtout pas un standard reposoir à fesses.

... Elle a saisi mon bras, elle parle très bas.

– Cesse de faire la tête. C'est permis d'être amoureux. Ou amoureuse. Et viens mettre ta robe.

Elle a repris son autorité de fonceuse devant la vie, les situations. Je l'embrasse près de l'oreille. Elle sent bon. Je mords un peu son bras. Il a un goût de frangipane.

– Lucie, tu te fous pas mal de ce que je peux devenir toute seule.

– Je t'assure bien que non, mais c'est la vie.

–C'est la vie.

– Mais si c'est la vie de recommencer, ce n'en est pas une de se laisser ronger.

– Tu n'y penses plus?

J'ai levé la main en direction de la fenêtre, derrière laquelle il y a le chantier et, par-delà, un petit cimetière du Nord. Plat. Morne. Propre. Avec une tombe qui lui a dévoré ses économies.

Alors elle éclate de rire :

– Lui? mais je ne fais que ça, y penser. Le jour, en tapant à la machine – je tape avec tous les doigts maintenant –, à la cantine quand un gars a une intonation de voix qui me rappelle la sienne, et surtout, surtout, au moment de dormir, quand j'en ai marre de bosser la sténo... Alors je me réveille d'un seul coup, angoissée. Je tâtonne vers le valium. C'est comme ça qu'ils appellent leurs calmants, à la ville. J'en prends un, parfois deux. Je bois un verre d'eau. Je grelotte, non parce qu'il fait froid mais par vraie trouille. Arriverai-je à élever mes filles? Va-t-on me garder au bureau? Il va falloir que je fasse des heures supplémentaires, je ne gagne pas assez à cause de la nourrice pour la plus petite. Parfois, assise dans le noir, j'allume une cigarette et je le traite d'enfant de salaud, lui et sa carabine. Et puis je finis par dormir. Tout finit par être moins terrible. Le matin, c'est le grand branle-bas. De me lever tôt, préparer le café, le lait, avant tout le monde, ça ne me change pas. Ce qui est dur, c'est de ne voir mes

loupottes que le soir. Je pars à sept heures, je les retrouve à sept heures. On se fait des câlins. Je les appelle mes bijoux en cristal. Mes abeilles en or. Elles rient. On dîne de chocolat et de tartines de confiture. Elles ont oublié leur père. Elles n'en parlent jamais. Et puis c'est l'heure du coucher. Une fois bordées, cent fois embrassées, la porte refermée, je ne compte que sur moi et je te jure, Éléonore, qu'il m'arrive d'éclater en sanglots. Mais je te jure encore plus fort, que ça passera, de gré ou de force. Tant pis pour ceux qui meurent. Ils n'avaient qu'à vivre.

J'ose une timide consolation :

– Pourtant, dans un certain sens, c'est mieux pour vous qu'il ne soit plus là.

– Merci bien. Fouldroule m'a aussi fait remarquer les avantages de ma situation.

Elle hausse les épaules.

– Laisse, Éléonore. Laisse tomber. Je m'en tire. Donc ça doit aller encore mieux. J'ai bien le droit de les avoir à zéro certains soirs, non? et si ce n'est pas à toi que je le dis, à qui donc veux-tu que j'en parle? Je suis inscrite aux examens internes. Tous les jours, en guise de déjeuner, je fais deux problèmes et deux dictées. Avec une copine. On passe en décembre. Si ça marche, je pourrai commencer les cours de cadre premier niveau. Salaire suivant la marche triomphale. Alors, ne te fais pas de soucis, Éléonore, ça ira. Une femme seule avec deux gosses et les élevant, ça s'est déjà vu.

– Et les assistantes sociales?

– A part te prendre tes mouflets et les mettre à l'Assistance ou te pontifier sur le planning, zéro. Le seul point efficace avec l'une d'elles, après des heures de queue comme à un jour de soldes, c'est d'avoir organisé mes papiers pour que j'obtienne le salaire unique. Et la cotisation annuelle orphelin. Il n'y a pas de quoi beurrer un plat d'épinards ou seulement de les acheter, les épinards... Enfin. Éléonore, soyons joyeuses, insouciantes, empêche-moi de penser. Il y a tout pour ça. Et on va mettre la robe... Dis donc, peux-tu me dire pourquoi Fouldroule n'a pas l'air d'être Fouldroule?

– M. Guillemot a eu des nouvelles de ex-M^{me} Guillemot qui compte revenir au bercail après sept ans d'absence. En résumé, Fouldroule ne vit plus depuis que Monique lui a écrit qu'elle allait revenir. Il en est à cirer sa chambre et ressortir un beau couvre-lit d'avant 14, fait main, au crochet. Il est devenu tout à fait dingo.

... Précisément, nous poussons la porte de la chambre de Fouldroule. Pour mettre la robe. Effectivement, le lit est fait avec un soin raffiné, la grande armoire à glace dégagée de ses cartons a de quoi ramasser les robes de M^{me} Guillemot, Monique, « la belle garce » étant son nom de guerre... Broc et cuvette en porcelaine fleurie, tapis d'Orient que je n'avais jamais vu et près de sa photo – celle où elle sourit derrière un bar, largement décolletée, lèvres fardées, vulgaire, tentante – Fouldroule a placé un bouquet de roses, ses roses si chères, ses roses qu'il m'a refusées.

– Éléonore, aucun amour n'a le droit d'en faire mourir un autre. Il faut laisser vivre les roses...

– Ah oui? Eh bien, elles n'ont pas trois jours pour crever, les baccarats de la Marie-Marraine. Et pour quoi, Seigneur? Pour quelle sarabande d'illusions!

– Éléonore, quand une illusion se présente devant vous, il ne faut jamais la repousser.

– Lucie, si M^{me} Guillemot réintègre les lieux, je ne mets plus les pieds ici!

– Pourquoi?

Elle questionne innocemment en brossant mes cheveux :

– Ne bouge pas. Je vais te faire un chignon.

– Pourquoi? pourquoi? tu oses me demander pourquoi ? Tu me vois embrasser Fouldroule à pleins bras comme j'aime tant le faire quand j'aime...

– Mais je te vois très bien.

– Tu me vois dégringoler les escaliers avec mes plumeaux, mes chiffons, non pas en bonniche mais en fille de la maison puisque c'est

comme ça qu'il m'appelle, mon copain Fouldroule. Tu me vois apporter le café au lit à M^{me} Guillemot sous les ordres tremblants de M. Guillemot qui prend sa gueule de pauvre type dès qu'il s'agit d'elle? Tu me vois, tu me vois?

– Non, Eléonore, je ne te vois pas. Ne bouge pas. Je te fais une grosse torsade sur la nuque. J'ai des pinces. Non, je ne te vois pas vidant les pots de chambre de la Guillemote. D'ailleurs, il n'est pas évident qu'elle se serve d'un pot de chambre, auquel cas vous pourrez vous arranger à l'amiable.

– Non, non non non et non. Qu'est-ce que l'on fait d'une chienne qui revient de Paris et va nous faire tous chasser? La plupart des gars sont en quête d'un autre bistrot si elle revient. Ça nous chiffonne tous, cette histoire. On a des droits, ici. Les droits de l'amitié, de la rigolade, des histoires de Fouldroule, de son amour pour nous. La Guillemote va tout foutre en l'air. Elle a même osé écrire dans un discret nota bene qu'elle comptait trouver la maison rangée comme de son temps...

Je tremble de rage :

– Eh bien tu sais ce qu'il a fait, le héros du Tonkin qui a fusillé des mammouths sur un cactus et fait capoter un train de la Gestapo? Il rit. Il dit oui. Et il astique. Il en est à exiger qu'on entre avec des patins quand il a fait son plancher. Au fait, il ne donne plus de tuiles depuis huit jours. Remarque, vu la belle qui va lui tomber sur le coin de la tête, ça m'étonnerait qu'il retrouve clients.

– Éléonore, tu ne comprends pas la vie. Il aime sa femme, c'est tout. Il aime, Fouldroule. Avec délicatesse, quitte à tout perdre. Regarde, il est en grand danger de perdre pratiques et amis et tout ce que tu es pour lui. C'est un gentleman.

– Un beau con, oui.

– Si tu veux. Il y a des moments où ça se ressemble. Maintenant enlève ton jean et cette chemisette sans couleur.

Pantalon, chemise glissent le long de moi, le long de mes cuisses. J'ai mes beaux dessous. Couleur chair. Légers légers comme la robe. Je l'enfile par les pieds pour ne pas abîmer la coiffure. La robe va parfaitement.

Nous retenons notre souffle. Et si elle allait être trop grande? ou trop étroite? Cher cher Fouldroule, la tendresse lui donne le compas dans l'œil, comme papa quand il jauge l'ouverture d'une tranchée. Rien, rien à retoucher. Je n'en reviens pas de rencontrer dans la glace une créature essentiellement féminine, qui ressemble à une femme et rien d'autre. Une femme qui va au bal.

– C'est beau, dit Lucie à mi-voix. Tu es très belle. Viens.

Oserai-je descendre? Jamais, jamais de ma vie je n'ai eu un tel nœud de panique au fond de la gorge. Voyons, ces hommes, tous les jours, toutes les nuits, je les côtoie, je les entends, je les rudoie, ils ne me voient même pas et voici que la révélation éclatante de ma féminité me fait basculer sur un terrain bourré d'œufs cassés. Si la lourdeur, la laideur, la gaucherie, la disgrâce physique sont une torture complète pour une créature féminine, la brutale apparition de son pouvoir, de son essor, avant de devenir son arme, la désarment encore davantage. Car que faire de sa prudence, de sa tranquillité ou de son agressivité?

C'est bien simple : je n'ose pas descendre. Je m'accroche à l'armoire :

– Lucie, redonne-moi mes fringues. J'ai l'air con, là-dedans. Je n'aime pas. Mes hommes, je les rudoie, je les tutoie, je les embrasse, je les ignore, je leur sers à boire, ils me racontent leur vie, je les retrouve sans gêne aucune, je leur parle droit dans les yeux—je suis un des leurs — et voici qu'à cause de cinq cents grammes de nylon, tout est différent.

Brusquement habillée ou plutôt déshabillée de mousseline blonde, j'ai basculé dans l'autre camp, l'incompréhensif, le vertigineux, le camp des Guillemotes, le camp à histoires.

Je m'accroche au bras de Lucie :

– Redonne-moi mes vieilles fringues. Je ne peux ni bouger, ni boire, ni rire. C'est atroce. Et si l'autre en profite pour se pointer...

– L'autre? Lucien Chabeau? Mais ça fait un moment qu'il attend. Fouldroule l'a invité. Tu ne vas quand même pas les recevoir avec ton sale blouson sans couleur...

– C'est leur couleur, Lucie, leur couleur... Et papa? que va-t-il dire? ça ne va pas forcément lui plaire... C'est atroce. J'en respire de travers. Je ne

peux pas descendre.

Mais elle rit, Lucie. Impitoyable. Elle a roulé jean, sandales et chemisette qu'elle balance d'un seul coup sur l'armoire de la Guillemote. Cruelle, Lucie raffine encore :

– T'es la plus jolie poupée que j'aie jamais vue.

– Tais-toi. Tu parles comme un gars. Or tu sais à quel point ils deviennent cons à cause des poupées, justement... Je ne veux pas descendre. Quand la Guillemote sera là, elle aura tout loisir pour se pavaner dans les escaliers passés à l'encaustique par son crétin de Jules...

– Mais justement, la Guillemote ne viendra pas. Elle a écrit à ton père. Elle n'a pas osé le faire à Fouldroule parce que ça va lui porter un coup. La Guillemote explique qu'elle a eu une faiblesse « regrettable » de remuer des cendres mais que son biquet, elle l'avait dans la peau. Ils se sont remis ensemble. Elle charge ton père de la commission.

– Elle le connaissait, mon père?

– Non, mais Fouldroule lui en avait parlé. Alors elle a cru bien faire. Elle a la trouille de s'expliquer elle-même.

– Mais dis donc, ça va être terrible, pour Fouldroule.

– Ne m'en parle pas... Aussi, fais-lui plaisir. Descends avec la robe qu'il t'a donnée. Fais-lui fête. Ton père ne sait pas comment s'y prendre pour lui expliquer d'arrêter de divaguer sur l'amour de sa vie.

– C'est affreux, l'amour. Tout ce que j'en vois me dégoûte : des morts, des tromperies, des déchirements. Que de cris pour une part de lumière...

– Et encore faut-il qu'elle existe, cette part de lumière. Mais elle suffit à consoler de tout le reste. A recommencer en tout cas.

– Vivre.

– Vivre. Garde la robe.

Je m'accroche au bras de Lucie. Je donnerais la moitié de ma caravane pour récupérer les secondes d'avant le cadeau enveloppé de papier bleu, pour redevenir celle qui vaque au milieu de ce petit groupe, habillée comme eux, employant leurs mots, parfois leurs jurons. Mais Lucie ne s'en préoccupe pas. Elle me pousse vers l'escalier non sans avoir laqué

mes cheveux. Elle rudoie en moi une noire femelle qui a le droit, le devoir de piller, saccager l'amour même; l'impératif devoir d'éclore. Je ne suis pas un homme.

Je dois dire, d'ailleurs, qu'à part l'œil concupiscent de Le Guilledic et celui un peu malheureux de papa, la femme fatale ne fait pas les ravages attendus. Emus par la chaleur, les lilas sont moites. Mes mains aussi. Je vois au regard de Fouldroule, à l'ébullition de ses prunelles, qu'il dévore, se soûle de la même illusion : il ne sait rien. Monique est son Mazout mortel. Et papa est plus silencieux que jamais. Comment faire pour avertir quelqu'un que la seule chance de bonheur de sa vie va s'évanouir comme poussière sur goudron? C'est inhumain. Et pourquoi cette salope a-t-elle chargé papa de le faire? et de quel droit oblige-t-elle les amis de Fouldroule à l'assassiner avec quelques mots sobres, contenus?

– Finalement, elle ne viendra pas. Il fallait t'y attendre, mon vieux.

Des mots sobres, chuchotés si bas que Fouldroule, je le connais, il les fera répéter :

– Excuse-moi, mais avec mon oreille d'artilleur... Pendant la guerre, un jour, j'étais tout près d'un canon. A ce moment-là il a explosé on ne sait pourquoi.

Et papa dira doucement :

– Cesse de dire des conneries. Il n'y a pas de canon dans le désert.

Alors Fouldroule s'offusque, s'énervé :

– Qui te parle du désert? Le désert, c'est bon pour les lézards et les légionnaires. Non, je te parle de Fontainebleau. Je venais tout juste de connaître Monique. C'était pendant la guerre. J'entends mal, depuis.

Plus tard. Plus tard. Par pitié, papa, raconte-lui demain ou ce soir. Ne lui gâche pas ce repas, ces lilas qui ont chaud, ce gigot qui pleure sa sauce aillée et ce vin qui ne demande qu'à déverser un peu d'espoir...

On n'a pas besoin de beaucoup parler, papa et moi. Je le fixe de telle façon qu'il a compris que je sais tout : la lettre de Monique et la commission affreuse qu'elle contient. Papa a un geste vague, comme s'il

s'excusait. Puis, apaisant. Oui, oui. Plus tard. Demain. Seul à seul. On verra. Ou jamais. Peut-être l'illusion s'en ira-t-elle comme elle est venue, sans explication, sans autre rumeur qu'un plancher trop hâtivement ciré, peut-être, au fond, Fouldroule en sera-t-il secrètement soulagé. Car les hommes, il ne faut pas s'imaginer qu'ils ont besoin de nous. Dès qu'ils entrevoient une possibilité de ne jamais nous revoir, ils l'entretiennent au chaud, ils ne l'abolissent jamais. Tant bien que mal, souvent bien, Fouldroule a vécu sans Monique, ça continuera et c'est tout.

– A table, à table.

Vivre.

Le voilà qui sonne le grand rassemblement de la bouffe, Fouldroule, non sans m'avoir appelée sa libellule en or. Et embrassée à gros flocons sur le nez, les joues, le cou, les bras.

Germaine fait partie du festin. Elle porte une robe vert pomme ultracourte, des sabots jaunes. Tête oblongue, hanches larges, cuissée, fessue dans tout ce vert, elle ressemble à une rainette d'étang. Les hommes qui savent posséder avec elle toutes les plus basses chances, secouent sur sa tête permanentée des bouquets de compliments volant pas plus haut que la ceinture :

– T'as toujours tes belles cuisses, Germaine?

– Pourquoi tu mets des slips noirs?

Royale, elle répond que ça la regarde et que les cochonneries d'homme, elle s'en fout.

– Pas toujours, quand même, protestent des voix espagnoles.

Comme elle a avalé deux Mazouts mortels, elle s'échauffe vite :

– Si, monsieur, toujours.

– Mais alors, faudrait nous le dire, comme ça il n'y aurait pas de malentendu! Tiens ma poule, je vais te dire : tu nous fous le moral par terre.

– C'est quand même mieux quand c'est elle qui est par terre!

Alors là, ça jette quelques anges au-dessus de l'assemblée. Mais tout va bien puisque Le Guilledic clabaude encore plus fort que, quand il était

militaire (lui aussi?), on aurait vu ce qu'on aurait vu.

– Et quoi donc? s'inquiète l'assemblée.

Chef. Vu son grade en Algérie, il aurait été le chef des bougnoules et des Blancs. Tous à la schlague. Il semble réconcilié avec Carvinet qui vide méthodiquement son verre et, comme nous sommes à table, il tâtonne du pied vers les cuisses de la rainette cramoisie sous les couches de rouge superposées. Il se trompe de pied et je sens sa rude cheville contre la mienne. Je le repousse en riant d'une très méchante ruade dans sa varice et son pied va heurter celui de Le Guilledic qui, lancé dans un étourdissant monologue sur les bienfaits de l'armée – on se croirait au temps de Dromner –, dit à Germaine :

– T'as pas fini de m'interrompre?

En bout de table, la chemise et l'œil bleus, métallique, un peu froid, Lucien observe tout le monde. A chaque fois que son regard tombe sur mes épaules ou un bout de joue ou un coin de ma bouche – je n'ose me tourner tout entière vers lui, c'est atroce ce que je souffre – il regarde tranquillement, sans se presser; il a le temps. Et rien d'hypocrite. Il regarde. Quand j'ose lever une seconde les yeux vers lui, il sourit. Si totalement que mon supplice est à peine supportable. Pourtant il n'a pas l'air de s'en rendre compte et, toujours aussi tranquille, il découpe le gigot. C'est lui qui a offert le beaujolais. Il paraît que j'ai dit que c'était mon vin préféré.

– Et vous avez raison, mademoiselle Éléonore. Le beaujolais est un grand seigneur. Il exige d'être traité comme tel.

Mademoiselle Éléonore a un régiment d'étoiles dans les oreilles, derrière les tempes qui font pschi tab comme les écluses quand elles s'ouvrent trop vite. Cependant, papa essaye de contrer Le Guilledic dans ses opinions :

– L'armée... ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Lucie écoute. Les joues très roses, les boucles molles, échauffée, une fille sur chaque genou, un parfum d'oeillet mêlé à celui des lilas.

Papa est approuvé par Fouldroule qui ramène un plat de haricots à l'ail :

– Non seulement ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, mais j'ai comme l'impression que c'est ce qu'il y a de pire.

– Et être chef? beugle Le Guilledic. Être chef? la responsabilité? tu sais ce que c'est que d'être chef?

Sans même répondre, Fouldroule continue :

– Non seulement c'est ce qu'il y a de pire mais c'est le vrai nid des assassins légaux. Encore pire que les curés et les bourgeois. Encore que pour ce qui est des curés, je ne dis pas. J'en ai connu un, pendant la guerre. Il s'appelait l'abbé Telliach. Il était du Limousin. Un vrai mec. Bon. Courageux. Large d'esprit. Je le revois avec sa pipe et sa soutane. En ce temps-là, ils portaient des soutanes. Il me disait, tout en sachant que je ne crois ni à Dieu ni à Diable : « Si tu ne vas pas au paradis, Fouldroule, je veux bien aller en enfer. » Tout ce qu'il a pu faire comme choses exceptionnelles de générosité, il faudrait des heures pour le raconter. Et tu sais, tu sais comment il est mort, ce saint homme? car ça, on peut le dire, que c'était un saint homme. Pendu par les Allemands aux balcons de Tulle... Sa mère était derrière le volet de leur boutique.

– Il était juif? demande Le Guilledic, champion du mot pour rire.

– Tiens, bois et ferme ta gueule, t'es trop con, conclut Fouldroule en haussant les épaules. Parlons d'autre chose. Des souvenirs comme ça, on se demande quand est-ce qu'ils mourront à leur tour... Probablement en même temps que ceux qui les ont vécus. Ferme-la, Le Guilledic, Jo la Ferraille. Ton intelligence c'est une noix et une noix ce n'est pas difficile de la casser entre deux doigts. Parlons d'autre chose. Des dix-huit ans de la même, par exemple. Elle n'est pas belle, ma Douce? car c'est ma Douce. De la voir, mon moral remonte en flèche.

Je vais beaucoup mieux avec le secours du beaujolais. Chauffés à blanc, mes dix-huit ans sont à l'heure du crime. Ils ne demandent qu'à piller. Les voilà fichés dans ce bistrot, quelque part dans le Nord, entre terre, eau et boue, empanachés d'hommes. Ils ne sont pas à plaindre, mes dix-huit ans, d'autant plus que pour leur offrir leur propre fête, j'ai recommencé un tableau. Une forêt de fleurs, d'amandiers en fleur. Au milieu des fleurs une grue de chantier chevelue et mauve : une femme.

Germaine fait des grandes tentatives d'approche vers Lucien. Elle lui a dit : « Salut beau mec! » et il a répondu : « Mes hommages madame. » Elle a crevé de fierté comme Éliette dans sa graisse et ses histoires grivoises. Carvinet parle politique avec Pedro qui s'enflamme pour le Portugal et Germaine chante *Du gris* à Le Guilledic qui ne l'écoute pas, papa froisse dans sa poche un petit rectangle de papier enfermé dans une enveloppe commerciale. Comment faire, comment faire pour avertir Fouldroule que Monique...

Fouldroule, il est radieux. Ce soir, c'est lui qui a dix-huit ans. C'est son repas de noces, c'est son Pérou qui l'emporte jusqu'aux nues. Complètement parti, il raconte que Monique portait les mêmes chapeaux que ceux de la belle Otero.

– Et crois-moi, dit-il à Lucien, Monique elle est si belle que la belle Otero elle n'aurait plus qu'à faire ses valises auprès d'elle.

En attendant, Monique n'a pas eu besoin de la belle Otero pour la faire, sa valise. Et pas dans la direction de la Marie-Marraine.

C'est alors que se passe un grand terrible moment. Fouldroule est allé chercher mon gâteau. Une merveille de chocolat et de nougat dans laquelle s'enfoncent dix-huit bougies et mon nom barbouillé à la chantilly.

– Souffle, ma fille, souffle. Puis je vais annoncer à tous quelque chose de formidable...

Je transpire autant que les lilas, autant que papa, ratatiné sur son coin de banc. Je souffle, pourtant. Mais si maladroitement qu'une bougie reste allumée :

– Tu te marieras dans l'année, beugle Fouldroule au comble de l'enthousiasme.

Il ouvre une bouteille de Moët dont le bouchon fait badaboum. Un véritable bombardement, pauvre Fouldroule, un véritable bombardement. Je découpe le gâteau. J'entends la voix de Lucien, irréelle, très proche, qui exige :

– Mais on veut embrasser celle qu'on fête!

J'ai posé la pelle à tarte. Je lève les yeux vers lui. Ma parole, j'ai rougi. Tout au moins, j'ai les oreilles, les joues qui cuisent dans ce maudit Sahara brandi par Fouldroule au détour de tous ses souvenirs. Embrasser. Embrassade. Embrassons. D'abord papa. Puis Fouldroule qui jubile, explose, une vraie chaudière. Je pose une seconde ma main sur son poitrail de cheval prêt à exploser – doucement... doucement. Ménage-toi...

Je fonds de pitié. Que faire? J'embrasse Lucie. Elle a un goût d'œillet, de gibier fin, une peau qui rassure, ramène à tâtons la main, la bouche vers elle. J'embrasse les Portugais sans m'attarder. Les hommes du Sud sont toujours choqués par les démonstrations féminines. J'embrasse Le Guilledic avec répulsion, et je me dépêche d'autant plus qu'il aurait tendance à insister. Ce qu'il est collant, ce mec. Quel con. Je le hais. J'embrasse Germaine parce qu'il le faut bien et je déteste ce gros miac qui barbouille ma joue de rouge framboise, j'embrasse, j'embrasse et j'arrive en bout de table, devant celui qui perturbe ma simplicité. Je deviens gauche compliquée à souhait et vous savez ce que je fais? Je lui tends la main! Comme je vous le dis. Ma parole, j'ai perdu la tête. S'il m'embrasse, je vais crier. Eh bien, non. Je n'ai pas crié. Ce fut même beaucoup plus facile, rapide que prévu. Calmement, il proteste :

– Comment, je suis puni?

Et pour ma punition, c'est lui qui m'embrasse trois fois. Je ferme un peu les yeux. J'écoute son odeur, son contact, ce mélange de tabac, d'eau de toilette, de sueur... Une peau trop rude me déplaît. La sienne a tout juste la consistance qui me plaît. Pas mal. Il n'est pas mal ce mec pas de chez nous.

– Elle se mariera dans l'année.

La dernière bougie flambe, grésille, suinte une odeur de praline au chocolat. Alors, avec délicatesse, Lucien l'éteint entre ses doigts.

Complètement soûl, Carvinet a quitté la table et ronfle sur un des bancs de la salle. Éliette l'engueule et le traite de propre-à-rien, soutenue par Germaine à qui on ne demande rien et qui chante pour la sixième fois le dernier couplet de *la Vie en rose*. Les Portugais racontent comment ils ont regagné la France cachés dans un vieux camion pour fuir les

pressions politiques. La fuite devant la police, la menace de la torture. Le frère de Gonzalo a subi la torture du sommeil parce qu'on a trouvé des journaux de gauche chez lui.

– Le Portugal, c'est pourtant chouette pour les voyages de noces, hein poupoule? dit Le Guilledic, décidément le roi des cons, à Germaine qui a entamé *l'Hirondelle du faubourg*.

– Bon anniversaire, Éléonore.

Lucien n'a plus dit « Mademoiselle » devant Éléonore. Et il me souvient que les épingles neige ont glissé de mon chignon. Libre, la longue couleuvre noire de mes cheveux dégringole sur la main de Lucien. Il n'a pas enlevé tout de suite sa main. J'ai le corps tout raide, puis une joie rutilante, à l'état cru, qui roucoule encore plus fort que la goulante de Germaine.

Je découpe « ELÉONORE » éboulé en tranches porteuses du E, L, du O... « OR » échoua à Lucien. Avec la bougie qu'il avait éteinte.

Alors tout s'est gâché à ce moment-là. Baigné de tendresse, prêt à exploser du secret joyeux trop longtemps contenu, Fouldroule a lancé les mots terribles :

– Écoutez tous. Et buvons pour ma fête à moi. Monique, ma femme, va revenir. Elle l'a écrit. C'est sûr. Sûr. Elle a envoyé une lettre à Méru pour confirmation. Ahmed m'a dit que le chef avait reçu une lettre postée de Paris avec le nom de Monique au dos...

Galu, sale Galu : il ne peut pas la fermer sa gueule, celui-là? Un jour, il y aura une bricole. Lucie entortille une boucle sur son doigt porteur de l'alliance de « D ». Quand elle tire ses cheveux c'est qu'un problème l'agite, une angoisse. Je l'ai vue souvent triturer ses cheveux, en arracher quelques-uns – Merde, je finirai chauve – quand Dromner rentrait soûl ou partait avec sa carabine. Papa est plus blanc que la nappe. D'autant plus que tout le monde se tait, brusquement. Silence. Et en avant un autre style de rumeur :

– Non, Fouldroule. Monique ne viendra pas.

Papa, papa, qu'as-tu fait? Pourquoi si vite, avec ce ton si net, sans réplique, si absolu, pourquoi? La paternité de Fouldroule à mon égard t'a donc fait perdre le contrôle de ton humanité? pourquoi?

On n'entend que cette phrase qui domine les roues d'engin, les péniches, le chuintement de l'alcool, le pétilllement du champagne, les chansons de Germaine :

– Non, Fouldroule, Monique ne viendra pas. Il ne faut pas l'attendre. Il ne faut pas rêver. La lettre que j'ai reçue c'est pour me dire ça. Elle n'a pas eu le cran de te l'adresser. N'y pense plus. Je t'en prie. Monique ne viendra pas.

– La preuve, bégaye Fouldroule, la preuve... Donne-moi la preuve. Si je ne lis pas je ne crois pas, je...

Il ne sait plus ce qu'il dit. Il bégaye. Il a un petit sourire idiot comme pour s'excuser. Une bouteille qu'il tenait par le cou s'échappe de ses mains. Avec un spring étourdissant, des flocons, des ruisseaux, des gros bouillons... On va périr noyés.

Des gros bouillons, des ruisseaux dans les yeux de Fouldroule, quelque chose de terrible : la tête entre ses bras, il pleure, il sanglote, avec des cris. C'est atroce à voir, à entendre, ça dépasse l'imagination, ce gros arbre bâti en ours, bourré de belles histoires, de défis en tous genres, de courage inhumain, cet homme blessé, abîmé, écroulé parmi les restes de nougat bleu, blanc, rose.

– C'est pas vrai... C'est pas vrai...

On n'ose pas s'approcher. Ni parler. Ni respirer. On n'entend que ses sanglots scandés par l'exigence : « La preuve, je veux la preuve. » J'ai le cœur fendu. Mais qu'on aille la lui chercher, sa méchante, sa garce, sa résurrection, qu'on y aille au lieu de rester béats, empotés, inutiles, des pauvres types. Rien que des pauvres types qui voient mourir sans porter secours. Le soir où Dromner est parti vers la décharge, qui, qui a songé à courir, arracher le fusil, expliquer, consoler, qui? Les jours où l'entreprise envoie ses préavis, qui, qui sonne le grand rassemblement de la révolte, qui organise une gueule monumentale au lieu de continuer la même entorse. « Hélas, nous sommes si seuls.. » Rien que des pauvres types qui

voient mourir sans porter secours. Mais les mots ne sortent pas. Nous n'en avons pas. Nous n'en avons plus. Ce que nous portions de plus honorable, des tonnes d'amitié, est frappé d'impuissance devant tous ces sanglots.

Carvinet, pas du tout dans le coup, se met à sangloter à son tour et reçoit un bon coup de pied dans les chevilles par sa chère et tendre :

– Tais-toi, Ducon, tu vois bien qu'on n'a pas le moral! Ah, il s'en paye une cuite de larmes, Fouldroule. A croire qu'il amortit des années de retenue, de souffrance longuement contenues, soigneusement cachées. Trente-cinq ans de souffrance. Plus? moins? La souffrance. Il est devenu la souffrance. Tous les cris de la Marie-Marraine sont là dans ces gros hoquets. Tous nos morts, nos échecs, nos terrains impossibles à manier, nos préavis, nos séparations, nos nuits si courtes, ou mi-hommes mi-bêtes de somme, ils surgissent à l'aube pour ce foutu chantier qu'est le futur emplacement des hommes...

– Il faut vivre, dit constamment Lucie.

C'est ce que fait Fouldroule, ce que nous faisons tous. Alors quoi, merde, il a bien le droit de craquer comme ce gâteau écœurant de sucre que la chaleur a effondré?

– Vivre.

– Fouldroule, mon pote, ne bouge pas. Je vais te faire un café. Fort. Très chaud. Très bon. Bon comme toi. Fouldroule, cesse de pleurer ou on va chialer à notre tour.

Lucie s'est levée avec moi. Une de ses filles, la plus petite, demande, prête à pleurer :

– Donne-lui du gâteau. Donne-lui des bonbons...

Du gâteau. Des bonbons. Pauvre Fouldroule. Mais s'il n'a plus rien, c'est d'avoir tout donné.

La robe de bal colle à mes hanches. On dirait que j'ai longtemps marché sous la pluie. De l'air. Ne serait-ce que pour m'isoler dans la cuisine avec Lucie. On a moulu le café. On ne dit pas un mot. J'ai passé mon visage sous le robinet d'eau froide. Je me sens mieux. J'ai le cœur

qui déraille moins. Cher cher Fouldroule, file, file la quenouille des illusions. A soixante ans passés, t'as cru que sur un mot, elle allait revenir, celle qui a préféré la ville, le pognon, et les biquets de quinze ans de moins?

T'as baroudé partout, Fouldroule et t'es pire qu'un enfant de chœur. Tant pis pour toi. Mais dis, quel soleil pour toi, ces derniers jours, quel alléluia, dis? parfois je t'enviais. Quoi, c'est ça l'amour? ce grand souffle qui fait monter la flamme tout droit vers le ciel, qui abolit jusqu'au frisson?

Ici, tu n'as que des potes. Ne crains rien. Nous pouvons tout. Sauf t'arracher cette longue blessure que l'on voit saigner.

Il y a comme une accalmie. Armée de la grosse cafetière, mon premier soin, mon regard sont pour Fouldroule. Il a cessé de pleurer. Juste un petit hoquet d'homme soûl, de temps à autre. Hoquet qui fait pendant à ceux de Carvinet. D'ailleurs Éliette le pousse vers la porte à grands coups de pied au cul :

– T'as pas honte d'être rond comme une vieille barrique!

La vieille barrique grogne, lance des injures en forme de jérémiades. Aucune importance, cette fois-ci il n'a pas la loi. Les femmes de chantier apprécient – quoi qu'elles en disent – cet instant où elles s'imposent. Elles ont la loi sur l'homme soûl. Éliette l'emporte, devient la plus forte.

– Avance... Et mieux que ça.

Amolli, désarticulé, il a du mal à mettre une botte devant l'autre. Alors elle lui cogne un coup de ses talons démodés dans les tibias :

– T'as pas de pudeur, Carvinet. En société, tu n'as jamais su te tenir.

Il s'en fiche royalement, de la société, Carvinet. Et elle le lui rend bien. Je dois dire que son expulsion par sa vigoureuse épouse fait diversion et même Fouldroule ricane :

– C'est ça, les femmes, mon vieux, c'est ça... Tu fais le mariole, tu te crois le plus fort et pan, en plein dans le bas-ventre.

... Dégrisé, je veux dire dégrisé de la première déchirure, il ne reste qu'un pauvre homme vieilli, la bouche amère, soufflant des mots au lieu de les gueuler : selon son habitude. Il boit le bol de café que je pousse

vers lui. Pourtant, je ne me suis pas approchée. J'ai poussé le bol. Je reste assise en bout de banc. Seule. Je crois que je n'aimerai jamais les malades d'amour. Ils ont la même odeur que ceux qui doivent avoir le cancer. Je souffre de voir Fouldroule aussi atteint, atteint dans sa dignité, atteint au point d'avoir sangloté devant tout le monde, de s'être répandu dans une cuite de larmes, bien plus suspecte que celle du vin. Mais je reste à l'écart. Ainsi font les animaux devant leur semblable blessé. Suspicion. Vague dégoût prémonitoire de mes propres chagrins. Et si j'allais un jour sangloter comme ça?

Dégoût. L'école du chantier y est pour beaucoup. Exposés au pire, frôlant et vivant pleinement le meilleur – vivre – que peut-on faire d'un géant éboulé dans les litres de chagrin, un chagrin pas plus honorable que n'importe quel chagrin d'amour? Lucie sait bien se taire... Je souffre de honnir ces yeux rouges, ce tremblement au coin de la bouche. Je souffre d'aimer ce terrible enfant qui a cru inventer la poudre à cause d'une lettre idiote.

... Heureusement il a quand même des réactions rapides, Fouldroule, mon pote Fouldroule. Il a avalé le café d'une seule traite, sans respirer. Il se secoue tout entier à la manière des chiens mouillés.

– Bon. Eh bien les gars, je crois que c'est la première et la dernière fois que vous assistez au déluge d'avant la Bible...

– T'as intérêt, Fouldroule, ou bien on change de bouiboui.

– Ou alors pisse autant de Ricard que tu chiales...

– C'est des manières pour un anniversaire?

– C'est des façons de jouer les enfants de chœur? On te carillonne que ta greluce revient et ça y est, t'es dans les nuages. Ça nous fait tous rigoler depuis huit jours.

– T'as pas honte pour un mec qui a fusillé des crocodiles sur le dos des chameaux? T'as pas honte de marcher à des cartes postales genre *Intimité*? T'es un mec ou quoi?

Ça va, ça va. Il a compris, le héros. Il redit sa sacrosainte ritournelle :

– On n'est pas des héros, que veux-tu. On fait les marioles et...

Oui, oui, on connaît. Après tout un petit lot de faiblesses, ce n'est pas plus mal quand on se dit un mec. Chialer une fois ou deux et la peur des araignées, comme dit Lucie, mes chéris avec ça vous nous plairont toujours.

- C'est bien beau tout ça, et MA FÊTE?

... Elle s'est continuée jusqu'à la nuit. Elle n'avait plus d'identité précise. Elle était la fête du chantier, tout court. La fête de nos déchirures. L'envie de chanter, de danser.

Tous en bande, nous avons fini la nuit chez les Portugais. Ils nous ont reçus mieux que des princes en exil. Porto, sangria, guitares, je n'en revenais pas de rire autant et de voir Lucie danser au bras de Gonzalo, ses boucles blondes au vent, ses filles couchées dans mon lit, elle riait, libre.

On a allumé les lampes-tempête posées en rond et notre camp ressemblait à ceux d'autrefois, dans la pampa. En attendant l'ennemi. Pedrita a chanté. Les Turcs ont ouvert des bouteilles d'alcool de figue. Pas de danger d'être arrêtés dans notre joie par les voisins. Seuls. Nous sommes seuls, fichés dans une plaine. Nous détruisons le paysage et nous en créons un autre, tandis que celui-ci reste momentanément sauvage. Et c'est cela qui est dangereux, comme me l'explique Lucien. C'est que derrière notre errance, notre éloignement de tout et de tous, se cachent une agence, une entreprise, l'entreprise de la grande démolition. Le chantier n'est que l'illusion d'un ancien monde aux cabosses préhistoriques. Mais en fait, il est le serviteur absolu d'une plus profonde destruction. Nous n'en avons pas conscience. Nous vivons, organisés malgré nous pour le pire, espérant sans cesse le meilleur, soutenus par les cadeaux les plus frustes. Et tant pis si cela s'appelle ne pas voir plus loin que son nez. A l'unanimité nous préférons cela à l'usine. Échouer sur les chantiers c'est être incapable de s'intégrer dans une administration ou un travail à la chaîne.

... On a dansé une farandole monstre au milieu des pelles mécaniques. Très grosse, mais agile, la Marseillaise, sans nous donner la main, tournait autour de cette guirlande endiablée. Elle rit. Elle a chipé les bouteilles

encore pleines qui restent au frais au fond d'un seau. J'ai cassé un talon. Assise derrière la plus haute des grues, j'essaye de le rafistoler. Vite, je veux rejoindre la fête, ne pas en perdre une miette. C'est alors que je haletais, seule, heureuse, une chaussure à la main, que je reçois sur les épaules deux mains qui tournent mon visage vers un visage et j'entre tout entière dans ce bleu, tout ce bleu – quel bleu, déjà?

...Il s'est juste contenté d'un baiser bien donné et mal reçu, le nouveau conducteur de travaux, puisque, bien que le regrettant immédiatement, je lui ai envoyé ma main dans la figure.

Il se contente de rire et, blouson sur l'épaule, il quitte la fête, les grues, les caravanes. Il marche vers le troquet. Je reste assise. Je n'ai pas bougé. J'ai l'âme encombrée de bleu. Je n'avais jamais senti contre moi un souffle, des mains, une bouche qui si brutalement me disent quelque chose. Aimer, c'est donc tout de suite, d'un seul coup? Aimer, c'est donc depuis que je l'ai vu? Serais-je du genre passionnel? Mais oui, dès que je me souviens de Louis.

Avoir vu un homme et m'en aller divaguer d'un seul coup parce qu'un inconnu excité par l'ambiance m'a embrassée (a réussi à m'embrasser par surprise). C'est odieux. Lucie rigolerait bien. Je l'entends d'ici :

– Et encore, Éléonore, un baiser ce n'est rien. Mais attends, attends un peu qu'il s'installe dans ta vie, ta pensée, qu'il prenne tout, piétine ce qu'il n'aimera pas en toi, s'occupe uniquement de ce qui l'intéressera. Que crois-tu que sont les hommes? Tu les connais les hommes? ne me fais pas rire.

Je l'entends, quand elle m'abîmait le valet de cœur tout en me le souhaitant :

– Un homme, c'est d'abord une lomechuse qui s'installe dans ta peau et ton cerveau.

– Une lomechuse?

– Oui. Un parasite, si tu veux. Une lomechuse a pour destin et pour fonction de détruire toute une fourmilière. Un homme, c'est la lomechuse de la femme. C'est ça l'amour, mon petit.

Je vais pleurnicher.

– Alors je ne veux pas aimer. Personne.

Elle hausse les épaules :

– Tu es ridicule. Tu aimes. Tu aimes avant de le savoir. Tu n'es qu'une femelle. Tu entends, vierge sage? tu seras pire que la Marraine... C'est ça, aimer les hommes. Il faudrait savoir ce que tu veux. Ou alors ne vis pas dans leur sillage. Va au couvent, au bureau. Un bureau de femmes, de femmes sans homme. Et les femmes sans homme, ce n'est pas tellement drôle.

Je secoue les mots de Lucie. Cette nuit, je n'en veux pas. Ou alors, j'entends bien, si l'amour doit être cet écorchement, ce vol qui se nourrira de moi, rester en travers de l'estomac de ceux qui me croqueront.

– Bah, dit Lucie qui a vécu plus que moi, tu feras comme les autres. Personne n'est plus malin que le voisin. Ce sera déjà pas mal si tu n'en meurs pas.

Eh, eh, ça suffit la veuve.

Veuve joyeuse, d'ailleurs. Veuve furieuse. Elle danse toujours au bras de Gonzalo qui du temps de Dromner l'appelait une belle fille.

J'ai su, lorsque le lendemain à l'aube, Gonzalo l'a raccompagnée à Lille avec ses filles enroulées à l'arrière de la 4L d'entreprise dans des couvertures kaki, j'ai su qu'elle avait couché avec lui. Elle m'a envoyé une petite lettre rude et tendre comme elle. Je l'ai reçue le surlendemain. Elle a dû la poster aussitôt arrivée à son travail :

« Petit agneau en or,

« Ne t'inquiète pas de moi, ne juge rien et même n'essaye pas de comprendre. J'ai retrouvé la Marie-Marraine avec un bonheur dont je ne m'étais plus crue capable. Un peu comme les Parisiens ont dû retrouver leur ville après la libération. Ton anniversaire m'a apporté beaucoup de joie. Je t'aime plus qu'avant et je t'assure que tu étais bien belle dans ta robe. Alors, Douce, vis et jette au vent tes illusions. Tu verras comme c'est bon de les effeuiller. Te reverrai-je? »

Elle est comme ça, Lucie. Il faut qu'elle achève sa tendresse dans un peu de vinaigre ou un point d'incertitude concernant l'avenir de notre

amitié. Sûr que je la reverrai.

Je me prends à regretter qu'elle ne soit pas un homme. Je l'aurais suivie partout. Mais aurait-elle (aurait-il) voulu de moi? L'intense amitié entre femmes. J'apprends une chose sur l'amitié entre femmes : dissoute souvent à cause de l'homme, elle ne cesse de se reconstruire dans leur dos dès qu'il s'agit d'eux, de l'amour qu'ils nous donnent et de celui qu'ils nous reprennent.

Mais en fait d'amour, l'agneau soi-disant en or est plutôt seul. Comme dit Lucie, qu'est-ce que ça signifie un baiser qui tombe de haut sur une fille de dix-huit ans? Je hausse les épaules. Allons, nous sommes bien seule, ma fille. Levée très tôt – ai-je dormi? – je bois mon café assise sur les marches de la caravane. Papa est parti bien avant mon réveil. Avec les autres. Une fête n'empêche en rien la ruée vers les engins et cette maudite tranchée sud dont ils se demandent s'ils en viendront à bout. C'est là-bas qu'ils cuvent leur vin, sous le soleil, car juin a monté le thermomètre en flèche. On se croirait en plein été. Tout doucement, je m'endors, la tête appuyée entre mes coudes. Un rêve tout entier traversé de prunelles bleues, des siamois – les prunelles de Dromner, la veille de sa mort? – celles de Lucien qui me bousculent des pieds à la tête vers des idées de femme, des projets de femme, une torpeur de femme... J'ai remis mon vieux jean et ma chemisette. Cette maudite robe a tout changé. Voilà que j'ai des envies de robes, de corsages qui laissent tout voir, de jupes plus bleues que les lilas.

Du bleu. Du bleu dans mon sommeil. La mort est cet éboulis délicieux, ce ciel interminable de profondeur, de fraîcheur, les coups de carabine ont dû ouvrir dans le crâne de Dromner une contrée floconneuse, bleue, dans laquelle il est bon pour lui de dormir. Dormir comme je dors; aussi est-il vrai que j'en avais un peu marre de tout ce rouge, cette ferraille, ce sang de Louis qui n'en finit pas de sécher.

Il ne faut pas croire que Fouldroule a repris sa vitalité comme ça. En fait, il a continué à faire la tête deux jours. Il a été jusqu'à fermer son

bistrot et barricadé derrière, pendant quarante-huit heures, il n'a écouté aucune de nos supplications et menaces. Lucien qui avait la clef donnait les nouvelles :

– Ça va. Il est dans sa cave. Il range des photos, des lettres. Il a pris aussi une drôle de cuite. Il vous fait dire que quand on est une vieille baderne crédule, on se cache. Il réapparaîtra demain.

Le premier jour j'ai tambouriné, tapé au carreau, je me suis faite suppliante, menaçante :

– Fouldroule, je te croyais mon ami... A qui vais-je raconter ma vie, maintenant? Ouvre, ouvre.

J'ai même frappé du pied la porte obstinée, muette. Pourtant derrière, j'entendais marcher, souffler, respirer :

– Fouldroule, raconte-moi encore l'histoire de ce gars qui nourrissait une plante carnivore avec du Canigou.

Ou bien :

– Fouldroule, c'est vrai que l'aube dans le désert est entièrement bleue? bleue du sol au plafond? Dis méchant, dis, ouvre...

Il n'a même pas ouvert ses volets. Je m'énerve :

– Si tu n'ouvres pas, je ne te parlerai plus jamais. J'ai peur :

– Dis, tu ne vas pas faire de bêtise? On en a eu déjà assez comme ça.

Je m'ennuie :

– Bon eh bien, tchao et banana. Après tout, je m'en fous pas mal.

Je reviens à la caravane, d'une humeur de chien. Je croise la Marraine qui fait des bulles accroupie près du lavoir. Ce n'est pas possible, elle est enceinte et sûrement depuis un bon bout de temps. Personne ne s'en occupe. La France a des centaines de zones arriérées, dignes des Mystères de Paris avec ses ivrognes, ses illettrés et ses anormaux. La misère est le plus grand des maux. Le manque de fric. Avec l'argent, la Marraine est autre. C'est pour ces raisons que Lucien est communiste. Sauf que papa ne vote jamais pour le pouvoir, je n'ai pas rencontré (jamais) sur les petits chantiers des travailleurs engagés. Simplement, ce n'est pas ainsi que je m'imaginai un communiste. Un communiste pour

moi n'a pas l'air aussi distingué. Il fait peuple, il est peuple, il est comme les moujiks fouettés par la Papofski dans *le Général Dourakine*.

– C'est un raisonnement primaire, me dira plus tard Lucien. Le communisme, c'est avant tout une prise de conscience et un espoir fou. Vous, vous êtes des individualistes, c'est-à-dire des désespérés. Ou des ignorants. C'est-à-dire des gens tellement bouffés par leur vie que vous ne vous tenez pas au courant des issues.

Pour moi, un communiste a l'allure de la Marraine.

- Pourquoi la Marraine n'est-elle pas communiste? Elle n'aurait pas accouché dans un fossé.

– Ce n'est pas si simple, il faut du temps.

Logiquement, la Marraine, elle est dans la merde et pourtant jamais elle n'a autant ri. A croire que du matin au soir, elle s'amuse. Son coup de passion pour Dromner a subi le sort de la carabine : à la décharge, à la poubelle. Tant qu'il y aura du chantier, il y aura du pain à sa survie. De nos fêtes, elle glane le vin, la part de gâteau, ou du couscous géant. De nos drames, elle s'en distrait. (Un vrai communiste fait passer ses drames au second plan. Un vrai communiste ne se suicide pas. Je crains de ne pas m'entendre avec eux.) De nos hommes, elle use et abuse tant qu'ils en veulent. Après tout, elle a la vie belle. Elle ose la considérer comme telle. La preuve, je le répète : elle ne pleure jamais.

Fouldroule a quand même ouvert ce matin, à six heures, comme si rien ne s'était passé. C'est Galu qui me l'a dit. Moi, je boude. J'ai ma fierté. Je n'irai que la semaine prochaine. Pourquoi m'a-t-il laissée tambouriner comme une folle sans répondre? Je boude comme l'homme aux chiens qui a été en panne de Contrexéville et a dû donner à ses chéris de l'eau du robinet. Pour les consoler, il leur a fait des côtes d'agneau. La Marraine a réussi à voler les os. Elle a tous les culots, la Marraine. Leste, incroyablement, elle a bondi vers l'assiette à demi rognée. Si vite que Poupoune, la plus affreuse, n'a même pas eu le temps d'ouvrir les yeux.

Pourtant elle hurle, maintenant qu'elle se rend compte. Heureusement tous les six sont attachés. Sinon, je ne donnerais pas cher de la Mairaine et de sa future progéniture. Ça fait un beau charivari. Je me bouche les oreilles. (Un communiste ne se bouche pas les oreilles.) J'en ai marre. Plus de Lucie, Fouldroule qui me tape sur les nerfs et Lucien que je n'ai pas revu. Seule, M^{lle} Éléonore. Et papa qui rentre, qui titube de fatigue, tard, très tard. Heureusement, j'ai mes cours de comptabilité et le tableau recommencé : bleus, les lilas.

OceanofPDF.com

Depuis combien de jours le chantier côté caravanes est-il désert? Je ne compte plus. Il y a tellement de travail à cause de la tranchée sud, que fourbus, les hommes ne rentrent que pour dormir. Chuintement des scrapers, grognement des bulls, celui de Le Guilledic en tête, glapissement des pelles et des grues, on se demande où sont passés les hommes. Parfois un juron – Nom de Dieu – ou un sifflement nous signalent qu'ils existent encore, qu'ils ne sont pas engloutis tout vifs dans les terrains.

Ah ça, on peut dire qu'ils s'y donnent. Passionnément. La tranchée, il n'y en a plus que pour elle. D'elle, dépend l'autoroute, d'elle dépend la fin de leur esclavage. L'agence exige la fin des travaux pour octobre au plus tard. Nous sommes fin juin et le terrain est aussi improductif :

– Il faudrait des étais, ne cessent de réclamer papa et Lucien.

L'entreprise fait la sourde oreille. Comme toujours. Le rythme du travail est hallucinant. C'est une course contre l'effritement de la terre, c'est une course contre la saison :

– Pourvu pourvu qu'il ne flotte pas.

Pics et hommes enfoncent trop vite dans cet éboulis de sable. Torses nus, ils s'accrochent à leurs engins, leurs leviers, visière abaissée sous les casques, ils crèvent de chaud. Pas même le temps d'aller chez Fouldroule. Désormais, ils portent la gourde à la ceinture ou les litres de bière accrochés dans les sacoches. Cela fait une boisson tiède, jaune, dégueulasse. Même Galu ne rit plus.

– Chif, chif, ji ai encore trouvé un obus.

Depuis une quinzaine, ils déterrent des gros obus de la guerre. Ce n'est pas un phénomène rare dans les terrains du Nord. Les obus sont désamorçés, paraît-il. Mais il y a toujours un risque. Papa sait désamorcer. Il l'a appris aux gars. L'obus de Galu est d'une taille magnifique, particulièrement lourd. Sombre, gris, aux bords gorgés de terre, il a l'air d'un animal immobile, prêt à décharger toutes les haines. Papa écarte Galu :

– Ne touche pas. Laisse-moi faire.

Papa apprivoise l'obus. Doucement il tient la tête entre ses doigts et lui enlève son venin. Les autres retiennent leur souffle. On transpire de chaud mais aussi de trouille. Tout de même, ces bêtes-là, ça peut vous faire sauter aux nues comme de rien. Pour la forme, Galu ricane un peu :

– Il va faire sauter toute la tranchée.

Comme il a mis son casque (obligatoire) par-dessus son chapeau, des gouttes de sueur lui coulent de partout.

– Enlève ça, grogne papa qui n'aime pas qu'on joue les marioles, au sens où Fouldroule l'entend. T'auras quand même moins chaud.

Moins chaude aussi l'ambiance, ouf, quand enfin l'obus est rendu inoffensif. Galu veut le garder pour mettre des fleurs dedans.

– Quelles fleurs?

Mais Galu a de la suite dans les idées. Il enregistre tout, ce mec-là. Il a des antennes, des vigilances et des délicatesses exceptionnelles. Il m'a entendue gémir avec Lucie sur les lilas que nous n'avons pas. Il a vu papa m'offrir la botte blanche de grappes odorantes pour mes dix-huit ans. Aussi, se débrouille-t-il avec sa peau de lézard pour s'esquiver et, vers quatre heures de l'après-midi alors que la chaleur fait trembler le canal d'éclats violets, il traverse le chantier en courant, léger comme un chat, il frappe à ma porte ouverte :

– C'i pour toi.

... Il me donne l'obus déconnecté et entièrement vidé.

– C'est pour quoi faire Galu? Tu n'as pas chaud avec ce casque et ton chapeau?

Mais il a son grand sourire, son sourire quand il apporte le courrier, les nouvelles, les cancons.

– C'i pour mettre li fleurs.

– « Les », Galu, « les ».

– Oui, mamzill. Li fleurs de chif. Propre, il i très beau.

Les lilas de papa sont morts, précieux, lourds, prêts à suffoquer, quant aux quelques survivants, prêts à rendre leur âme multiple. Posés dans un

seau, je n'ai guère pu les maintenir en vie. L'obus me fait siffler d'admiration :

– Dis donc, Ahmed, vous en déterrez beaucoup des comme ça?

Il fait de grands moulinets. Il ne sait s'exprimer qu'à larges gestes éloquents.

– Plein. Plein. Chif, il leur enlève antenne. Sans ça, boum...

Oui, boum et badaboum. Comme mon pauvre cœur qui rêve, qui feignante, qui va mal, trop à l'étroit depuis qu'il sait qu'un homme, pas loin, me plaît. Et singulièrement. J'ai pris un torchon et je commence à astiquer la merveille. Il y a de quoi y planter un palmier ou un arbre à litchis que l'on trouve sur les routes d'Afrique. Enfin, encore une histoire de Fouldroule qui me raconte qu'en Afrique, il y a, en décembre, des arbres qui éclatent de fruits rouges, succulents, mieux que des cerises, mieux que des soleils... Au fait, il faut que j'aille le revoir, ce vieil ours de Fouldroule. Peut-être est-il beaucoup plus malheureux que nous ne l'imaginons. Et puis tant pis. Tout le monde chiale ses amours. Tout le monde crève. Ça n'empêche pas de vivre. Fouldroule, je t'en veux. Pourquoi as-tu fermé ta porte à ta Douce, comme tu m'appelles? C'est pas chic.

– Merci Galu. T'es un chouette type. Je t'aime beaucoup. Tu es sûr qu'il ne fera pas boum, ton vase à fleurs?

Il porte la main sur son cœur, étend la main :

– Ji ti li jure.

– Ça va, je te crois. Tu veux du café ou de la limonade?

Café. Sans sucre. Il transpire à gros bouillons. Il me fait un petit signe de la main et s'enfuit aussi vite qu'il est venu. Qu'est-ce qu'il risque comme engueulade pour avoir déserté la tranchée...

J'ai passé l'obus au Mirror. C'est vrai qu'il a de l'allure. Les lilas reprendront vie. Je vais en sécher une branche entre les feuilles de *Nord-Matin* et je la conserverai. Comme la robe.

Côté femmes, côté caravanes, ça ne va pas très fort. L'orage menace ce ciel brusquement trop chaud. Les femmes détestent cette ambiance de surmenage qui leur vole leurs hommes ou les leur rend épuisés, agressifs, obsédés. Qu'est-ce que ça barderait chez Lucie, si Dromner vivait encore... Il cuit dans sa tombe, maintenant, et elle empoigne sa vie loin de nous. « Et surtout ne cherche pas à comprendre », a-t-elle écrit. Elle me prend pour une conne? Elle croit que je ne sais pas vivre parce que je ne l'ai pas encore fait, son sacré amour?

Merde et merde; je m'emmerde.

A quatre heures et demie, reviennent les mômes de l'école. Ils jouent en groupes sur un toboggan qu'ils ont fabriqué avec les ailes d'un vieux camion décédé dans le coin. En plein hiver, de les voir glisser là-dessus me donnait froid au cul. Souvent, ils se battent avec les frères de la Mairaine. La loi des parents est suivie par celle des enfants. En gros, mêmes allergies, mêmes réactions de groupes et d'isolés. Les meneurs sont les plus blancs, les plus blonds, les plus nombreux : les fils de Carvinet. La force physique est toujours ce qui impressionne en premier. L'aîné de Carvinet porte quatorze ans hargneux, gueulards, massifs; il ressemble à sa mère et cogne comme un sourd. Toujours à courir vers la décharge ou à dénicher des obus, des vieux couteaux, il entraîne tous les autres et se fait haïr des Portugais, fins, bruns, nerveux, qu'il traite de bougnoules.

Les mères crient :

– Tu vas rentrer, oui? et le lait? tu vas le chercher ou il faut que j'y aille à ta place... Attends que le père soit rentré, attends un peu.

Carvinet a du mal avec ses fils. Il est content d'avoir la caravane de Lucie. Il les a nichés en bloc là-dedans et ça fait un beau raffut jusqu'à plus de onze heures. Quand il rentre du chantier on entend des : « Saloperie de mômes! »

Cela me choque beaucoup. Nos mômes, ce n'est pas de la saloperie. Ou alors qui ne l'est pas. Parfois tombent des paires de baffes, des cris, beaucoup de jurons. Carvinet a tapé fort, à coups de ceinture, lorsque le second, Bernard, a volé une mobylette, sur un trottoir, près du C.E.T. Comme Bernard n'est pas très malin, il a tout simplement emmené la mobylette dans la caravane. Pour la cacher. Jamais on n'a entendu un tel vacarme chez les Carvinet. J'en avais les oreilles cassées, et le moral à zéro. A coups de pieds au cul, il a dû rapporter la mobylette là où il l'avait prise et comme il avait scié l'antivol, Carvinet en a refait un autre avec du fil de fer. Ce sont des mômes qui en ont marre de vivre en caravane. Autant que leur mère. Ils sont trop nombreux pour s'y plaire. Dans les différents C.E.G., on les considère encore moins que des Arabes parce qu'ils ont cette étiquette d'errants qui modifie les rapports avec le public. Je l'ai dit, on a tendance à confondre en France (ailleurs aussi, sans doute) errants, itinérants, avec bohémiens, bicots, voleurs, voyous. Une mobylette volée, ce n'est pas un drame. C'est même normal chez un môme de treize ans qui rêve sainement. Une mobylette et c'est le monde qui lui est donné avec du vent dans les oreilles, l'impression de fendre la route en deux, d'arriver d'une seule traite quelque part. C'est aussi le désir confus de quitter ces terrains jamais carrossables, jamais praticables sauf pour des roues énormes, à chenilles, à crampons. Le chantier n'est pas fait pour tout le monde. Aimé, il devient pain nourrissier, détesté, c'est le bain.

Une autre forme de supplice, c'est la saturation du bruit.

La cohabitation avec des souffleries de ferraille, de moteurs, de pierres brutalement broyées, est notre lot, au point qu'on y prête guère attention. Le trémolo des chenilles mêlé au contralto des moellons, c'est notre opéra, avec ses chœurs, son orchestre et ses quelques notes sur les aigus, obsédantes, toujours les mêmes, monotones, bourrées d'éclats.

C'est une nuit, entre samedi et dimanche, que Le Guilledic a piqué une véritable crise de folie (suivie d'une autre peu de temps après et qui lui

sera fatale pour le cerveau). A cause d'un grand couscous offert par Galu aux Turcs. A cause du bruit qui s'échappait du bungalow des Algériens et des Turcs. Est-ce le changement de la lune, ronde, éblouissante, qui a particulièrement détraqué les nerfs fragiles de Le Guilledic? Toujours est-il qu'il est devenu, comme dit Galu, maboul à cause du bruit.

Ce soir-là, l'odeur des poivrons doux, de l'huile d'olive et de l'harissa se mêle au bitume fumant. Turcs et Algériens se sont courtoisement invités à déguster le couscous de Galu : Ali, Musta, Omar, Hassan, Mustapha et quelques autres ont cuit, découpé les légumes, ouvert les boîtes de pois chiches. Ils ont mangé dehors, longuement, sans se presser, assis autour du plat unique – une grande bassine en terre, à la manière d'Afrique du Nord. Ils saucent tranquillement, assis en tailleur et boivent de la citronnade. Des rires fusent. Des plaisanteries en arabe. Musta évente le petit canoun qui tient le grand plat au chaud. Le Guilledic, couché tôt, a commencé à passer sa tête par la fenêtre de la caravane en leur criant d'éteindre le feu à cause des risques d'incendie. D'entendre gueuler, les chiens ont glapi, rageurs. Le Guilledic a claqué ses volets avec une série de jurons maudissant et honnissant l'Algérie, la Turquie, la France et les dreyfusards.

– On se demande ce que les dreyfusards ont à voir avec un couscous, grogne papa qui fait une grille de mots croisés.

Assise sur les marches, je remplis de bleu la dernière branche de lilas. Le même bleu se répercute sur le flanc de la grue. Un tableau noyé dans le bleu :

– Inhabitable, a jugé Lucie.

– Comment, inhabitable?

– Oui, tout ce bleu crée un paysage inhabitable, ou bien que tu peux être seule à habiter. Ce tableau te concerne intimement. Le bleu est inhabitable... Comme l'amour de la femme à l'homme. Éléonore, agneau en or, tu changes, tu changes...

Je hausse les épaules. Je rougis. Impossible d'échapper à la perspicacité de Lucie. Peu importe, je l'habiterais volontiers, tout ce bleu. Quitte à crever.

– Petite femelle... Tu n'y échapperas pas au valet de pique et pic et colégram. Au valet bleu...

Les Algériens ne se sont pas pressés pour obéir à Le Guilledic. Galu a fait juste cette remarque :

– Il i pas li chif, i il i con.

Pourtant, un à un, ils sont entrés dans le bungalow. Et je jurerais bien que la silhouette épaissie de la Marraine s'est jointe à eux.

La fête commence. Mais sans nous; entre eux. Ça ne doit pas plaire tellement à Le Guilledic, car, après un quart d'heure de chants et de rires, transistor ouvert sur des musiques exotiques, on a d'abord entendu cet avertissement lancé par Jo la Ferraille :

– Vous les taisez, vos gueules, vous les taisez?

Des éclats de rire lui répondent – l'ont-ils seulement entendu?... Alors il passe son buste embroussaillé et sa tonsure de mauvais prêtre par la fenêtre aux rideaux en dentelle synthétique :

– Sales biques. Retournez gauler vos cacahuètes. Vos gueules. Vos gueules. Vos gueules. Je suis en France, moi. Je suis français, moi. J'ai le droit de dormir, moi, pendant que des feignasses se bourrent de mes impôts et de pois chiches. Vos gueules. Vos gueules. Vos gueules.

Pendant quelques secondes c'est le silence... Et même j'aperçois Galu qui souffle une des lampes. Puis, tri, tri, deux tours de clef dans la porte du bungalow et c'est à nouveau une explosion de rires, de hurlements avec France-Inter à fond.

C'est alors qu'a lieu le phénomène ras-le-bol signé Jo la Ferraille : torse nu, pantalon de pyjama rayé rouge et blanc, pieds nus malgré les cailloux, il se précipite vers son bull garé derrière sa caravane. Le Guilledic tient essentiellement à tout ce qu'il possède. Sa hantise c'est d'être volé parce qu'il se croit envié.

... Il a allumé tous les phares d'un seul coup, même le signal de détresse, et passe directement en quatrième. Le voilà qui fonce sur le bungalow en fête. Je pousse un grand cri immédiatement répété par Éliette qui a tout vu, Germaine en bigoudis et nuisette rose qui hurle :

– Non, Doudou. Non, pas ça.

Mais Doudou, il se marre et comme il n'a pas un vocabulaire très varié, il fonce ainsi :

– Vos gueules vos gueules vos gueules. Et même encore une fois, vos gueules. Je vais vous le faire cracher, votre harissa.

Debout, oui, debout sur son siège, éclairé de toutes parts, il ressemble à un hideux hanneton, rageant, écumant ses rêves de puissance. Sur un gros engin à soi, c'est bien connu, on est un chef. Surtout contre un tas de bronzés, galeux, et mal élevés c'est-à-dire élevés ailleurs qu'en France.

Voilà que la lame de son bull a donné un bon coup dans la porte qu'elle défonce.

– Mais il est cinglé, ce mec, hurle papa en se jetant dehors.

Il recule, Doudou la Ferraille, il recule et prend son élan pour frapper à nouveau. Germaine sanglote, se tord les poignets :

– T'es fou, chéri. T'es fou.

Mais Chéri s'est dressé encore une fois sur son siège et il hurle que l'armée française l'a décoré en 1960 pour avoir fait exactement la même chose : écraser une casbah remplie de vingt bougnoules.

– Aplatis, qu'ils étaient, aplatis. Le colonel m'a fait sergent. Aplatis. Aplatis. On m'a toujours payé pour ça. Aplatis. C'est mon boulot. C'est ma passion. C'est mon devoir. Alors j'aplatis et j'emmerde ceux que j'aplatis.

Le mot « APLATIR », qu'il répète en leitmotiv, me remonte dans l'estomac. Aplatis. Louis a été aplati. Au secours. Il faut faire quelque chose. Mais quelqu'un a sauté sur le héros d'Algérie. C'est papa. A coups de poing, il a tât fait de descendre Jo la Ferraille de son siège et l'envoie rouler dans la gadoue :

– Va te coucher, Le Guilledic. Si tu n'étais pas à moitié cinglé, je dirais que tu es un sale type. Fous le camp, tu entends?

L'engin, non éteint, a des grondements lamentables, un bout de porte accroché à ses mâchoires.

En tremblant, nous approchons du bungalow. Pas un bruit. Sont-ils tous morts? Germaine, en crise de nerfs, se roule sur son perron. C'est ainsi qu'elle nomme les trois marches vernies. D'être vernies ne les

empêche pas d'être dégueulasses. On dirait qu'en fait, elle a stratifié des couches de boue... Tapis au fond du bungalow, pêle-mêle, les Algériens pleurnichent au milieu des gamelles renversées, brisées, et les Turcs se taisent, mécontents, courroucés parmi les miettes et les déchets. Je n'aime pas cette forme de douleur, à mon goût trop pleurnicharde. Je préfère le silence et la rogne des Turcs qui n'annoncent rien de bon. Parmi le désordre des choses et des hommes, barbouillée de sauce rouge, il y a la Mairaine. Pour ne pas changer, elle rit.

– Pas de mal, les gars? demande papa.

C'est un concert de sanglots :

– Chif, chif, Ahmed, il a la jambe cassée!

Il est étonnant de constater que malgré ce très spécial tremblement de terre, Galu est toujours et à jamais chapeauté. D'ailleurs, il rigole et se relève en boitant :

– Pas cassée. Personne peut casser jambe à Galu. Pas Li Guilledic. Il i trop con.

... Alors Musta, le grand Turc qui depuis un moment tord sa moustache et sa fureur, écarte tout le monde et j'ai comme idée qu'on va rigoler un peu. Il a attrapé une pioche et méthodiquement, d'un geste allègre, rythmique, le même qui le courbe vers les tranchées quatorze heures par jour, commence à démolir la caravane de Le Guilledic.

Les Turcs sont des gens très doux, hospitaliers, mais il ne faut pas les offenser, les provoquer, les envahir.

Vlan, dans les volets percés d'un cœur, vlan dans les carreaux et les rideaux, vlan sur l'évier en inox, vlan sur le toit.

Alors les cris de Germaine changent de direction :

– Musta, pas ça, pas ça, Musta.

Tout le bloc des têtes se tourne vers la pioche. Fascinée, je la vois voltiger, s'abattre, implacable. Je crois que j'ai un grand goût pour les cataclysmes. Le bien et le mal n'existent pas. La destruction n'est qu'un mouvement de plus. Un mouvement fécond, révélateur. Si on n'aime pas les chantiers on ne peut supporter les cataclysmes.

– Ça leur fera les pieds, gueule Carvinet qui apprécie la caravane à peu près dépecée.

Cependant, la Marraine est moins commode qu'il n'y paraît. Elle a sauté sur les cailloux. Son gros ventre lui donne des ailes. Elle hoquette, elle ricane, elle s'approche de Le Guilledic, assis par terre, hébété, elle l'enjambe et lui pisse dessus. Les gars se tordent de rire :

– Vas-y. Ça lui fera pousser les cheveux.

Comme Musta, elle prend son temps. Toute cette scène est d'un désordre et d'une saleté inouïe. Je me demande comment je fais pour avoir malgré tout et malgré moi les côtes secouées de rire : ce n'est pas possible d'aimer à ce point le remue-ménage. Et puis, Jo la Ferraille, on l'abomine de tous les côtés. Il est trop con. C'est bien fait. Vas-y, Marraine, fais-toi respecter avec tes gros flancs, ta mocheté et ton triomphe. Tu sais distinguer les bons des mauvais.

... Elle est déjà très loin, absorbée par la nuit quand Le Guilledic se relève, titubant, comme s'il avait bu.

Entre Musta et la pioche, s'interpose papa.

– Donne, Musta. Ce n'est pas la faute de la femme. Il ne faut pas lui casser sa maison.

Immense sous la lune, la pioche à bout de bras, Musta a tout du bourreau de Béthune voulant décapiter Milady.

– Donne, Musta.

Musta, c'est un engin de plus, un bull, un scraper furieux, dont tous les engrenages soufflent de haine, prêts à broyer.

– Donne.

L'évier en inox a basculé aux pieds de Germaine qui a un hurlement de bête sauvage. On dirait qu'on lui arrache ses enfants.

– Donne, Musta.

Lentement, la pioche descend de ses hauteurs. Accrochée au croissant même de la lune, j'ai bien cru que ce coup-là, elle allait fendre la caravane en deux.

– Merci, Musta.

Rendu à sa sérénité primaire, Musta a repris sa taille normale, son humeur normale. Les Turcs sont des gens très doux. Il faut les respecter. Sinon, ils cassent tout. Musta caresse son avant-bras qui vient de faire une heure supplémentaire. Il rejoint son bungalow sans adresser un regard au petit sergent de l'armée française, qui, la lèvre fendue, la paupière bleue, montre le poing aux hommes, aux femmes, aux camions, aux engins, à tout le chantier :

– Je vous aurai. Je vous aurai tous.

Il pue la sueur, la boue, la pisse. Il est affreux à voir. Et dire qu'il voulait acheter la carabine de Dromner.

La seule caravane qui a gardé les volets clos, une indifférence totale, est celle de l'homme aux chiens.

Pourtant, les chiens, ils hurlent à la mort depuis le début. Ma parole, on n'entend qu'eux. Ils ont autant de voix que les hommes.

OceanofPDF.com

Dans les fichiers de la gendarmerie locale, ce genre d'histoire est classée sous la rubrique « bagarre d'hommes ». A condition que les intéressés portent plainte, bien entendu. Mais Galu comme tous les siens n'a pas porté plainte et l'entreprise a besoin du bull de Le Guilledic. Galu n'a pas porté plainte, parce que lui et ses frères craignent et détestent la police. Police égale passage à tabac. Ils ne veulent pas recevoir une baffe supplémentaire et surtout ils tiennent à travailler. Encore plus que la police, il y a la crainte du préavis. Or l'entreprise recevra d'un sale œil un rapport « bagarre d'hommes » concernant sa main-d'œuvre. Elle n'aura aucun mal à remplacer ladite main-d'œuvre par un autre arrivage.

Affaire classée.

Pourtant les Algériens et les Turcs ont voulu marquer leur mécontentement : ils ont fait la gueule tout le lundi. Assis par terre, en rang d'oignons, ils n'ont pas bougé de la matinée. Puis vers midi, ils ont retapé leur bungalow. Ils ont bricolé une nouvelle porte avec les morceaux de l'ancienne tandis que Le Guilledic (qui lui aussi a fait la gueule) a passé la journée, à grands coups de marteau hargneux, à rafistoler ses volets, clope au bec, Germaine le houspille et le traite d'andouille.

Elle le hait d'autant plus que sous la pioche de Musta, sa Calor automatique a volé en éclats et, pour la première fois, madame est obligée d'aller au lavoir.

Le jour de la lessive est celui de la tradition ménagère française : le lundi. Le linge de la semaine, comme on dit. Et si les hommes poussent leurs coups de gueule et de poing, il ne faut pas croire que côté femmes, ça ne remue pas. La pleine lune nous déboussole un peu. La scène de samedi a échauffé tout le monde, brassé des tonnes de rancœur. Il suffit d'un mot pour que n'importe qui tape sur n'importe quoi.

Sacs en toile bourrés, pochon en plastique rempli de lessive, un bidon d'eau de Javel dans le panier des Portugaises dont le snobisme consiste en la perfection ménagère, ce matin, nous partons tôt. C'est dit : à midi j'irai revoir Fouldroule. Je cesse de faire la gueule et puis soyons honnête : si

je n'ose plus m'approcher du bistrot, c'est qu'au premier étage, il y a la chambre de l'autre, le communiste, qui a pontifié Algériens et Turcs de cesser de faire la gueule pour une grève plus consistante. L'autre, Poing-de-l'amour. Je l'ai surnommé ainsi à cause de la couleur de ses prunelles qui rappellent les fleurs de Fouldroule, bleues.

Assez, avec tout ce bleu, assez... Bleue, l'eau de rinçage dans laquelle Éliette dilue des pastilles de désinfectant.

J'irai revoir Fouldroule comme d'autres vont revoir leur Normandie. Et puis, merde pour Poing-de-l'amour. Je m'en fous de Poing-de-l'amour. Je déteste cette peur nouvelle, cette première peur... Jamais, auparavant, je n'ai cillé ou reculé devant un repaire d'hommes. Que se passe-t-il? Tout est devenu cauteleux, terrifiant. Et si j'allais le rencontrer dans l'escalier, près du bar, derrière la porte?

J'ai la chance et la douleur de ne plus le voir. Tout le jour côté bureau, ou tranchée sud, il a autre chose à penser. Je l'intéresse peu. C'est-à-dire pas du tout. Alors, qu'aurais-je, qu'ai-je donc à redouter de m'approcher de ce qui fut, comme je l'ai dit, mon chef-lieu?

Sur le chemin sans goudron, nous marchons deux par deux. Éliette souffle à mes côtés. Elle souffle sous la lourdeur de son sac bourré de draps, de chemises, de couches. Par pur sadisme, je me plais d'ignorer ce souffle, cette forge qui glougloute, je me plais d'ignorer qu'elle n'en peut plus. Éliette n'a que quarante ans. Quarante ans à la ville et quarante ans aux champs. C'est un peu la différence qu'il y a entre un fruit de serre et un légume. Je revois la trouille rétrospective de Lucie :

– Je ne veux pas grossir, vieillir, pourrir avant mon terme.

A cause des poches sous les yeux, on distingue mal la couleur, la vivacité de ses yeux. Sont-ils gris? Marron? Deux œufs sur le plat, mal cuits, en ébullition. La vie ne l'a pas rendue bonne, Éliette. Il faut la comprendre. Et quant à la graisse, elle joue aux femmes, toujours, le même tour de cochon : cochon gras, les cuisses, le ventre, le poitrail et des quintaux de hargne par là-dessus. Les grosses, toutes bonnes, c'est encore une histoire de riches ou de la ville. Mais il n'y a pas de grosses toutes bonnes. Il y a les mal aimées (eh là, si j'allais sombrer dans des

litres de liquide gélatineux?), des besogneuses que la fatigue fait grossir. La graisse est le sceau d'une vie qui s'est gâtée par un bout et a proliféré en cellules son échec. Je hais la graisse. Je lui préfère encore une patte en moins.

Cheveux paille ou cheveux blancs? Que fut Éliette dans sa jeunesse, avant les chantiers? Et là-dessous, elle a troqué ce qui fut un teint de poupée en celluloid contre des joues violacées, traversées de ruisseaux rouges à la manière des oranges sanguines. Les gros mollets qui ne portent jamais de bas mais des chaussettes d'homme ne sont que nœuds, poils et engelures. Décidément pas très compatissante, ce matin, je leur compare sournoisement ma peau lisse, tendue, et je trouve que je devrais me réjouir davantage de posséder encore ce beau sort périssable : la jeunesse. Et un paquet de linge moins lourd que le sien. Pourvu qu'elle ne m'emmerde pas avec mes dessous en nylon et soie. Pas d'humeur à comprendre et être « DOUCE » comme dit Fouldroule; il est vrai que chez Fouldroule j'ai tous les crédits. Que puis-je craindre entre lui et papa? Je suis entièrement protégée. Qu'on m'enlève ces deux hommes et le chantier tout entier ne verra en moi qu'une femelle seule, à prendre. Ou à laisser.

De « DOUCE » qu'en reste-t-il, au fait? et d'abord le suis-je? l'est-on au milieu de ces quintaux de moellons qui vous écrabouillent d'un rien? Bon. Compris. Pas le moral, pas le moral... ça n'empêche pas de vivre. On l'a dit à Fouldroule quand il a osé s'étaler dans ses sanglots. Ronchonons, monologuons et jetons à l'eau le contenu malodorant du sac. Pedrita et Amalia, les femmes de Pedro et Julio, ont soigneusement plié tout leur linge dans une grande corbeille en osier qu'elles portent à elles deux. Sur les chemises aux bras repliés comme pour un repassage, elles ont posé en plus du savon, de la lessive, leurs battoirs. Et me viennent en tête les phrases de la rengaine sur les lavandières du Portugal :

« Et frappe, et frappe
avec ton battoir,
et frappe,
tu dormiras mieux ce soir... »

Ce n'est pas évident quant au sommeil. Notre petit cortège est fermé par Germaine, qui, perchée sur des hauts talons, jupes moulantes, chemisier en nylon rose, permanente battue en œufs à la neige, rouge à lèvres en pot de groseille, est d'une humeur pire que la mienne mais pour des raisons différentes. D'abord elle a confondu sa crème de jour avec sa crème à épiler et son fond de teint ne dissimule pas les larges plaques rouges qui bourgeonnent, festoient, s'entremêlent à des grains de poudre mal étalés. Ses plaques sont aussi rouges que ses boucles d'oreille : des cabochons en plastique qui représentent un coquelicot avec un cœur jaune.

Pedrita et Amalia se moquent d'elle en portugais. Je le devine à la manière dont elles jettent leur rire par-dessus l'épaule gauche, côté Miss Calor qui clame bien haut que, la prochaine fois, elle ira d'un coup de voiture porter cette saloperie de linge au pressing du village.

– Il y a bien un pressing, dans ce foutu trou?

Pas sûr. Et puis il ne faut pas jouer aux riches devant celles qui battent leur linge comme plâtre par tous les temps.

... Le lavoir se divise en deux baquets dont l'un est entouré sur trois côtés de rebords en ciment qui font mal aux doigts mais retiennent bien le linge savonné. Dans l'autre bassin coule une eau glacée et transparente, renouvelée. C'est là qu'on rince, c'est là que la Marraine vient boire, ou les chiens de Dubois quand il les lâche. Ce qui fait hurler Éliette (pour ce qui est du lavoir, la loi est aux femmes) :

– Ces saloperies de clébards vont nous polluer notre eau encore plus que la Marraine...

Notre groupe au travail se divise ainsi : côté droit, Pedrita et Amalia, les Portugais c'est comme les bonnes sœurs, ça se déplace en groupe. La solitude, c'est déchoir. Pour Lucien, le groupe, c'est la survie. Le groupe ça donne des idées et les idées ça fait déraiper des bons chemins. En groupe, donc. Depuis que j'ai perdu Lucie, que j'ignore Fouldroule, y a qu'à voir comme je gamberge.

Éliette a besoin de place. Ses kilos, tant sur elle que dans son sac, l'exigent. Elle est donc seule en face de moi et j'ai pour voisine l'épouse de l'écraseur de casbah. Germaine commence à tremper un doigt dégoûté dans l'eau en râlant qu'une eau aussi froide, ce n'est pas permis. Et que si elle tenait le salaud qui lui a cassé sa Calor, on verrait ce qu'on verrait.

– On verrait ce qu'on a l'habitude de voir, souffle la grosse Éliette qui la déteste et a des années de lessive à amortir derrière et devant elle. Aussi, ce n'est pas le moment de lui lancer le coup de la Calor ou des pressings automatiques. Le pressing, c'est elle. Depuis toute sa vie. Et sa vie n'est pas finie. Alors, elle le fait savoir :

– C'est toujours les feignasses qui se plaignent. « Elle » verrait, « elle » verrait si elle avait sept gosses.

« Elle » a déplié un très court pantalon – ma parole, c'est le pyjama rempli de la pisse de la Marraine – et commence à le saupoudrer d'Omo comme on sucre une tarte aux fraises. Mais ce n'est pas pour cela que sa langue s'arrête de fonctionner :

– On n'a pas idée de se faire engrosser sept fois surtout pour fabriquer des voleurs de mobylettes... Il pense à quoi, ton Tourniquet? (C'est le surnom de Carvinet.)

De violet, les joues d'Éliette virent au noir :

– Dis donc la mère Casbah, t'as qu'à demander à Musta de t'en faire un, de mouflet, puisque la Ferraille, il est capable de faire que des conneries...

– De quoi? de quoi? qu'est-ce que t'insinues?

Elle n'a pas l'air commode, Germaine. Je commence à rigoler doucement. Il va y avoir du mouvement. C'est trop mal parti pour qu'elle la ferme. Et de plus, nous les femmes, on a besoin de se défouler. S'engueuler et se taper dessus, c'est aussi notre privilège.

– J'insinue rien que ce qu'on sait, continue Éliette d'un ton posé. Ma porte est en face de ta fenêtre et tu ne tires même pas tes rideaux de cocotte quand tu joues à la bête à deux dos. Même que mes gosses t'ont vue... Qu'est-ce qu'elle fait, Germaine, avec le Turc? qu'il m'a demandé, le plus jeune... Pire que la Marraine, que t'es... Pire. Parce que tu voudrais

faire croire que t'as des bonnes manières... Pas de danger qu'il t'allonge sur le dos, mon homme, il n'aime pas les ventres à bicots...

– Dis donc, la grosse, tu la fermes un peu? Pour ce qu'il est beau, ton Torniquet. Sec comme une vrille, avec un tarin plus long que l'autoroute. On comprend qu'il te baise, entre crapauds, ça colle toujours...

Ce que je m'amuse. J'en ai les joues qui sautent jusqu'aux tempes. Mais qu'ai-je, qu'ai-je à aimer tout ce remue-ménage?

Éliette frotte à pleines mains, pétrit un drap avec des torsions terrifiantes, je n'aimerais pas être entre ses doigts. Elle s'arrête, repose le drap qui fait des cloques de savon et montre Germaine de son poing surmonté de mousse :

– Et son gars? vous l'avez vu, son gars? vous avez vu quand la Marraine lui a chié dessus? et vous savez ce qu'elle lave en ce moment, cette salope? C'est la culotte pleine de pisse de son cornard. Il a des cornes tellement grandes que, quand il passe près des grues, il les dépasse. Ce n'est pas peu dire, car une fois les cornes enlevées, il ne reste plus qu'un nain à grosses fesses...

Pedrita et Amalia ne comprennent pas les mots, mais ont saisi la situation. La dispute vise Germaine et Germaine, personne ne l'aime. Aussi elles se contentent de rire en chantant *Puerta del Sol* au bout de leur soprano qui fonctionne tout le jour.

Mais Germaine, elle, n'abandonne pas comme ça. Belliqueuse comme une vieille fille, elle a aussi pas mal de hargne. En ce sens, elle reflète Doudou la Ferraille. Elle n'a pas un bull pour cogner, mais voilà qu'elle arrache le battoir d'entre les mains de Pedrita qui en pousse un contre-ut raté, et elle en balance un grand coup sur le bras d'Éliette qui, se doutant de la chose, riposte en la coiffant du drap dégoulinant.

Elle a tiré le drap et, cul en l'air, la belle Germaine pique du nez au fond du lavoir, côté prélavage, là où c'est le plus sale... Toujours hantées par les soins ménagers, les Portugaises retirent précipitamment leur linge et regardent Germaine barboter, avaler de l'eau innommable, arracher le drap d'Éliette, le rejeter à pleins bras. Sous le drap, il y a une tête

hagarde, dépermanentée, mouillée de plaques de lessive, la bouche en carré, stupéfaite, cherchant une riposte sanglante. Elle n'a guère le temps, car Éliette qui a une poigne de chauffeur d'engin, la tire jusqu'au bord par le reste de ses bouclettes et commence, méthodiquement, à la fesser comme dans *Gervaise*. A coups de battoir.

Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait une fessée, mais plutôt une volée de coups qui pleuvent sur les reins, le dos, les cuisses de Germaine. Je tire Éliette par son tablier – une ancienne vareuse à Torniquet, non, Carvinet, taillée en blouse à boucher – mais elle est tellement déchaînée qu'elle m'envoie un coup sur les mains. Aïe, ça fait mal, cette vacherie.

– Laisse-moi, laisse-moi la rosser, cette ivrogne.

Et elle rosse, en effet. Les Portugaises ne rient plus. Elles se mettent à raisonner avec volubilité : leur savon a glissé au fond de l'eau, leur linge va être gâté et, de plus, elles veulent leur battoir. Pedrita a le tort de tendre les doigts vers son bien qui voltige sur la peau de Germaine avec les mêmes flac que sur le dos des draps. Aussi, Pedrita reçoit-elle à son tour un coup sur les ongles. Elle crie mais les Portugaises crient beaucoup. Tout le corps d'Éliette ressemble à un bulldozer.

Ses roues sont ses bras qui tournoient, cognent, concassent. Germaine a réussi à sortir de l'eau. Sa lèvre éclatée se confond avec le dégoulis rouge groseille qui la maquille. Elle renifle cette confiture à moins qu'elle ne l'expulse. On ne sait plus. Éliette repose le battoir, proprement essuyé avec un torchon qui flotte et frappe, frappe, tu dormiras mieux ce soir.

Le comble, c'est la Marraine, fichée en piquet de chantier, qui nous nargue, les doigts dans le nez, la blouse ouverte sur son ventre qui crève les yeux. Elle s'amuse bien, pour ne pas changer. Ça lui rend le moral de voir les femmes qui la dédaignent se rouler une trempe dans la gadoue. Si elle savait parler, qu'est-ce qu'elle nous lancerait comme sarcasmes. Pour une fois les « charogne, putain, salope, Marie-Casbah, baise-tout-le-monde », ne roucoulent pas sur son dos un peu voûté depuis qu'elle a pris du large. Elle est à la fête. Aux premières loges. Comme toujours et partout où il y a du raffut. Le chantier, c'est sa bicoque sans toit. Elle y a des droits. Ceux de tout voir. D'ailleurs, tout le monde la cite, la prend à témoin. Style :

- Tu finiras comme la Marraine.
- Va voir la Marraine si ça te démange.
- Baiseuse comme la Marraine.
- Laide comme la Marraine.

Marraine, Marraine, Marie-Marraine, ô, ma sainte, prie pour nous, tu ne sais que joindre les bras à défaut des mains, mais tu contiens tous nos secrets, même les plus sordides et tu t'en fous pas mal. Des beaux aussi. Tu as bien deviné que j'aimais Lucien. Et ce que ça te fait rigoler. Douce, c'est toi qui es douce. Et ton même qui bat dans tes flancs, sera-t-il vert, sera-t-il jaune, sera-t-il café sans beaucoup de lait, avec des prunelles comme celles de Dromner? Ris, Marraine, ris Marie, ô, la Marie, tu n'échapperas pas à tes roucoulaudes de femelle pleine, heureuse à force de t'être roulée dans toutes nos boues. Moi, je t'aime bien, Marraine. Et pour tout dire, tu me rends lyrique. De voir Éliette tabasser Germaine a allumé dans tes yeux une flamme rouge impossible à décrire, une joie carnivore. C'est ta façon de rire, si l'on compte pour des prunes cet affreux ricanement qui retrousse tes lèvres comme celles de Poupoune, la bouffeuse de rats. Rouges, tes prunelles, plus groseilles que le maquillage de Germaine. Par ici, on n'est pas tendre, Marraine. Ris. C'est sûrement une question de racines qu'on n'arrive à jeter nulle part en dehors de ces cailloux dégueulasses où ne pousse pas même le chiendent. Parfois, ça monte à la tête. Ris.

Terminée, la bagarre. Faut pas rigoler trop longtemps. La lessive n'est pas faite et les hommes vont rappliquer pour le casse-croûte. Pas question qu'ils trouvent la gamelle vide et les haricots figés dans la sauce. Sans parler des chemises de rechange. Car la peur de leur mâle domine leur propre violence, autoritaires comme des filles du Far West, c'est quand même, comme toujours, l'homme qui a le dernier mot. Celui du porte-

monnaie. Carvinet ne supporte pas de planter sa cuillère dans du bouillon mal cuit et les Portugais vont glapir (les Portugais glapissent toujours) que les femmes sont faites pour les aider au lieu de discutailler au lavoir. Chacun son chantier.

Battoir restitué, linge dûment recompté, cette fois-ci on frappe pour la bonne cause. Bosselés de mousse, gonflés de bulles, les chemises, les draps, les torchons s'emmêlent dans un éboulis égalitaire qui fait plaisir à voir. Même l'affreux pyjama de Jo la Ferraille est accepté au milieu des pantalons de Carvinet. Germaine serre les dents. Couverte de bleus, elle doit avoir mal partout, mais elle la ferme et, satisfaite, Éliette qui semble avoir encore forcé depuis qu'elle a étalé sa force, s'est mise à chanter *les Roses blanches* avec des trémolos attendris. Une histoire d'orphelin, ça la bouleverse. Désintéressée, la Marraine a filé : roseaux de la rivière glauque, bosses aiguës des chardons, piquets mêlés aux digitales d'eau, où est-elle?

Midi. Midi crève silence. Seule. Ouf, elles sont parties, elles sont allées étendre leur proue sur vingt mètres de laiton; côte à côte et sans rancune, prêtes à se déchirer à nouveau.

Je ne vois pas beaucoup papa. Levé tôt, rentré tard, il ne vient même pas à midi. Il emporte sa gamelle, sa bière et sa thermos de café. Comme ceux de la tranchée sud. Avant-hier une grenade a explosé. Une vieille, peut-être de la guerre de 14. Pas de mal, pas de blessés. Du bruit et un brin de trouille. Bientôt papa finira par installer son lit dans la tranchée. Le bureau est désert. J'en profite pour téléphoner à Lucie. A midi, elle est encore là. Comme tous les gens qui ont besoin d'un appui, je téléphone beaucoup, depuis quelques jours. Je rôde autour de l'appareil, je fais le numéro, ça grésille pire qu'une friture de sardines, pire que les jours de pointe chez Fouldroule. Et une voix rêche, une voix pas aimable, une voix de bureau demande :

– Compagnie des Mines, bonjour.

D'un seul souffle : les MINES BONJOUR. Je demande Lucie. C'est-à-dire M^{me} Dromner. Refriture. Que c'est compliqué, côté public, pour se parler. Et puis au milieu du gargouillis, de cette vidange d'interférence, fraîche, nette : Lucie.

– C'est toi?

C'est moi. Et pas gaie. Salut, Lucie. Quand reviens-tu?.

– C'est à toi de venir. Bouge un peu de là-bas. Qu'est-ce qu'il fait, Poing-de-l'amour? il ne t'accompagne pas en balade sentimentale?

Ah, la garce.

– Lucie, arrête de me foutre le moral par terre. Éliette et Germaine viennent de se tabasser à coups de battoir, au lavoir.

– Marrant. Agneau en or, j'ai accroché ton tableau dans la chambre de mes filles et devine où? dans un appartement. Trois pièces, de la lumière partout. J'ai déménagé depuis trois jours. Je t'ai envoyé ma nouvelle adresse.

De la lumière? de la lumière dans les plaines des houillères?

– Sur le chantier, on ne peut plus regarder devant soi tellement le soleil est aveuglant. Les hommes travaillent avec des lunettes noires.

– Alors regarde derrière toi. Du côté de Poing-. de-l'amour. Il est beau mec. Débrouille-toi, Douce. Jette-toi à l'eau. Tu en crèves.

– Qui t'a trouvé un appartement si vite?

– La compagnie, figure-toi. L'état de veuve a parfois ses avantages.

– Je m'en suis aperçue.

Elle rit, contente. Elle aime les dialogues où coule un peu de vinaigre.

– J'ai un appartement, Éléonore.

Elle m'a rendu mon prénom et sa considération. Elle a une maison. Une vraie. Avec des murs contre lesquels on peut s'appuyer de tout son poids, planter un clou sans les traverser. Des murs et non des tôles derrière lesquelles on crève de chaud l'été et on gèle l'hiver.

– Et mon loyer est raisonnable.

Toutes les joies, Lucie. Et moi, qu'est-ce que j'ai?

... Elle a une maison avec des grandes fenêtres et des portes. Des portes qui ferment à deux battants et derrière ces portes, il y a des chambres et des vestibules et des vestales dans ces vestibules et des greniers, des caves, des souterrains.

– J'ai une baignoire grande comme un homme.

Elle se couche chaque soir sur un homme. Le vrai bonheur, quoi. Côté veuve comptable, c'est Byzance.

Une baignoire. Je ne sais pas ce que c'est, une baignoire. Ce lit rose et blanc, lisse à la peau du dos et du derrière, contre lequel on se laisse aller, sans âge, avec la béatitude animale qui épanouit chaque membre dans la tiédeur de la mousse, la douceur de son coma que nous promet *la Maison de Marie-Claire*.

– Éléonore, quand tu viendras – car tu viendras–, tu prendras un bain, un vrai.

Je ne connais que la rudesse du lavoir, les cuvettes en fer, l'eau trop chaude ou glacée, et le gant de toilette qui craque dans la main quand il a séché au froid.

– Éléonore, je te froterai le dos avec une savonnnette rose bonbon.

– Lucie, salut et merde : ce n'est pas ce que j'attendais de toi.

– Tu préférerais que Poing-de-l'amour te frotte le dos?

– Tu es une gale. Le veuvage te monte à la tête. Plains-toi. C'est ta promotion sociale. Tu t'en fous bien de ton ex.

– De mon défunt, tu veux dire. Parce que, pour ce qui est du divorce, il n'a jamais voulu. Je ne me fous de rien, Éléonore; j'essaye de vivre, d'être le plus contente possible. Ce n'est pas facile. Au fait, je me suis syndiquée. Je commence à aller aux réunions. Cela m'aide à supporter des moments harassants.

Elle a dit « harassant » en respectant le « h ». Elle va aux réunions; elle est syndiquée. Je raccroche, épuisée.

Des papillotes de chaleur font la ronde sur un grand plan déplié. Je caresse du doigt les figures géométriques. Lucien écrit là-dessus.

On étouffe ici. L'odeur de la tôle qui grésille et du bois me font transpirer, suffoquer. Décidément, je ne sais plus trop où aller. J'ai chaud partout et de tout. Allons nous faire offrir un déjeuner par Fouldroule, pleurnicher à mon tour. Allons boire un verre d'hydromel, transparent et blond – la peau de Lucie est transparente et blonde depuis qu'elle vit dans une maison, transparente et blonde quand elle s'étend dans l'eau de sa baignoire – allons manger des fraises chez mon copain. Elles ont dû éclater en soleils ruisselants depuis que je ne l'ai vu. Il y en a plein son jardin. A moins que je ne les arrose de vin lourd et noir, un guébar ou un mascara 13 degrés... Lucie va s'inscrire au Parti. Lucie a les tics de la ville. Lucie et Poing-de-l'amour vont s'unir pour nous défendre, nous les inconscients, les pauvres mecs de chantier, les isolés; pas même foutus d'avoir notre tombe, un espace pour mourir et dormir bien à soi.

Allons nous consoler. Oh, le jardin de Fouldroule déborde de délices diverses. A ce régime, je finirai par sombrer dans la graisse si consolation se ramène à l'estomac.

Allons, allons voir si la rose... mais, je mens, nous sommes toujours aussi privés de fleurs.

Ou alors, blottie sur mon lit, j'aligne des chiffres. Une planche de contre-plaqué sur les genoux, je soustrais, j'additionne, je dessine des X, des Y, des fractions à silhouette de camion :

A = la cabine en verre derrière laquelle on supervise tout le chantier.

Sous le A – sous la cabine – un trait, non, une barre de fer.

Zéro. Zéro deux roues dans la boue.

Tout cela égale, égale? les branches d'un brancard? mais les branches d'un brancard sont la pure tangente vers les fractures, les contusions, l'éboulis des chairs si tendres... la peau, si belle, si chaude, destinée aux caresses, à l'amour, au meilleur, la peau. Il ne faudrait jamais toucher à la peau. Mourir au moins avec sa peau tout entière, unie, décente : un beau linceul. Le chantier restitue une peau en loques quand il tue nos hommes.

La mort?

Encore? Mais quand, comment se débarrasser de cette ombre qui accompagne sans cesse la mienne?

Il est vrai que j'en connais le cataclysme. Lucie remonte mieux la laide pente. Il n'y a guère que l'amour – le X – que je ne connaisse pas. Vraiment?

Comment peut-on mentir à ce point? Je mens, j'ai menti. Je brûle d'amour. C'est à mon tour d'apprendre le goût aride du guet, l'attente, le malaise, l'espoir proche de son confrère absolu, le désespoir. Tout cela pour un homme aperçu une soirée et qui a frôlé mes épaules et ma bouche.

Ridicule! pendant son absence, c'est-à-dire constamment, je jongle avec un prénom, un surnom, une ombre bleue.

Fouldroule est en train d'éplucher des pommes de terre. Et comme sa vue a baissé, il a mis ses lorgnons. Absorbé, un journal déplié sous les épluchures, il ne m'a pas vue entrer d'autant plus que la porte est grande ouverte. Personne.

– Fouldroule, je te salue.

Il a le geste des gens qui portent des lunettes depuis peu. Il les enlève.

– Pour mieux te voir, mon enfant.

Il a l'air content; moi, je vais fondre. Je m'ennuyais singulièrement, loin de lui.

– Fouldroule, je te souhaite les meilleures choses. J'ai un cafard bleu dans la cervelle. Chacun son tour. Fouldroule, veux-tu me laisser déjeuner avec toi?

Il me tend un couteau :

– Alors épluche, ma fille. J'allais faire des frites. Je suis en retard.

– Tu ne déjeunes pas seul?

– Lucien mange ici. Le midi.

Aïe. Ouïe. J'enlève un gros œil dans la patate humide et pas mal de chair autour.

– Fouldroule, j'aime ce gars.

C'est moi qui baisse les yeux, très absorbée apparemment par l'opération épluchage et Fouldroule n'est plus que cette voix rayée par la nicotine :

– Je le sais. Tant mieux d'ailleurs.

Je me jette sur ce « tant mieux » en affamée.

– Pourquoi « tant mieux » ? Il n'a pas l'air de s'intéresser à moi.

– Forcément. Tu fais la gueule. On ne te voit plus. Si tu veux qu'on t'aime, montre-toi. Ainsi Monique...

Je dis « oui oui », très vite, pour éviter le couplet Monique qui à force de se montrer tentait tout le monde et le Diable avec. Pourtant Fouldroule a cité Monique froidement, sans s'attarder, avec moins de chaleur que lorsqu'il raconte pour la centième fois l'histoire de son colis parachuté. Et puis ça lui a fait plaisir de me lancer que « je fais la gueule » donc que c'est ma faute si je diminue mes maigres chances.

– Fouldroule, je te raconte des bobards. Je n'aime personne. Je veux dire d'amour.

– Parce qu'il y a des centaines de façons d'aimer ?

– Je ne sais pas. Peut-être. Tout est différent pour moi depuis la fête.

– Tu as raison. On est tous mabouls. J'ai appris l'histoire de Jo la Ferraille. Ce qu'il est con ce qu'il est con. J'en pissais mon genièvre à force de rire.

Il rit à nouveau. Tant mieux. Je lui raconte la scène du lavoir. Pour lui, elle fait pendant à celle de Le Guilledic avec son bull.

– C'est l'été qui cogne sur le citron. Ainsi une fois dans le Sahara...

Cher, cher Fouldroule ! comme le voilà, si pareil à lui-même que je me lève et je l'embrasse une dizaine de fois.

Je n'ai pas écouté l'histoire, mais cela n'a pas d'importance. Je ris. Je suis contente. J'ai retrouvé mon dû d'insouciance. Je ressuscite d'une série

de jours mortels. Et devinez ce qu'il y a dans la cuisine de Fouldroule?
Une tarte aux fraises.

– J'avais l'intention de te la porter ce soir. J'en avais marre de ne plus te voir, sacré petit rat.

On a tout le temps de causer. Ce n'est pas comme cet hiver où on ne savait plus où s'asseoir à cause du monde.

– L'été dévore nos hommes.

Ils cuisent tout vifs dans la tranchée sud. Les boissons, ils les emportent pour la journée. Il n'y a guère que l'équipe de nuit qui vers six heures, le matin, vient boire le café et le genièvre.

– C'est comme ça avec les chantiers. La période de pointe pour nous, c'est l'hiver. Tout le contraire des stations balnéaires.

Fouldroule a allumé le gaz sous une poêle remplie de moules arrosées de vin blanc et de petits oignons. Il a jeté les frites dans l'huile bouillante. Il regarde le coucou bavarois qui gueule tous les quarts d'heure en pointant un bec jaune au bout d'un ressort :

– Midi trente... Qu'est-ce qu'il fait, l'autre...

L'autre. Ah, oui, il y a l'autre. Il n'y a même plus que celui-là. J'ai un mouvement de panique vers la porte, le jardin. Je ne veux pas le voir.

– Mets le couvert, brame Fouldroule qui voit mon manège.

Le couvert. C'est vite fait. Trois assiettes ébréchées avec une bordure de fleurs bleues, les poings-de-l'amour. Et des verres épais, profonds. J'ai mis le couvert de Lucien en bout de table, le plus loin possible du mien et je m'en veux de lui choisir l'assiette en meilleur état. Qu'est-ce qu'elle se ficherait de moi, Lucie. Je m'en veux aussi de mes mains rougies par la lessive. Fouldroule s'amuse bien.

C'est ce qu'il voulait, n'est-ce pas, de me voir tomber amoureuse – tomber, cette expression veut tout dire sauf la joie. Tomber c'est le vocabulaire cher aux cabosses, aux genoux râpés. Tomber. La chute. Et papa qui me rêve mariée, casée. Casée. Encore un mot qui replie sur moi son entrave, ses barres de fer, ses murs, les murs d'une maison. Casée dans une case, une cellule, tout désormais se réduit. Le monde, auparavant, m'était donné, immense, chaotique avec des terrains béants,

des trous énormes. Une véritable planète inexplorée. Et voilà que l'univers coule dans ma cervelle des litres de goudron noir, qui me donnent l'envie de me replier en forme de fœtus.

– Mais, dit Fouldroule dans mon dos, il demande souvent de tes nouvelles, Lucien.

Le goudron noir s'éclaircit un peu, baraté de bleu : il se souvient de moi. Assez, assez, Fouldroule. Un mot, un seul et je vais marcher, y croire comme une folle, rebriser d'autres frontières, chuter, oui, chuter, mais avec une houle de bonheur qui secouera mon âme à en faire exploser mon corps. Mon âme est un obus non désamorcé. N'y touchez plus. Ça va faire badaboum.

– Salut tout le monde, dit une voix côté porte. Car je vois qu'il y a du monde.

L'obus. Attention à l'obus. Silence, mon cœur, ne te retourne pas. N'étreins pas le vide.

Je me retourne d'un seul bloc. Ouf, c'est lui et je n'ai plus peur. Bonjour Lucien. On se serre la main. Chemise ouverte, blouson sur l'épaule, il est agréablement laid. Il n'est pas beau beau, pourtant il me plaît. C'est lui que je veux.

Fouldroule est coi devant sa friteuse qui fume comme l'enfer et moi aussi, je reste coite dans ce jean usé et cette chemisette sans couleur. J'ai beau tourner mes doigts de pied dans mes espadrilles, je n'arriverai pas à cacher qu'en fait, elles ont plutôt l'air de savates. Seuls, mes cheveux me sauvent; ils dégringolent, plus roux que noirs quand on change de saison et ne supportent ni barrettes ni épingles. Ils foisonnent, cascotent, finiront par atteindre une longueur monstrueuse si je n'y mets pas bon ordre. Pas plus tard qu'hier, j'en ai coupé une trentaine de centimètres pour les remettre à la taille. Je prends goût à cette manière facile, indolore, légère de me débarrasser de cette poignée d'algues vivantes, de

ma substance... des algues qui tombaient, légères, des plumes autour de ma tête renversée. J'ai coupé sans miroir en tenant toute la chevelure d'une main. Il faisait chaud et j'ai secoué un front que je crois délivré. Pour un peu j'aurais tout taillé. J'envie les courtes boucles de Lucie qui bougent à son rythme. Je maudis mes longs cheveux qui se nourrissent de ma substance, de mes rêves, mais pourtant, à cette seconde, je compte sur eux, je me cache dedans, je suis sous une tente de squaw.

On a déjeuné rapidement, sans parler. Quand je lui passe la salière ou le pain, j'ai le geste poli trop doux inhabituel terriblement intimidé. On se détend un peu au moment du café. Fouldroule remplit trois verres de genièvre et sort un tapis, des cartes.

– Tu as bien le temps d'une belote, Lucien?

Non. Le temps de rien. Sauf de bondir en quelques tours de roues vers la tranchée. Lucien bénéficie de la 4L de Dromner. Alors je me jette à l'eau :

– Lucien, vous pourriez m'accompagner à Lille, dimanche ou samedi? J'aimerais revoir Lucie. Elle a un nouvel appartement.

– Dimanche, je ne peux pas; mais l'autre samedi si tu veux, oui.

Mon cœur bat lentement. Il m'a tutoyée. L'autre samedi... Dimanche, il ne peut pas. S'il ne peut pas c'est qu'il a quelqu'un à voir.

– Ou si tu es libre, vers cinq heures je dois aller chercher les acomptes des gars. Je t'emmène si tu veux. On essaiera de passer chez Lucie.

J'acquiesce. D'accord, je serai ici à cinq heures. Justement, j'ai besoin de peinture. Je n'ai plus de bleu.

– Alors, salut. A tout à l'heure.

Disparu dans le soleil. Salut. Seule avec des soleils sous la peau.

– Fouldroule, tu as entendu? je vais à la ville avec lui.

Fouldroule marmonne :

– Il n'a même pas goûté la tarte aux fraises.

On s'en partage une tranche. Les tasses de café sont remplacées par des verres de vin blanc glacé.

– Fouldroule, tu crois que je peux sortir attifée comme ça?

– Mais Douce, on a l'habitude de te voir ainsi. Tu es Douce. En quoi veux-tu donc te déguiser?

– Je ne sais pas... ma robe de bal...

– Celle-là, quand elle devient maboule, elle est encore pire que Jo la Ferraille.

Oh, et puis zut. Ils m'agacent tous. Que se passe-t-il, après tout?

Il ne m'a rien promis, ce mec, il n'a déversé aucune corne d'abondance sur mes genoux serrés. J'irai comme je suis.

Ragaillardie par ce que je considère comme un acte de courage, je vide le fond de mon verre et je demande à Fouldroule la clef de la chambre de Lucien :

– Il n'en a pas. C'est toujours ouvert. Et c'est lui qui fait le ménage. Il dit qu'il a deux bras et qui sont faits pour s'en servir. Que personne ne doit servir personne. Mais qu'est-ce que tu veux y faire?

Je ris, juste sous son nez :

– La sieste, cher Fouldroule. Pour conserver mon teint de lys et de rose.

Et maintenant que tu l'as, mon beau secret, je te dirai que tout ce qui a rapport avec lui, même une chemise qui traîne, m'intéresse. Je te dirai que c'est en cambrioleur que je monte là-haut : pour voir, toucher, comprendre son décor, lire le dos de ses livres – il a dit qu'il en avait –, m'enfourner sous son édredon, me refaire une beauté devant sa glace, celle devant laquelle il se rase tous les jours. Bref, mon cher mon adoré, je crève d'amour et je me fous pas mal de vous tous et de votre opinion sur mon indiscretion. J'aime et ça emporte au diable mes scrupules d'enfant. J'aime et je ne savais pas que cela comportait tant d'exigences, de volonté et de folie. Je sais que tu peux me fiche à la porte mais tu ne le feras pas. Parce que tu tiens à moi et toi qui as vécu, tu sais que l'amour qui vous dégringole dessus c'est pire qu'une bétonnière tout entière sur le coin du crâne... On est capable de tout. J'aime. Je l'attendrai comme un chien. Je vais faire comme la Marraine quand elle poireautait tout le jour et la nuit là où passait Dromner. Je comprends beaucoup de choses, depuis quelque temps, entre autres que l'amour est une magnifique

catastrophe, une merveilleuse tragédie qui se met d'un seul coup et sur un seul mot à balayer des tonnes d'amitié et de partage. Chacun pour soi. J'ai compris pourquoi tu étais prêt à reprendre Monique dès qu'elle t'a sifflé, quitte à nous perdre tous. Et tu as raison. Et je m'en suis voulu de n'avoir pas pigé assez vite. Sans elle, tu es revenu à ton agréable enfer où coule le genièvre, hurlent les copains et passent les nuits où, seul dans ta cave, tu te traites de raté. Malgré le colis parachuté sur ton porte-bagages. J'ai compris que ceux qui vivent seuls, c'est rarement un choix. Ils sont inconsolables d'avoir été obligés d'abdiquer devant cette solution.

Alors, voilà, je monte dans sa chambre.

Je lui verse un reste de café :

– Fouldroule, tu as souffert comme un lézard mitraillé quand papa t'a dit que Monique ne reviendrait jamais... Fouldroule, je te jure que j'en avais des cris dans le cœur. Fouldroule, je suis malade d'amour. Que va-t-il se passer?

Pensif, il allume une gitane mais qui s'éteint aussitôt au coin de sa bouche :

– Tu parles ainsi à ton père?

Non. Bien sûr que non. Mon père c'est l'état indispensable à ma sûreté, je vais le voir quand j'ai besoin de lui au sens matériel, notre affection est très entière, très minérale. Mais je peux vivre sans y penser. On ne se dit pas vingt paroles, mais on est comme ça dans la famille.

– Tu l'aimes, ce père?

Oui. Comme j'aime le ciel les saisons le pain la terre les chantiers.

– Mais je ne peux pas lui parler comme avec toi.

– Et Louis, tu lui aurais parlé?

Je souris, une ineffable tristesse, les paupières qui battent, rapides, pour enfermer mon violent secret d'amour, mon pauvre mort dont je ne me console pas.

– Oui. Je n'aurais pas eu besoin. Il aurait vu. Tant qu'il y avait Louis, les hommes m'ont semblé grossiers, inconséquents. C'est peut-être prétentieux à dire, mais inférieurs à moi, à mes exigences. Louis m'a isolée de l'idée de l'amour. Il était là. Je l'attendais, je le servais, j'aimais

sa peau délicate, un peu foncée aux épaules et sa douceur quand il m'appelait « Belette ». L'amour que j'ai eu pour Louis n'appartient pas aux hommes ni aux femmes. C'est un peu comme si l'archange avait vécu à mes côtés pendant seize ans. Un archange silencieux qui m'écoutait penser. Le jour de sa mort, j'ai maudit mon père ma mère de me l'avoir donné pour frère. J'ai avalé un litre de rhum et je hoquetais sous mes larmes : « Prouvez-moi que Louis était adopté, qu'il n'était pas ma chair. Je l'aurais épousé sur l'heure. »

Je disais n'importe quoi. Papa est devenu encore plus silencieux par la suite. C'est à ce moment-là qu'il a dû penser qu'il faudrait que je rencontre un gars qui me plaise vraiment, banalement, violemment. Alors, alléluia, c'est fait, soyez contents; et laissez-moi voir sa chambre...

Le lit est à peine refait. L'édredon de travers. Coin lavabo, il y a un rasoir électrique, du savon en bombe, un très bon dentifrice. Un petit peigne fiché dans une brosse, des serviettes nid d'abeille. Je touche chaque objet. Je prends possession de mon amour. Les objets les plus usuels m'ont toujours attendrie. Le placard-commode est recouvert de livres. C'est ce que je cherchais. Des bouquins techniques sur les engins de chantier, des plans, quelques Zola, des Simenon, les mémoires de Saint-Simon. Un petit livre de Marx, *Salaires, prix et profits*. Et un titre qui m'attire sur une couverture jaune et noire : *les Fleurs du mal*, avec la photographie d'un visage malade, déchiré, les lèvres minces, le regard noir, vivante bête captive sous la paupière jaune : Baudelaire.

Ce lundi-là, j'ai plongé dans le gros édredon. Avec respect. Avec terreur. Avec délices. Il portait son odeur et entremêlé à ses plis, les manches bleues d'un pyjama. J'ai lu. Je n'ai pas arrêté de lire les mots sortis de cette vilaine tête de malade : Baudelaire. Je n'en revenais pas de rencontrer la beauté, une beauté que je ne comprenais pas mais qui

m'envahissait d'un souffle noir, chaud, la révélation que les mots aussi sont cette chair, cette boue, ces lambeaux drus, vifs, mortels, inégaux comme une rivière de montagne :

...« La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près. »

Je ne cessais de répéter cette strophe. Je fermais les yeux. Je l'ai sue bientôt par cœur. Aucun bruit ne montait de la cour, du jardin. Fouldroule, au fond de son jardin, donne à manger aux lapins.

La phrase monte en moi, houleuse, elle me remplit d'une émotion extrême :

« La jouissance ajoute au désir de la force ... voir le soleil de plus près.
»

J'ai beau fermer les yeux, le soleil a envahi toutes mes cellules. Ma parole, je suis devenue phosphorescente. Le soleil a tout envahi. C'est lui qui accable les nuques chargées du casque jaune – ce jaune attire tous les rayons – le soleil est porteur de misère, de soif, de peur. Le voir de plus près. Bon. Je m'approche, je m'approche du soleil sans précaution. Voici que d'un saut de couleuvre, j'ai pu saisir de toutes les prunelles béantes, un rayon et puis deux. Je chancelle. J'abaisse des paupières lourdes, bienheureuses; la mort bienheureuse à coup de soleil. Une fusillade de rayons or mauves bleus bleus, je bascule entre édredon et oreiller. Le soleil a absorbé, vampirisé ma résistance, m'accule au délice d'un rire soudain : j'aime. Qu'importe de disparaître.

Le soleil donne des mirages. Fouldroule me l'a raconté cent fois. Suis-je dans le Sahara, là où à force de soleil on voit des fontaines en formica

bleu? Toujours est-il qu'il y a derrière ce brouillard en poudre d'or une voix qui essaye de se frayer un chemin jusqu'à moi. Mon nom m'arrive par tronçons :

–ÉLÉONOR

Le « or » entre dans mon cerveau. Un rayon de plus. Un rayon d'or. Sur une part de gâteau, mon gâteau d'anniversaire, l'homme de ma vie a croqué un tremblant carré de caramel sur lequel triomphait le mot « OR ».

– Éléonore, il est cinq heures. Réveille-toi.

Dormir. Je me suis endormie sur l'édredon traître au milieu des mots éparpillés sur cette couche qui n'est pas la mienne. Je me suis endormie avec le livre *les Fleurs du mal* ouvert sur ma poitrine. J'ai un battement de cils, affolée. Honte sur moi. Poing-de-l'amour est là, assis au bout de l'édredon. Il tend les mains vers le livre :

– Tu aimes Baudelaire?

D'un coup de reins, je m'assois, je balbutie une excuse idiote :

– Excuse-moi. Je me suis endormie.

De timidité je le tutoie. Il est parfaitement à l'aise, une gauloise allumée entre les doigts, la tête appuyée, tempe contre paume :

– Mais je t'excuse, crois-moi. Tu aimes la poésie?

– Non. Enfin, je ne sais pas. J'ai commencé à lire et j'ai trouvé ça si beau que je n'ai pu m'arrêter.

– C'est une très bonne attitude. Ne pas s'arrêter devant ce qui fascine. Tu as bien fait.

– Même de dormir?

– Même de dormir. Ce n'est pas incompatible. Je ne t'ai rien offert pour ton anniversaire. Prends ce livre.

Ses yeux tombent sur le trou de mes savates que je n'ai pas enlevées. Ça y est, il a vu mes affreuses chaussures. Tant mieux. C'est fait. Je me sens plus à l'aise. J'ai serré le livre contre moi. Il y a dans les prunelles de Lucien quelques couleuvres brillantes qui font floc sur mes hanches, mes

bras, mes seins. Ce rose qui veinule brusquement mes joues (hélas, je rougis très facilement) le réjouit :

– Que c'est agréable une femme qui rougit...

Une femme?

« Et qu'es-tu donc d'autre? me bouscule Lucie. Que sauras-tu faire de mieux? Tu as du pain sur la planche, crois-moi.

– Qu'est-ce que le premier homme, Lucie?

– Le premier qui réussit. »

Allez debout, Eléonore. Debout. Cesse de rougir sottement devant l'inconnu et cet instant avide qui bouscule tant de soleil dans tes branches que tu en trembles.

– Alors Lucien, on va à Lille?

Debout, je secoue mon pelage. J'arrive à son épaule. Poing-de-l'amour a récupéré son self-control et ses prunelles froides.

– Bon, on y va...

Allons vers la ville. Voilà si longtemps que je n'ai marché le long d'un trottoir. Comment vais-je faire pour y tenir mon équilibre et ma dignité, celui-là marchant aussi raide que celle-là... Ma dernière ville fut Rouen, avec Louis. Un dimanche, il m'avait emmenée au cinéma comme si j'étais sa petite amie et après le cinéma nous avons bu un chocolat dans un grand et vieux café au plafond doré, précieux et laid. Il pleuvait. Que fait-il d'autre en Normandie, quand l'hiver se traîne, plus lourd qu'un mot d'amour qui n'ose se montrer au jour, prendre air, lumière et envol? La ville, ce sont aussi les couloirs de l'hôpital, cette sombre horreur cubique qui m'envahit, pour ensuite rejoindre un trottoir glissant, avec un cœur tout fumant de sanglots.

... Pourtant, juste avant d'ouvrir la porte, se produit un petit miracle. Posément, sans se presser, avec une poitrine qui bat fort sous la chemisette d'été, Lucien renverse mon front contre le mur et pose ses lèvres sur les miennes sans que j'ose respirer ni bouger, *les Fleurs du mal* tout entières écrasées contre ma poitrine, sous mes mains croisées. Elles protègent, non ma vertu, dernière chose à laquelle je pense, mais cet affolement intercostal, qui, me semble-t-il, rejoint un peu le balbutiement

que je sens en face de moi. Un baiser très doux, tenace, une interminable volonté de bonheur... Ah, je jure bien que cette fois-ci, je n'ai pas cogné sur ce visage nu pas plus protégé que le mien.

Pendant la route, nous n'avons guère parlé. Une fois traversé le chemin derrière le barbelé porteur de la pancarte « Interdit au public », j'ai eu l'impression de quitter, d'abandonner tout ce qui a été ma vie. Je tourne ma vie vers cette exigence nouvelle qui m'écorche et m'éblouit. S'il dit : « Viens, je t'emmène, ne te retourne pas », je le fais. J'y vais. Je ne peux oublier ce visage nouveau qui a bondi hors de mon visage habituel, impassible par habitude de raidir mes peines. Et penchée sur le mien, cette bouche exigeant, harcelant mon consentement, ma douceur. Un roulis d'espoir, un refrain formidable dans ma tête.

Je t'aime, Lucien, je t'aime. Mais dis-le, toi aussi, merde ou je crève. Je ballotte une tête raidie, au gré des tournants, des chaos qui charrient un flot de sang sous mes joues – une femme qui rougit une femme si peu défendue, plus même par son masque. L'amour fait donc plus de ravages qu'une nuée de sauterelles? Le vent qui entre par la vitre baissée déplie mes cheveux en drapeau. Le drapeau effleure son bras. J'aime ce bras. Je t'aime. Il ne dit rien. Il sourit. Le canal, le troquet, le chantier sont loin derrière nous. Disparus. Nous voilà sur la route de Lille, sur ce qui fut jadis également un jardin cabossé où peut-être une fille comme moi a aimé brutalement, d'un seul coup, tandis qu'une autre comme Lucie a enterré son fou de chef de chantier. Nous voilà sur ce que furent des tranchées, des cabosses, des baraques peintes en jaune. Une sorte de camp de concentration, l'extermination d'un paysage, un camp où coule le vin, où brament les hommes, pleurent les femmes, et tout cet éboulis de rires traversés de défis. Encore quelques mois, quelques semaines et la Marie-Marraine, on lui roulera sur le ventre à plus de 130. Un ventre énorme, concassé de goudron bleu, indifférent, solide, oublieux, oubliant qu'il abritera dans ses entrailles les secrets de notre chaude tanière complètement balayés. Notre parc sans arbres et sans ombre. La route a

besoin de sang pour exister. Que ce soit son origine ou son aspect final, elle se nourrit d'hommes, de tôles renversées. Elle a bouffé plus d'hommes qu'elle ne leur permet de se rejoindre.

Lucien, mon amour, as-tu conscience – toi qui emploies si souvent cette expression – que l'on foule un parquet sous lequel des hommes et des femmes, par paquets, ont pleuré rigolé, venus de nulle part, partis je ne sais où?

Au lieu de m'endormir sur l'édredon bourré d'étoiles, j'aurais dû enlever cet affreux jean, ces savates bonnes à jeter ou à patauger dans la lessive de ce matin. J'aurais enfilé la robe, la belle, la seule que je possède. Tant pis pour le ridicule mais j'aurais fait honneur à cette escapade. Je n'ai ni argent ni papiers sur moi. Rien que mon mouchoir – un gros mouchoir à carreaux de papa – roulé dans ma poche.

A propos de papiers, je n'en ai aucun. Socialement inexistante. Le chantier est un drôle de cocon, bourré de paradoxes : à la fois il protège, surprotège ses enfants nés au pied des grues, et d'autre part, il nous coupe de toutes les communications : l'apprentissage d'un métier, la connaissance du monde. Armée et forte, devant tous les coups durs, l'atrocité scandaleuse de la mort, j'y ai appris la survie qui est une violence. Mais fragile, totalement fragile à cause d'une branche de lilas, d'une lettre bleue amenant le préavis, on ne sait plus par quel bout lui résister, au chantier.

Comment fait-on en ville? Quels genres de problèmes accablent ces têtes que je trouve plus malheureuses que les nôtres? Lucien a ralenti dans le centre ville et j'ai tout loisir d'observer des visages et des silhouettes pressés, peu souriants. Je n'ose pas leur parler, leur adresser la parole, les inviter à prendre un café, chose qui est monnaie courante chez nous, derrière nos clôtures. Et puis, on a meilleure mine, des teints vifs, bruns, brûlés, qui font ressortir l'expression de la bouche et des yeux. Bien sûr, nous sommes fagotés différemment, mais c'est curieux à dire,

ce sont eux et elles que je trouve engoncés dans des vêtements conventionnels, des bas alors qu'il fait très chaud.

– Je ne peux pas aller travailler sans bas, dit Lucie.

– Pourquoi?

– Parce que. Ça ne plairait pas au patron.

– Ces choses-là doivent changer, explique Lucien. Un travailleur peut travailler sans bas...

Lucie n'a pas l'air de s'y faire depuis qu'elle est syndiquée. Elle a remarqué qu'on ne fait plus ce qu'on veut de sa peau quand elle est enregistrée sur fiche de paye. Les tortures apparemment sont abolies. Mais les employées, à plus de 25 degrés, portent des bas.

– Ces choses-là vont changer un jour, insiste Lucien. Avant 70 il se passera quelque chose. Ces choses-là, toutes ces choses-là ne peuvent pas durer.

Vers quel univers peut-on oser tâtonner une certitude, espérer une vérité? Que seront les chantiers après 70? (Je puis vous assurer que c'est exactement la même chose et qu'il faut des gars comme Lucien par centaines pour que ça change.)

La banque est en plein centre ville. Lucien a garé la 4L dans un parking, en face d'un grand magasin dans les vitrines duquel tournent des mannequins exhibant des maillots de bain rouges, verts, turquoise, emmêlés de fleurs, de pois, de rayures.

– Éléonore, tu m'attends ou tu viens? j'en ai pour une minute.

Je viens; bien sûr, je viens. Je m'attache à ton pas de ma savate éculée. Il pousse une porte transparente, à poignée dorée. Une autre porte s'ouvre d'elle-même et je trouve cela extraordinaire. Je recommence : je me retourne, elle s'ouvre. J'avance. Elle se ferme. De plus, elle est polie. Elle m'attend. Elle attend ma décision. Les chantiers en bâtiment, c'est plutôt le genre figoleur. Dans une grande pièce climatisée, à moquette, il y a des fauteuils profonds, comme à Orly. Avec des cendriers en cou de cygne et des tables basses, rondes, trop lourdes pour les voler, recouvertes de prospectus « Faites-nous confiance », une banque, des solutions, des hommes. Ça oui, des hommes, des hommes qui attendent

leurs acomptes comme Fouldroule a attendu Monique. Écroulée dans le plus grand des fauteuils, je déplie un prospectus sur l'épargne-logement exonérée d'impôts avec pour illustration le sourire Gibbs de la famille parfaite, Monsieur qui bondit, svelte élégant de sa voiture à traites, et se précipite, serviette au vent, vers Madame qui attend avec trois gosses derrière la barrière d'un pavillon brillantiné.

Pavillon, côté chantier, égale bungalow avec lits de camp, draps en toile et couvertures à soldat.

Et si Lucien, au nom de mon amour, croyant me faire plaisir si ça lui dit de me faire plaisir, allait me proposer le pavillon made in Société Générale pour protéger nos heures que je voudrais furieuses furieuses d'amour. Mais non. Lucien a des pensées tout entières loin de l'accumulation. De dos, il paraît encore plus grand. Plus grand que sur le chantier. Il est vrai que la ville est un monde davantage réduit. La disproportion est la loi du chantier. Homme contre kilomètres, profondeurs, tonnes, quintaux, hauteur, lourdeur, lenteur excessives. L'homme de chantier a affaire à des géants. Ici, on lui a construit des fauteuils à bonne hauteur de fesses et non plus ces sièges qu'il faut atteindre à la force des poignets, qui obligent déjà à quitter le sol de plus d'un mètre pour s'enfermer dans la cabine en verre.

Un homme à voix douce lui parle derrière le guichet plus que protégé. Mais pour ne pas vexer le client, c'est une protection élégante, une cage à barreaux ravissants, assortis à la moquette. A la banque, on sait vivre. Floc, la sacoche de Lucien, jaune à gros soufflets noirs, se remplit comme un sac d'anguilles. Clac, un tour de serrure et voilà nos hommes calmés jusqu'à la fin du mois. Si les acomptes ont du retard, ils font la gueule. Un jour, deux jours. Et le troisième jour ils reprennent la pioche, le levier. Je ferme les yeux, caressée par l'air du ventilateur qui à la longue m'inocule une légère toux. Je préfère le grand air. Non, Lucie, je n'ai pas envie de travailler dans un bureau. Ce qu'on appelle chez nous « le bureau » c'est une vieille baraque avec un téléphone d'avant 14 et un placard rempli de verres à Ricard.

Lucien ne semble pas s'en aller tout de suite. Il s'approche du fauteuil qui me recueille tout entière. Il pose une main sur chaque bras de cuir gonflé :

– Éléonore, j'en ai pour un petit moment. Ils vérifient si les acomptes sont au complet. Il manque de l'argent. Peux-tu m'attendre au café de la place, en face de la 4L? tu t'ennuieras moins qu'ici.

Je le vois de près. Je le vois de tout près. Lui aussi sourit d'approcher ainsi son visage du mien. Je bats des paupières très rapidement, embrasse-moi. Mais non. Il s'est relevé. Je balbutie :

– Mais Lucien, je suis partie comme ça, sans argent, je ne peux pas me payer une limonade.

Il se récrie, sort un billet que j'enfourne à mon tour sans précaution sous mon gros mouchoir. Je me lève, un peu apeurée. Que lit-il dans mes yeux? Il pose une main sur mon épaule, me fait tourner vers la porte :

– Va. N'aie pas peur. Tu ne risques rien. J'arrive.

La porte vitrée bée un instant devant moi et mon hésitation. Quoi, seule dans la rue avec cinq mille balles en poche, ce n'est pas la mer à boire. Un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule me livre son dos qui s'amuse bien : dehors, mademoiselle Éléonore et débrouille-toi un peu toute seule.

Dehors.

Je reçois la chaleur comme un souffle malsain, odeur d'essence, mesquin goudron, rien à voir avec les grandioses exhalaisons qui fument chez nous. Je longe le trottoir. Une maroquinerie. Des sacs par centaines, tous les gabarits, des portefeuilles en lézard (le lézard mitraillé dans le désert par Fouldroule), des sacs en crocodile. Le luxe. Ce n'est pas un objet précis qui me tente, c'est toute la vitrine. Un peu plus loin une boutique de lingerie me laisse muette. Mes dessous dont je suis si fière me paraissent lamentables. Est-ce que Lucien est habitué à des femmes qui posent leurs seins dans ces nids de soie montés en neige de dentelle irréaliste?... Et ces chemises de nuit, donc. Je les prends d'abord pour des robes de soirée. Fouldroule s'est peut-être trompé. Il a appelé « robe » ce qui fut une superbe chemise de nuit, ébloui comme moi par la devanture.

– On a beau avoir baroudé partout, m'a-t-il expliqué en me donnant le paquet bleu, on est paumé pour acheter une robe...

Je veux bien te croire, Fouldroule, mon ami Fouldroule. Lucien m'a donc vue en chemise de nuit. Il a dû se dire : « Elle est folle, celle-là. » Car c'est sûr, j'ai reconnu ma robe-chemise dans la devanture des lingeeries de luxe. C'est roulant.

Voici une autre boutique de robes, cette fois-ci. Des vraies, des classiques, des affreuses pour dame et bourse dignes, des belles qui me catapultent dans une zone de morosité inévitable :

– Que je suis mal habillée!

La moins chère coûte la moitié du salaire de papa. Attention, Éléonore, le hasard t'a fichée devant la vitrine des riches, mais n'en prends pas les goûts. Mais, soupire Éléonore amoureuse, comment lui plaire, à l'autre, là avec sa sacoche bourrée d'acomptes, comment lui plaire?... On offre aux femmes trop de moyens traditionnels. Les hommes ne pensent même pas à s'acheter un costume, une belle chemise quand ils ont une femme dans la tête. C'est idiot, tout ça. Ce n'est pas ma faute si j'ai des savates en corde. Les voici, les chaussures. Perchées comme des oiseaux. Quoi, il existe des chaussures valant trois fois le prix d'une robe? C'est ça, la ville? Mais que mangent-ils donc? Mais rassurons-nous. Me voici devant un Prisunic. Par ici, on s'humanise un peu. Objets par dizaine et dans mes prix, clientèle qui parle à haute voix, j'ai quitté le trottoir luxueux, je réintègre l'autre réalité de la ville : la nécessité de vivre, manger, se loger malgré les petits salaires. Je réintègre le bon sens de Lucie. A l'entrée du Prisunic, il y a un glacier automatique qui sur un coup de robinet fait gicler une torsade de crème glacée jaune ou verte. Je m'offre une glace torsadée de vanille, je renverse la tête vers un ciel blanc et je me dis qu'en ce moment, ça doit cuire dans la tranchée sud. Pourvu qu'ils n'aient plus d'histoires avec les obus ou les grenades pas plus grosses que cette glace. J'ai changé de trottoir pour rejoindre le lieu du rendez-vous. Peut-être est-il en train de m'attendre? Dans les romans-photos, c'est assez conseillé de faire attendre un homme. C'est ce que l'on appelle une astuce pour plaire en gardant sa dignité. Moi, je trouve tout simplement impoli et agaçant de faire attendre. Et puis je manie les astuces comme le vocabulaire mondain : zéro. Lucien, j'ai envie de le revoir. Aussi pourquoi attendre, pourquoi fuir, le fuir... Ne pas se lasser de ce qu'on aime, n'est-ce pas la seule noblesse dans notre boue?

On siffle derrière moi. Non pas un sifflement franc, strident, un appel, mais plutôt un appel sournois, désagréable, qui agace ma nuque en entier. Je me retourne d'un bloc, parce que je n'ai pas la diplomatie des villes. Je reste rat de chantier avant tout. Quand on siffle, chez nous, c'est que l'on a quelque chose d'urgent à demander.

C'est un Algérien, en costume. Il ressemble à Galu. J'ai le réflexe de chez nous :

– Salut, gars, ça va?

Des tonnes de stupeur roulent dans ses yeux. Il balbutie « salut », « salut ». S'il s'ennuie, je m'en fous, qu'il vienne boire un café avec nous.

– Tu viens prendre le café avec nous?

A grands moulinets – décidément, sur les chantiers on n'apprend pas les gestes des salons–je lui montre la terrasse où Lucien doit me rejoindre :

– Je suis avec un ami. Viens avec nous.

Alors il fait un tas de gestes, se met à parler en arabe, en mauvais français où je commence à comprendre qu'il n'a rien compris de mes intentions et que du moment que je lui ai adressé ainsi la parole c'est que je suis prête à coucher avec lui. Blanche, si l'on veut, mais pas oie à ce point, je tourne les talons. Salut. Va voir un peu plus haut si j'y suis. Je me remets à sucer le cornet de vanille.

Mais c'est collant comme tout, ces mecs-là. J'en parlerai à Galu. Je lui dirai à quel point ils sont cons à la ville. On ne peut pas leur dire « salut » et c'est la fin des haricots. Il m'expliquera, Galu. Il m'expliquera que c'est inévitable qu'ils soient ainsi tellement ils sont méprisés, enfouis dans une masse glauque, suspecte et suspectée. Peut-être est-ce un pote à Galu. Mais qu'il m'agace, qu'il m'agace. Il me suit, maintenant; je suis en nage. Du coup, j'ai jeté le cornet défoncé qui pendait, tout jaune, au bout de mes doigts. Vite, le gros mouchoir, c'est dégoûtant cette purée sucrée qui colle aux mains et s'y réchauffe.

Je ne marche pas, je cours. J'en perds une savate. Je m'arrête, je retourne sur mes pas, je la renfile par le gros orteil. Je passe devant une immense librairie où s'étaient les Zola au complet. Entre autres. Des

belles couvertures beurre frais. Tant pis pour Galu des villes, je veux voir les livres. Corne d'abondance qui remplit mes yeux de nuages merveilleux... Baudelaire... Il y a aussi Baudelaire, tel qu'il m'a été donné aux yeux, au cœur, aux mains. Une grosse horloge marque six heures. Non sans mal, je retrouve le grand café, la terrasse. Où est-il? Personne. Je m'affole. Il a dû en avoir marre d'attendre. Je n'ose entrer au milieu de ces tables chacune ornée d'un globe allumé en forme de coquelicot. Comme tout est différent de chez Fouldroule. Où est la bouteille de Ricard à laquelle on se sert si on a soif? Et la longue table en bois où l'on déjeune en groupe à la moindre fête. Et la porte ouverte sur son jardin où poussent les fleurs et roucoulent ses volailles?

Un homme cérémonieux, en veston blanc, nœud papillon noir, pousse derrière moi une chaise en me demandant ce que je désire. Mais Lucien, pardi. Où est-il? Je m'assois sur un bord de fesse, complètement désemparée. Et s'il était parti à ma recherche ou vers le chantier? Heureusement j'ai encore un peu d'argent dans ma poche. Je fouille sous le gros mouchoir. J'ai un minuscule arrêt du cœur : le billet a disparu. Il me reste trois pièces de monnaie. De quoi me payer un café. L'argent a dû tomber quand j'ai filé pour semer l'autre, le civilisé. Nouvelle angoisse. Sur le chantier je passe ma vie sans argent dans la poche et tout va très bien. Quand le camion-épicerie passe, j'ai suffisamment de monnaie dans une boîte à chaussures ou bien je le paye la semaine d'après. Personne ne vit avec la trouille de passer une journée sans un rond. On s'arrange. On n'en meurt pas et on n'en mange pas moins. On partage, aussi. Le sel, le poivre, le couscous. Si quelqu'un a oublié d'acheter le pain, il en trouve toujours chez le voisin. Il le rendra sous forme de pot de rillettes ou de vin rouge. On s'arrange. Mais là... Si j'en juge à la tête du garçon distingué, ça m'étonnerait qu'on s'arrange. D'autant plus qu'avec mes fringues couleur de chemin, ma tignasse aux reins, mes bras mordus de soleil et mes orteils à l'air, sans sac ni papiers ni rien, j'ai l'air de débarquer du Tonkin.

Le garçon a posé devant moi une tasse avec une soucoupe. Ma main tremble un peu. Le café gicle sur les bords. J'en ai marre. D'autant plus que mes doigts tachés de crème glacée poissent, collent. Je me lève en direction d'une flèche lumineuse Lavabo-Toilettes. Je descends un

escalier en marbre décoré d'appliques lumineuses en forme de coquelicots, d'ailleurs le café en question s'appelle « le Coquelicot du Nord » – et au tournant final, je me trouve en face de deux portes dont l'une affiche un petit personnage en plastique noir avec un gibus, et comme je ne suis pas idiote complètement, je me doute que je dois changer d'adresse et me ruer vers la porte où une colle ultraforte retient une petite dame 1900 chignonnée et portant ombrelle, faisant pendant au monsieur en gibus. Pissons donc là et heureux si possible. En face des deux portes, il y a une dame-tronc, une dame-pipi. Je me dis que c'est un sort tellement affreux que du coup je lui laisse toute ma monnaie. Cela ne l'empêche pas de m'engueuler parce que j'ai fait gicler l'eau sur le carrelage de son parterre radieux en fleurs de plastique et lampes allumées dès dix heures du matin.

... Je rejoins mon café refroidi qui a une odeur de cafard. Cafard noir. Où est-il, mon sombre jus que je verse à plein bol à ceux qui en veulent et gratis? Tout de même, je ne suis pas gaie. Je crâne un peu, voilà tout. Mais la ville est une lourde rançon conçue pour humilier son homme. Il faut voir la gueule des garçons de café. Pire que celles des clients. Et les vendeuses des beaux livres ou de la maroquinerie. Ces étagères conçues contre le vol. A la banque, ces portes qui s'ouvrent seules, prêtes à vous coincer tout vif au moindre soupçon. Ces sonnettes d'alarme. Ces passages cloutés. Cette impossibilité de courir à fond sur les trottoirs sans faire se retourner la réprobation. Et d'abord est-ce qu'une femme court comme ça, dans la rue? Qu'a-t-elle fait? Elle ne fait pas élégant, en tout cas. Ces endroits où l'on gueule par obligation et où on se tait par nécessité. Composition d'une ville. Composition des têtes. Et les bureaux où malgré la chaleur il faut porter des bas... Je suis foutue si je dois y vivre.

Mais la ville c'est aussi la possibilité de s'unir, de lutter contre les scandales. La ville c'est un des chemins vers la libération. Paris Paris. Oui, peut-être. Paris est une espèce de chantier baroque, sans cesse recomposable, anonyme, chaud, crasseux... Paris, c'est Paris. Ce n'est pas une ville.

– Éléonore, que fais-tu là? je te croyais en terrasse.

Deux bras, deux bras que je connais s'appuient, pliés contre les miens également pliés. Coudes contre coudes.

– Mais tu pleures?

Oui. Un coup de cafard qui a grimpé, insidieux. L'intuition de ma fragilité, celle du hasard, le cœur navré qu'il y ait au-dessous de moi une dame pipi. Je me dis que l'enfer c'est ça : entendre pisser les autres pendant des années au milieu d'un carrelage éclaboussé qu'il faut sans cesse essorer. Et sans espoir.

– Mais tu pleures?

Il a pris mon visage entre ses doigts. Il a l'air pensif. Il réfléchit. Il réfléchit aux raisons profondes de mon chagrin.

– Viens. Cet endroit est affreux. Allons chez Lucie.

– Oui, allons chez Lucie.

Tout est beaucoup plus facile, d'un seul coup. Mon insouciance m'est redonnée. L'insouciance est un cadeau très précieux, très fragile. L'espoir, aussi. Je me suis sentie pendant quelques secondes totalement misérable, comme un poisson jeté d'un seul coup à l'air.

Il m'a pris par les épaules et m'entraîne vers la camionnette. Je m'assois sur la vieille banquette au coin crevé. Quel bonheur de retrouver le halètement du moteur qui oblige à crier si l'on veut se comprendre... Enfin, me voilà chez moi.

Lucie habite une cité ouvrière, à cinq kilomètres de la ville. Son appartement est au quatrième étage sans ascenseur. On a du mal à trouver. Des gosses jouent dans un carré d'herbe en face d'un petit centre commercial. Avant de monter chez Lucie, nous sommes allés acheter de quoi dîner. Lucie a un budget modeste. Lucien a fait remplir un carton avec un poulet, des fruits, des légumes, trois bouteilles d'asti. Puis un

gâteau acheté à la boulangerie, du café et des cigarettes. Lucien porte le carton et moi je cherche l'entrée B. Mais j'aperçois Charlotte qui joue dans le bac à sable. Entourée de gamins hirsutes, noirs, elle m'a reconnue et la voilà qui court vers nous en riant aux éclats. Elle m'embrasse, me tend les mains, les bras, puis elle court vers une porte vitrée, un hall plus que modeste, flanqué de boîtes aux lettres, en criant :

– Maman, maman!

Bon. Tout va bien. Lucie est là.

Un peu dur, les quatre étages. Mais je frémis d'impatience. Lucie, c'est ma première amitié avec nos heures de partage : les mots, le pain, le vin, les souffrances. Sa souffrance.

SON OBSTINATION À S'EN SORTIR. A vivre ce qu'elle appelle sa vérité. Devant sa porte il y a, comme du temps où elle vivait en caravane, une rangée de chaussures – les siennes, celles de ses filles – Lucie a la coquetterie de ses planchers. De la propreté.

Je frappe, je sonne, j'appelle. Charlotte est agrippée à ma main. Lucien est derrière moi, le carton dans les bras. Sur la porte, elle a punaisé une enveloppe avec son nom et son prénom.

C'est elle qui ouvre. Immédiatement ses yeux se remplissent de soleil. Elle a tout de suite vu que je n'étais pas seule. Elle approuve d'un hochement de tête : ma visite et celle de Lucien. La porte donne sur un petit couloir recouvert de linoléum rouge. Sur le mur, un calendrier des P.T.T. et une reproduction d'un paysage de montagne.

Lucie est nu-pieds (sans bas) dans des sandales de corde. On n'a pas besoin de s'embrasser pour se dire à quel point l'amitié flambe entre nous. En fait, on se mord on se pince on se tire les cheveux :

– C'est toi?

– C'est moi.

Les hommes n'intimident pas Lucie qui reçoit Lucien comme un ami de toujours. Elle le remercie pour le carton de vivres qu'il dépose dans sa cuisine, sur la table étroite en formica bleu. Elle met tout de suite les bouteilles au frais. La cuisine est petite, très propre, garnie de rideaux. Lucie dort dans la pièce principale. Les deux chambres du fond sont

destinées à ses filles. Sa plus grande joie ayant été de leur offrir à chacune une pièce. Rien que ça.

– Tu comprends, je n'ai jamais eu une pièce à moi.

Dans la pièce principale, elle a accroché mon tableau au-dessus du buffet en acajou assorti à la table et aux quatre chaises qu'elle paye à crédit à raison de vingt-quatre traites de deux cents francs. Sous la table, il y a un tapis en fourrure synthétique blanche, cadeau de Gonzalo, et en face de la table, un canapé-lit qu'elle déplie le soir et referme le matin. Au-dessus du canapé, Gonzalo a bricolé une large étagère sur laquelle elle a rangé les livres d'aviation de « D » ainsi que ses maquettes. Sa photo (elle et lui en mariés) est soigneusement encadrée dans du doré, à côté d'une grosse lampe à abat-jour abricot. Au-dessus de l'étagère, elle a cloué une tapisserie qu'elle faisait du temps qu'elle vivait au chantier : un moulin près d'une rivière parmi les fleurs où dansent des amours joufflus.

Derrière la vitre du buffet (acajou) il y a une pile de dossiers et de brochures communistes. Lucien les a tout de suite remarqués. Les chambres de ses filles sont petites mais propres, claires avec des couvre-lits en cretonne rose assortie aux rideaux. Sur chacun des lits s'étale une poupée habillée en marquise, perruquée de paille blonde. La salle de bains est très ordinaire, mais effectivement elle possède une longue baignoire et un séchoir pliant au plafond. Elle a fixé une planche à repasser entre le lavabo et le placard dans lequel elle entasse son linge propre. Ses produits de beauté – comme presque tout, d'ailleurs – elle les achète au Prisunic près de son travail. Nous ne sommes pas seuls; dans la cuisine, assis au coin de la table, il y a Gonzalo penché sur une dictée qu'elle venait de lui lire. Lucie s'occupe activement de lui. Il fait moins de fautes. Elle vient de lui dicter quelque chose de difficile : *le Loup et l'Agneau*. Pourtant Lucie n'aime pas Gonzalo au sens où j'aime Lucien. Mais Lucie a une compréhension des autres différente depuis qu'elle a quitté le chantier (et sans doute aussi pour y avoir vécu). Elle estime qu'il faut tout mettre en œuvre pour aider les travailleurs à vivre plus humainement. Elle estime que la première des urgences pour un travailleur étranger est d'abord d'apprendre, de comprendre la langue, de l'écrire, de pouvoir se défendre. Ce qui est impossible si on ne sait ni lire ni écrire. Gonzalo écrit. Il s'applique. Il partage les idées de Lucie. Mais

il le fait surtout pour lui plaire. Ce qui la fait enrager. Lucie a beaucoup de camarades depuis qu'elle est syndiquée. Certains habitent l'immeuble : les deux couples d'Italiens (les hommes sont maçons) et une famille d'Espagnols au rez-de-chaussée. Lucie ouvre sa porte. Quand un camarade ne sait où dormir s'il est de passage à Lille, il vient chez elle. Elle a un lit pliant dans le couloir à cet usage. Sans qu'elle s'en doute, Lucie est une vraie militante. Lucien aussi. Mais Lucien le sait. Tous deux ont parlé un long moment au sujet des brochures de Lucie. Ils ont parlé d'un domaine qui m'est totalement hermétique. La politique, je n'y comprends rien.

– Mais même quand tu vas acheter une baguette de pain, tu fais de la politique, m'explique Lucien.

– Je ne comprends pas.

– Chaque chose est reliée à un système de lois, à une organisation, une importation, une exportation, le tout découlant d'une exploitation contre laquelle il faut lutter, sans cesse. C'est cela, la politique. La mort de ton frère aussi, c'est de la politique.

– Je ne comprends pas.

– La mort de Louis n'est pas seulement un accident, un hasard. C'est la conséquence d'une exploitation tout entière. On ne surmène pas ainsi les hommes. On ne doit pas les laisser avec des vieux engins, par tous les temps, sous prétexte qu'il y a une échéance.

Lucien explique. Avec patience. Point par point il démontre comment la mort de nos hommes est uniquement reliée à une certaine forme de scandale très courant et non au simple hasard. Le premier des scandales étant d'isoler les ouvriers, les précipiter dans un rythme, une organisation qui leur scie les jambes et les poings et dès qu'ils veulent courir : la tranchée se referme.

– Alors défendre la vie de chantier c'est défendre l'abattoir?

– Exactement. Sauf si on s'unit pour en supprimer les abus. L'abus que l'on fait de nous.

– Mais mon père est un très bon chef de chantier. Il défend avant tout le chantier. Le chantier passe avant lui.

– Et c'est là le monstrueux malentendu. Il croit bien faire. Il est sincère. En fait il encourage le scandale sans le savoir. Par exemple, je fais l'impossible pour obtenir des étais – la tranchée sud est trop dangereuse – mais ton père préfère courir des risques pourvu que l'autoroute soit en place avant l'hiver.

– C'est un véritable chef de chantier.

– Si on veut. Mais c'est une victime. Et ce qui est grave c'est qu'il est absolument de bonne foi.

– La mort de Louis, c'est donc sa faute?

– Dans un certain sens, oui. Il ne fallait pas faire travailler une équipe de nuit par un temps de chien.

– La mort de Dromner c'est la faute à qui?

– A sa conception individualiste du chantier. Le chantier est précisément l'univers où, malgré la fascination de l'individualisme, c'est la dernière attitude à y tenir. L'individualisme se nourrit justement d'individus. Des perdants. Des victimes. Sans parler de l'ignorance et de la peur.

Lucie approuve; Gonzalo approuve.

– Des hommes aux prises tout le jour avec des éléments plus forts qu'eux finissent par oublier qu'ils sont davantage les victimes de ces éléments que les vainqueurs. Le scandale suprême c'est d'y laisser sa peau.

– Mais Lucien, tu n'aimes donc pas la vie de chantier?

– Au contraire. Plus que tout. Il y a tant à faire. Tant de choses à y remuer. Il ne suffira pas d'un seul jour.

Lucien explique. Avec patience. Il faut être très patient pour militer. Il ne faut pas haïr les hommes qui ne comprennent pas. « Je ne comprends pas, Lucien. » Il ne faut pas se mettre en colère. Il faut convaincre et vaincre. C'est un métier de chien.

Ce soir-là sera pour moi un soir pas comme les autres. Pour la première fois, je sens que je n'aime plus le chantier de la façon dont je l'ai attaché à ma vie, mon souffle. J'ai l'impression d'avoir été flouée, c'est-à-dire de n'avoir rien compris à mes souffrances, à nos souffrances. Et je pense que papa n'a rien compris non plus. Qu'il risque d'y être broyé par l'ignorance d'une réalité bien différente de celle qui naît de l'exaltation d'un but : l'autoroute.

Pour la première fois je considère le chantier avec un autre regard. Un regard plus déchirant encore, mais la certitude que tout est à faire. Que tout doit commencer.

Cela ne nous a pas empêchés de faire la fête. Avec les moyens du bord.

– Si tu crois que les communistes sont des bonnets de nuit! plaisante Lucie en poivrant, salant et bourrant d'oignons le poulet.

Gonzalo est allé chercher les camarades italiens. Ils sont venus avec leurs femmes et du porto. Graziella, la femme de Giuseppe, porte une marmite de gnocchi.

Une grande joie bavarde s'élève entre nous.

A cause du manque de chaises, les femmes sont assises sur les genoux de leur homme et Lucien d'autorité m'attire sur les siens. Alors là, c'est la fin des haricots. Lucie se marre, en apportant l'asti. L'asti m'aide à débloquer cette timidité, cette paralysie dès que je me souviens que j'aime cet homme. Je bois, je trinque. Les Italiens parlent bien français. Ils sont très beaux, avec des chemises un peu trop colorées, des cheveux en aile de corbeau. Assez caustiques, ils ont en eux une ironie lucide qui va bien avec celle de Lucie. Ils n'hésitent pas à se traiter de « Maca » pour montrer qu'ils ne sont pas dupes de l'accueil à l'étranger.

Les Italiens ont monté avec eux un tourne-disque et Lucie a posé sur le plateau un tango.

– Viens danser.

Un tango. Un tango avec Lucien. Et le poulet qui rissole à grand bruit dans la cocotte. Les voisins d'en face – des employés aux mines – sont là également. On est plus de dix. On partage le reste de l'asti. Les voisins d'en face (un gars, une fille de vingt-cinq ans) ont apporté une bouteille de chianti. Nous sommes au Nord et on se croirait au Sud. Tous ensemble, on a mangé sur la belle table en acajou recouverte d'une toile cirée. Après le partage du gâteau, Lucie a couché ses filles et tous sont partis.

Chacun a débarrassé et lavé son couvert. Lucien approuve totalement :

– Personne ne doit servir personne.

Il balaye la pièce pendant que nous faisons le café. Lucie a enlevé la toile cirée. Elle a allumé une gauloise; elle chantonne. Elle sort les cartes, les tasses, une bouteille de calva (Fouldroule lui en a fait parvenir une caisse). Elle a éteint le néon blanc, affreux, et allumé la lampe abricot. Les joues roses, les boucles molles, elle porte une jupe blanche, un chemisier à manches roulées. Le matin elle se réveille à six heures. Le car part du centre commercial à sept heures moins dix.

On a joué jusqu'à près de minuit. C'est alors que j'ai rappelé à Lucie sa promesse .

– Laisse-moi prendre un bain.

La baignoire est un creux doux, dans lequel il fait bon s'enfoncer. Lucie a fait couler en grand l'eau chaude et froide. Elle verse des sels moussants, des sels violets, bleus et encore violets, les yeux de Lucien.

– Vas-y, dit-elle.

Je n'ose pas me déshabiller devant elle. Elle rit.

– Bon. Je te laisse.

– Je ne peux pas me mettre nue devant quelqu'un.

– Merci pour le quelqu'un. Mais ça te viendra. Avec la vie. On apprend à être simple.

La mousse, la mousse.

Je change d'univers. Je glisse dans la sensation du délice, de la suavité. Je laisse couler ma nuque contre le marbre dur. Doux, pourtant. J'aime le bout de mes seins qui pointent hors de la mousse. Je retiens la mousse entre mes doigts. La mousse est une substance très précieuse, périssable. Une illusion dans laquelle on se sent bien. Comme mon amour du chantier. Une illusion. Ce bain est le contraire absolu de mon quotidien. Ce bain n'a qu'un temps.

Au fond, le bonheur, le malheur n'existent pas. Il y a l'intensité. C'est tout. C'est ce que je veux : l'intensité.

Hors de la mousse, toujours nue.

Enveloppée dans une serviette de plage, je grelotte un peu. Davantage à cause de mes pensées que de froid. Il ne fait plus froid depuis longtemps. J'ai récupéré mon jean, mes savates; il est minuit tout rond au gros réveil de cuisine qui glougloute sur la tablette à savon. Se rhabiller et partir. Partir avec Lucien. Que l'intensité fonce sur nous, qu'elle nous bénisse, qu'elle nous meurtrisse. J'ai l'extrémité des cheveux trempée. La brosse et le peigne m'attirent et plus encore les longs ciseaux de couture que Lucie a posés sur la planche à repasser.

D'une main, j'ai attrapé les cheveux qui collent à ma taille. J'ai l'habitude de jeter toute ma chevelure par-dessus bord pour les tailler un peu. Cette nuit pas comme les autres, de trois coups de ciseaux, trois coups fermes, un peu secs, très énergiques (une décision), j'ai taillé ma chevelure en entier. Je relève une tête nouvelle, coiffée d'un casque lisse – Jeanne au bûcher – pas plus long que les oreilles. J'ai posé proprement la chevelure sur la planche à repasser. Lucie, tu mérites bien un cadeau... Allons faire notre entrée. Je secoue une tête légère, légère, une nuque imprégnée de l'odeur d'œillet des sels de bain. J'ai un autre visage. Tout à

fait apte au combat que j'espère. Il est temps de ne plus s'abriter, de se livrer face nue au pire, au meilleur, les cheveux longs empêchent un peu de foncer, ils s'empêchent aisément dans les arbres, les fils du chantier.

Trois cris différents m'accueillent. Je cherche les yeux de Lucien et uniquement eux.

– C'est chouette, approuve Lucie, clope au bec, cartes à la main.

– Quel dommage! soupire Gonzalo, amateur de cheveux longs. (Les femmes sont plus belles avec des cheveux longs. Gonzalo est un homme du Sud. Il a des principes.)

– Tu as bien fait, dit Lucien. Tu as bien fait puisque tu en avais envie.

Je suis contente. Contente de la mise à mort de cette queue de cheval de petite fille qui me pesait singulièrement.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

DESCRIPTION D'UNE FÊTE

« A moi les réverbères, la terre entière m'abandonne. »
(Cri d'un homme de chantier quand le chantier est fini.)

OceanofPDF.com

Cognent en moi les mots des *Fleurs du mal* :

« Les branches veulent voir le soleil de plus près. »

C'est dit que cette nuit sera différente de toutes les autres. Deux événements singuliers, graves, s'y passent :

1 Je vais monter pour la première fois dans la chambre d'un homme. Il fera ce qu'il veut de moi.

2 La Marraine vient d'accoucher d'un enfant mort au fond du fossé qui est son quartier général.

Lucie nous a accompagnés jusqu'à la 4L de l'entreprise. Il restait une bouteille d'asti que nous avons bue tous les quatre. A un moment donné j'ai dit une phrase inouïe en choquant mon verre contre celui de Lucien :

– C'est toi seul que je veux. Toi.

Il n'a pas répondu mais il m'a semblé que son regard habituellement froid, bleu comme ces glaces de janvier, a fondu, a déchiré pour moi une contrée brûlante.

Lucie m'a embrassée ainsi que Lucien :

– Rentrez bien. Ne roulez pas vite. Et revenez souvent.

J'ai secoué la main par la fenêtre, par la glace baissée. Longtemps je l'ai vue, toute droite – Lucie se tient toujours toute droite. Elle tenait, sous son châle, son bras droit.

Chaud. Il fait chaud même si nous sommes au Nord. Une vague de sécheresse s'est abattue sur la France en cette année 196... Lucien roule doucement. Il ne parle pas. Ce n'est pas son genre. Je pense à mes cheveux que j'ai abandonnés sur la planche à repasser. J'y songe avec une espèce de tendresse comme à la rupture volontaire avec quelqu'un qui m'aurait longtemps été cher. Que fera Lucie de ces soixante centimètres posés en couleuvre sombre sur la tablette épaisse recouverte d'une couverture pliée?

Ce n'est plus mon problème.

Le chantier ne dort pas. Que de fois ai-je pu le préciser ? Il ne dort jamais. Fantastique sous la lumière des phares.

– Il y a tout à faire sur un chantier au sujet des hommes.

C'est ainsi que Lucien considère le problème des chantiers. Tout à faire.

– Je ne comprends pas, ai-je dit.

– Je t'expliquerai, a-t-il promis.

Et à la fin de la soirée, j'ai eu une vision différente de ce grand joujou qui en fait n'est pas un jouet mais une contrée des plus conventionnelles, une contrée où on joue maladroitement sa peau. Pour rien. Pour personne.

– Un abus. Voilà ce qu'est le chantier isolé, coupé des autres, de la défense la plus légitime de ses hommes.

Soit, Lucien. On verra. Mais laisse-moi le respirer encore et me nourrir de la lumière de ses phares.

Le bull de Le Guilledic a une ombre de titan. Il enrage (le bull) contre la tranchée mal déblayée. La terre s'effondre, happée, bousculée, déchirée. C'est un étrange duo, avec des gestes mécaniques, pourtant passionnels. Il est près de deux heures; le troquet est éteint. Fouldroule, depuis qu'il n'attend plus Monique, a basculé dans des nuits désintéressées. Lui qui adorait, la nuit, descendre dans sa cave, ranger, classer des cageots d'oignons, et relire des lettres d'amour, Fouldroule dort. Dormir à ce point c'est refuser le monde. Un sommeil opaque, amer, au fond duquel il ne puise pas les forces du recommencement :

– Douce, je crois que je vieillis...

Cher Fouldroule. Reprends tes nuits, ton insomnie joyeuse. J'aimais ta lampe sans cesse allumée. Je rechigne devant la vitre noire, la porte close, le toit sombre sous le ciel sombre, les écluses fermées.

Lorsque la mort t'empoignera, pendant un temps, le temps de donner un autre destin à ta demeure, les vitres seront noires, la lampe éteinte, le toit sombre sous le ciel sombre et les écluses fermées.

On a franchi la pancarte « Interdit au public ».

– Éléonore, je vais te montrer le chantier de nuit.

Sans quitter la voiture, nous avons longé d'abord une partie du canal, puis Lucien, en seconde, a tourné dans ce que nous appelons nos Champs-Élysées, à savoir l'avenue non goudronnée, la pièce maîtresse, la future autoroute. Cinq kilomètres bordés de collines, de bosses, d'engins, de lampes, de piquets, de rouleaux géants. Un paysage déchiré, déchirant. Une beauté déchirante.

Tout cela va donc cesser de battre, de haleter, de prendre vie sous leurs mains, sous mon regard, notre vigilance, tout cela n'est qu'une chimère qui abuse de nous, prête à basculer dans l'anonymat d'une voie publique? La Marie-Marraine va prendre fin. Elle ne peut pas s'éterniser. Déjà nos Champs-Élysées ont pris leur forme définitive. Les hommes ne tâtonnent plus quant à leur structure.

Lucien a freiné. Il prend ma main :

– Éléonore, que vas-tu devenir quand le chantier sera terminé?

Il a posé une question mais plutôt sur le ton d'une affirmation. Il affirme que, après ce chantier-là, la question de mon destin a surgi après avoir voyagé pendant des années – les années d'enfance – voyagé comme une graine.

– Je ne sais pas. Lucie m'encourage à apprendre un métier, vivre à la ville. Voire même s'engager dans une idée politique quelconque. Je ne partage pas toutes les idées de Lucie. Nous sommes très différentes, ne serait-ce que parce que Lucie n'aime pas les chantiers.

– Elle n'aime pas les scandales qui en découlent, l'épuisement, la mort, l'abus de l'entreprise. Mais cette révolte-là ne s'applique pas qu'aux chantiers. C'est une conscience très honorable de sa dignité.

– Tu admires beaucoup Lucie?

– Oui.

Un silence. Il a un front préoccupé. Et s'il allait aimer Lucie. Un oiseau fou se débat dans ma cervelle, sous ma peau.

– Lucien, il faut que je réfléchisse à la question, celle que l'on me pose de tous les côtés; la question de mon avenir. C'est détestable, je t'assure. A croire que tout le monde m'expulse de ce qui a fait ma vie. Je vais y réfléchir toute la journée. Demain.

Demain? mais nous sommes demain.

– Éléonore, tu as dit quelque chose de très important tout à l'heure. Tu as dit exactement : « C'est toi seul que je veux. Toi. »

Je n'ai pas baissé les yeux. Ni souri. Lui non plus.

– Tu n'as jamais parlé ainsi à un homme?

Il a posé la question sur un ton modéré, réfléchi.

– Ce n'est pas par jalousie déplacée que je te demande cela. Est-ce que tu es capable de me répéter à haute voix ce que tu as dit après le verre d'asti?

Oui, je suis capable.

– Lucien, je t'ai dit et je redis : « C'est toi seul que je veux. Toi. »

Le reste de mes mots bascule dans l'ombre. Lucien m'aimera. Sinon la vie va me devenir enfer. Il ne m'a rien promis. Mais je déteste l'avenir. L'avenir ne promet rien. Ce n'est pas son rôle de promettre.

... Il attire ma tête contre lui. Toute ma tête, côté nuque, tient dans sa main. Pourtant il ne m'embrasse pas. Il soupire. Il caresse mes cheveux courts. Il se souvient de la longue tresse abandonnée, morte, sur la planche à repasser de Lucie.

– Tu es une drôle de même. Je voudrais t'aimer. T'aimer follement.

Et peut-on donc aimer autrement que follement? Si tu le désires, c'est que tu le souhaites, c'est que tu l'éprouves. Viens viens, aime aime.

Il murmure très bas :

– Tu veux? tu veux vraiment?

... Il a démarré. On retourne vers le troquet. Je n'ai pas une seule fois tourné la tête vers les caravanes. Je m'en fous pas mal des caravanes. Je ne veux pas y penser. J'ai oublié que papa est peut-être en train d'attendre ou de besogner dans la tranchée sud. Demain, son café ne sera pas chaud à son réveil. Ou pour son retour.

Où est passée Éléonore?

Il ne faut pas compter sur moi. Je ne peux que suivre cet homme.

Nous sommes montés sans allumer. Sa main tient ferme mon poignet. J'avance en tremblant. Il a ouvert la porte. Il la referme sans bruit. L'édredon a une bordure en vieille dentelle un peu malade. Une bordure du temps de Monique. Je m'assois au bord du lit. Je n'ose bouger.

– Il ne faut pas avoir peur, dit-il.

– Je sais, je sais.

... Tombent à mes pieds, tombent à mes pieds la chemisette, le jean qui s'empêtre dans mes chevilles et que j'envoie voler en l'air comme si j'étais seule. Avec les savates décidément en loques. Le soutien-gorge, la culotte très blanche vont rejoindre le reste.

Et voilà, voilà que cet homme que je connais si peu, que je connais si bien, qui en fait plus, qui en dit plus que tous ceux que j'ai côtoyés, choyés, rudoyés, aimés fraternellement – Louis, comme tu es loin –, voilà que tout devient facile, évident; la succession des gestes, une chorégraphie d'actes qui cognent en moi avec la violence du bull contre la terre des tranchées et immédiatement après un triomphe inconnu, une flamboyance : le plaisir. Une métamorphose qui bouleverse tout et m'empêche à jamais de réintégrer mon royaume rouge et noir, fantastique malgré ses frontières.

Battent sous mes tempes mille oiseaux de soie. Ils chantent avec moi un alléluia sans gaieté, âpre un âpre bonheur. Je sais que plus jamais je ne renoncerai à cette possession-là, que plus jamais je ne retrouverai l'INTENSITÉ si je ne la relie pas à l'amour d'un corps qui m'est donné. J'aime j'aime cet homme abattu, mort à demi, comme s'il m'avait offert toute sa force. L'aube est descendue depuis longtemps à travers le carreau et l'on recommence la même lutte, le partage de ces sensations qui s'accélèrent, complètement sincères. Je reviens d'un grand voyage qui a transplanté mes racines dans un autre sol. Je n'ai pas envie de dormir

mais de mourir doucement, contre ce corps-là. Les yeux bleus n'ont pas cessé de me regarder, de m'ouvrir des contrées, des prairies de lumière. Je lui ai dit quand il a rejoint l'édredon sur lequel je m'étais allongée en grelottant malgré la chaleur :

– Regarde-moi jusqu'au bout. Tant que tu me regarderas, je n'aurai pas peur.

Il a allumé la lampe de chevet et il a entrepris le voyage tel que je le lui demandais. Et la lampe est toujours allumée. Elle mêle une clarté blanche, invisible, à celle du jour.

Oui, et alors?

D'avoir touché la lumière à pleines mains, je sais que l'on ne peut plus vivre comme avant. Il a des gestes, des mots qui ont criblé mon âme d'une mitraille d'étoiles que je vois en fermant les yeux.

Je l'ai quitté à la pointe du jour. Il ne voulait pas.

– Je t'aime. Éléonore je t'aime.

J'ai remis les vêtements. Il me semble que j'ai grandi depuis hier. Il m'aide à agraffer mon soutien-gorge. Il me retient contre lui.

– Reste. Reste encore.

Habillée, debout devant lui, je le regarde. Lui aussi s'est habillé. Et je lui en sais gré. Je n'aurais pas aimé le voir s'endormir sans moi, loin de moi. Ensemble, nous avons entrepris cette étrange fête, ensemble, nous touchons la rive de l'aube.

– Au revoir, Lucien.

Il a allumé une cigarette. Il me la donne.

– A tout à l'heure, Éléonore.

J'ai couru jusqu'au lavoir. Tout est baigné dans un bleu minéral, un bleu d'avant la création. Je ne quitte pas la couleur bleue, c'est mon pavillon. Ma couleur, ma fierté. Dans le bleu j'ai roulé une nuit entière, entièrement nue dans le bleu.

« Le bleu est inhabitable », a dit Lucie. Le bleu des yeux de « D » était inhabitable.

Habitée entièrement de bleu. Bleue est ma peau, et cette ombre qui descendait tout au long de mes membres, mes membres qui tremblaient. La terre tremble sous le choc des hommes qui la forcent, l'aident à recevoir leur volonté. Et ma volonté à moi, aussi véhémence, exigeait d'être cette terre-là. Bleue. Je joins ma bouche à ma bouche en me penchant sur l'eau. Je bois. J'ai soif. Quelle allégresse de rencontrer la fraîcheur après ces heures qui cognaient et ces heures aveuglantes à force d'éclat.

Boire. Comme une bête qui a longtemps couru. Boire et tremper mes mains mon visage dans cette eau que je ne pense même pas à sécher avec mon mouchoir.

OceanofPDF.com

Papa ne m'a posé aucune question lorsque j'ai franchi les trois marches. Il boit son café lentement et sans lever la tête. Déjà casqué et botté, il est prêt à partir. Il doit être six heures. Je m'assois loin de lui, sur l'escabeau qu'avait fait Louis. Il pousse vers moi un bol. Mais il ne fait rien pour que je m'approche de lui. Il dit :

– Il y a encore du café chaud.

Il a sa tête fatiguée, barbouillée de rides, d'un cerne noir. Sa tête d'insomnie ou de crise d'asthme. Sa tête à soucis. Sa tête pas heureuse. Et moi, je n'ai plus mes cheveux. Il dit simplement :

– Ah bon. Tu as coupé tes cheveux.

Je n'ose pas parler. J'ai l'impression que ma voix a baissé d'une tonalité. La voix d'après l'amour. Une voix plus rauque, inconnue. Rien à voir avec le soprano un peu acide de la veille. Je ne peux non plus dissimuler ce maquillage spécial qui souligne le dessous de mes yeux; un cerne, une ombre qui enfouissent à jamais mon visage d'avant avec le nouveau.

Voilà cinq minutes que je tourne la petite cuillère dans le bol. Papa me tend la boîte en carton qui nous sert de sucrier :

– Ça irait mieux, ma fille, si tu mettais du sucre.

J'ai fait tomber deux morceaux. Sans le regarder. Je tâtonne vers mes gauloises écrasées dans ma poche. Je craque une allumette. Elle s'éteint. J'en craque une autre, elle n'allume rien parce que mes cigarettes sont trempées par l'eau du lavoir.

Papa s'est levé :

– Bon. Eh bien je vais rejoindre les gars.

Pour la première fois il n'a pas dit « et Lucien ».

Il reste une seule cigarette sèche au fond du paquet aplati.

J'ai lavé, brossé, lessivé la caravane. Jamais elle n'a été aussi propre. Un tel nettoyage puise ses sources dans la violence de cette nuit. Je ne

suis ni bégueule ni puritaine ni croyante. Il ne faut considérer aucun symbole, aucune crainte (la crainte du péché) dans ce grand nettoyage. Plutôt un besoin véhément de dépenser cette force nouvelle qu'un mâle choisi par moi a inculquée à chacun de mes muscles.

– J'aime ton corps, a-t-il dit à un moment de trêve, entre deux élans. Je l'aime pour sa force. L'amour a besoin de force. J'aime que la femme ait de la force dans ses membres, ses volontés...

Rompue aux travaux physiques, à l'habitude des engins, des objets lourds, je comprends que je vais désormais guerroyer sans faiblesse contre l'assaut du plaisir. Le plaisir est une chose naturelle, bonne et fortifiante. Papa est parti sans un regard pour moi. Sans son regard habituel. Son regard habituel : las, apparemment indifférent, sans la moindre gêne. Papa a buté sur mon absence avec malaise; papa est parti gêné. Il se détourne de moi comme d'un scandale. Tout est dans l'ordre. Ce matin, pour la première fois depuis dix-huit ans, je n'étais pas à la caravane, emmêlée sous les draps rugueux qui sèchent entre deux piliers de grue. Je n'étais pas à mon service, c'est-à-dire à celui de mon compagnon de route. Et je dis cela avec respect, sans servilité. Si je n'aimais pas ce père, ni mes frères, je ne les aurais pas servis de la même façon. J'aurais passé leur café du matin avec haine. Avec rage. Je leur aurais échappé. J'aurais échappé au chantier. Carvinet et bien d'autres gars auraient reçu leur fille après une première nuit dehors à coups de pied, coups de poing.

– D'où viens-tu? salope traînée putain.

Ce matin, je n'étais pas au service d'un homme qui a toujours été bon pour moi.

– Tiens, tu as coupé tes cheveux.

J'ai toujours aimé faire le café pour papa. Ce matin, j'ai abandonné Lucien sur le grand lit, parce que j'espérais arriver à temps pour faire le café de mon père. Et lui expliquer posément, calmement, que c'était sans doute une des dernières fois que je lui faisais son café.

– Éléonore, vis avec moi, a exigé Lucien quand je me suis vaguement assoupie, emmêlée à ses jambes, les mains dans ses mains. Bien, tellement bien.

– Éléonore, viens dormir ici toutes les nuits.

L'amour est cet acte extraordinairement libre. Je ne veux pas, je ne veux plus du mariage. C'est papa qui y songe. Il faut le comprendre. Il n'a plus que moi. Mon sort est devenu précaire. Fouldroule comprendrait davantage ma volonté. Mais Fouldroule n'est pas mon père. Il n'a pas à défendre ce que papa nomme son honneur. Le langage des chantiers en ce qui concerne leurs filles rejoint le langage du Sud. Même si on est au Nord.

Fouldroule, un jour, peu de jours après m'avoir adoptée, a murmuré, une fois, un soir :

– Comme tu me plais.

Fouldroule est le père qui m'aime d'amour.

– Comme tu me plais. Mais n'aie jamais peur de moi. Je ne toucherai pas un seul de tes cheveux.

Fouldroule est exigeant à ma place. Tous les gars qui passent chez lui, il les juge, il les jauge en fonction d'un éventuel béguin qu'ils pourraient m'offrir :

– Pas pour toi. Pas assez bon pour toi. Mauvaise forme. Mauvais équilibre. Violence.

Lorsque Fouldroule a vu Lucien, la première fois, il a conclu :

– C'est celui-là qu'il te faut.

Et il a acheté la Robe destinée à la grave entreprise.

Il faut absolument que je voie Fouldroule pour négocier mon choix de vie auprès de papa. Il faut que je réfléchisse.

Vers dix heures, Galu est arrivé en courant à la caravane. Chapeau vissé au ras des sourcils, pantalon coupé au ras des genoux, il crie de loin :

– Li Marraine, li Marraine a eu enfant.

Je l'empêche d'entrer à cause du plancher en train de sécher. Nu-pieds, les bras éclaboussés de lessive, je lui désigne avec la brosse en chiendent la première marche :

– N'entre pas. J'ai tout lavé.

La Marraine a accouché cette nuit dans le fossé qui lui sert de quartier général. Ce sont les Portugais qui l'ont entendue crier. Quand ils sont arrivés, c'était fait. Un enfant tout fumant était tombé de son ventre. Un garçon. Bleu, étranglé dans son cordon. Mort.

Pedro a téléphoné à l'ambulance. La Marraine est à l'hôpital. Pour la première fois de sa vie, elle dort dans un vrai lit. Un lit propre et elle a du monde qui s'occupe d'elle et lui apporte à manger (au lit).

En français, en arabe, en espagnol, tout le monde commente l'événement car tous se sentent concernés. Ils tombent d'accord que c'est une chance que l'enfant n'ait pas vécu. Je proteste. Son enfant, c'est ce qu'elle avait fait de mieux.

L'ambulancier l'a emporté, enveloppé dans un drap. Il finira dans la chaux. Comme le fusil de Dromner à la décharge.

Fouldroule est en train de lessiver son bar lorsque je pousse la porte qui fait cling. Quand j'ai dit qu'il avait sombré dans une espèce de crise désintéressée, je rectifierai en précisant que son regard me conserve mon crédit dans son cœur. Et c'est réciproque. Dans la prunelle « désintéressée » circulent des ondes, un entrecroisement d'ondes qui me cernent, me font reprendre demeure.

– Qu'as-tu fait depuis hier, petit bourri?

– L'amour. J'ai fait l'amour. Et je le referai.

– Et qu'y a-t-il donc de plus beau? dit-il en posant la serpillière et en allumant une gitane maïs. Puis : Avec lui, au moins?

– Avec lui. Avec Lucien. Là-haut, dans la chambre. Chez toi.

Il rallume la cigarette, que, décidément, il n'a jamais pu mettre en route du premier coup.

– Tu as bien fait.

– Fouldroule, il faut que je te parle.

Un gars vient d'entrer. Fouldroule lui sert une bière. C'est un jeune garçon tout blond, très clair. Un Polonais. Il a dix-huit ans.

Il a gardé son casque. Il boit sans rien dire et s'en retourne vers la porte. Il transpire à grosses gouttes. C'est son premier emploi. On ne sait pas encore s'il aimera les chantiers. Le samedi soir, il va danser. Il a une mobylette qu'admire le fils Carvinet. La Marraine l'a déjà repéré.

Pour discuter, on est mieux dans la cuisine.

Fouldroule s'est accoudé sur la toile cirée qui représente des capucines et des abeilles. Je suis accoudée, en face de lui, sur la même toile cirée. J'écrase sans remords deux abeilles besogneuses, inoffensives.

– Fouldroule, Lucien m'a demandé de vivre avec lui. C'est un gars qui ne fait rien à la légère. Il ne parle pas pour ne rien dire. J'ai accepté. Je suis heureuse. Je voudrais m'installer avec lui le plus tôt possible.

– As-tu bien réfléchi?

– J'ai réfléchi. Je ne veux pas du mariage qui est une formalité sans grand intérêt. Je sens que lui non plus ne considère pas le mariage comme indispensable. Il le fera uniquement si ça doit me causer des complications.

... Au moment où j'allais ouvrir la porte, pour descendre dans la fraîcheur bleue de l'ombre, Lucien a réussi à retenir mon bras :

– Éléonore, tu feras à ta guise. Je n'aime pas le mariage. Je veux dire le principe du parchemin. Si tu le veux, tu l'auras. Il ne faut pas se gâcher la vie pour un principe. Peux-tu vivre – vivre heureuse – sans ce principe ?

Gravement, je lui ai répondu :

– Nous ferons pour le mieux pour tous deux.

- Éléonore, nous pouvons être heureux sans le mariage.
- Je le pense aussi.

Fouldroule hoche la tête :

- Qu'en pensera ton père?
 - C'est précisément pour cette raison que j'ai tenu à te parler. Il faudrait que tu lui dises que tu es d'accord pour que je vive ici.
 - Tu veux donc le suivre là où il sera?
 - Oui.
 - Tu n'as pas peur des conséquences de ton choix?
 - Non. Chaque personne à sa place. Je suis avec lui. Je ne peux plus être dans un autre lieu. Le chantier va finir. Je suis avec Lucien.
 - Ton père partira pour la première fois sans toi.
 - Oui. C'est la vie. C'est très dur, pour lui plus que pour moi, mais tant pis.
 - Tu es dure.
 - Oui.
 - Tu ne veux pas attendre?
 - Non. Notre genre de vie nous permet tout sauf d'attendre. On ne peut attendre ni les pluies ni les chaleurs. On ne peut attendre rien de l'entreprise, rien de l'avenir. On improvise. Tous les jours. Tu le sais bien, Fouldroule.
- Il penche vers moi sa bouche grave, ses yeux traversés d'ondes chaudes, une vraie chaleur. La chaleur humaine. J'ai compris la portée de cette expression en rencontrant ces yeux-là. Avec les miens, avec Lucien, j'ai croisé autre chose dans leurs yeux. Mais pas la chaleur humaine, c'est-à-dire l'indulgence absolue de tous mes actes.
- Tu feras comme tu le désires. J'irai voir ton père tout à l'heure, quand il aura déjeuné. Je lui ferai part de ta décision...

Une décision est un acte qui détache de l'enfance. Une décision, c'est une responsabilité et le moment a éclaté, éblouissant, bleu. Une lumière bleue qui met en évidence la décision.

Il me reste encore une formalité à remplir. Téléphoner à Lucie. Je l'appelle de chez Fouldroule. J'obtiens le même cortège de grésillements entrecoupé de picotements, de voix. Puis, forte douce, vin tonique : sa voix. Pour une fois, Lucie a quitté ce ton caustique, cette affection un peu épineuse qui nous unit. Elle approuve, elle pèse le pour et le contre, Lucie est une femme de réflexion, de poids. Elle a dû empoigner la vie à un moment douloureux. Elle a dû faire face aux difficultés de toutes sortes. Elle sait ce que parler veut dire. Elle a appris à réfléchir, calculer son temps, ses projets, son budget. Elle aime les choix dûment respectés, les situations nettes, la capacité de poser les pieds dans l'inconnu, le difficile sans pleurnicher. Elle me sent décidée donc elle approuve.

Je lui dis que je l'embrasse au creux des poignets, à cause des petites veines bleues, de la ravissante carte d'état-major qui court le long de sa peau, avec son sang.

Papa n'a d'abord rien répondu.

C'était à moi de parler en premier. Lucie est d'accord là-dessus. Aussi j'ai parlé (j'ai décidé).

Il est revenu à midi. Exceptionnellement. Il est revenu à la caravane qui a eu le temps de sécher. J'ai préparé le déjeuner. J'ai manipulé chaque objet avec autant de précaution, de délicatesse que s'ils étaient en porcelaine. Je ne vais plus vivre ici. Je ne vais plus toucher aux choses, sentir l'odeur, voir la couleur de cet endroit, ou bien, quand j'y reviendrai, ce sera différent. Je me mets volontairement hors d'ici. Je ne suis plus chez moi, mais chez mon père. Peut-être choisira-t-il désormais mon lit pour dormir, puisque c'est le plus confortable. Sans doute va-t-il utiliser la poêle la plus petite, la cafetière la moins grosse. Un homme seul. Il devient un homme seul du fait que j'ai pris essor au creux d'un homme.

J'ai mis nos deux couverts. Sans me presser. Je regarde nos deux assiettes. Je les connais depuis des années et voilà que je les considère autrement. Avec respect, une espèce de douceur amère, de douce joie. Bye, bye. Je pars. Les verres sont épais, ordinaires, d'une grande contenance. Les couteaux, agressifs, à grosse lame, capables d'ouvrir un pain, d'éplucher des légumes ou de se défendre. A poisson, à viande, à fromage, ils sont aptes à tout. Les serviettes : à carreaux, comme nos torchons. Rudes, propres. Le rond qui entoure la mienne est un cadeau de Louis. C'est un rond en argent avec mon initiale « E » entourée de laurier. Je l'emporterai. J'emporterai aussi cette tasse fine, fleurie, dans laquelle il buvait son café. Mes propres affaires ne pèsent pas lourd. Un sac ou deux suffiront. Et Lucien m'a dit de venir comme j'étais.

– Un grand départ n'a pas besoin d'objets pour l'encombrer. Viens. Tout commence.

Soit. Éléonore a enfin récupéré Éléonore. Je me suis à nouveau rejointe comme mon image a rejoint mon image quand je buvais, ce matin, l'eau glacée, le miroir glacé.

Papa a proprement enlevé ses bottes pour ne pas salir le plancher. Il enfille les chaussons-savates qui traînent en permanence sur la première marche. Il a posé son casque, également, sur cette marche. Un peu voûté, maigre, c'est un homme fatigué. Un homme qui a beaucoup travaillé et perdu, un à un, les siens. Un homme plus jeune. Pas tout à fait vieux. Jugé rentable par l'entreprise puisqu'on lui propose encore du chantier.

– Un homme floué, juge Lucien. Il a cru bien faire; il en a trop fait. L'entreprise, toutes les entreprises s'en foutent.

Le chantier suivant le transformera peut-être en un sec petit vieillard, taciturne, délicat. Sans rudesse comme sans douceur. Et respirant avec encore plus de difficulté car on ne guérit pas de son asthme quand on le promène sous toutes les pluies. Et après le chantier suivant et le suivant chantier, que fera-t-il de son errance?

– Ce n'est pas ton problème, Éléonore.

Si papa ne parle pas, par contre il possède le don amer, difficile, de capter le moment essentiel de la pensée de ceux qu'il aime.

Il a donc mis ses chaussons-savates, sans couleur, si l'on peut nommer ainsi le reflet exact de la boue, de la poussière. Et avant de s'asseoir sur l'escabeau, il a dit :

– Éléonore, ce n'est pas ton problème de te préoccuper de mon avenir. Je n'en ai pas. Il ne changera rien, en tout cas, à mes habitudes.

Il travaille depuis six heures. Il doit avoir faim. J'ai poussé vers lui le ravier plein de radis, le pain, le beurre.

– Et toi? tu ne manges pas?

Non. Pas pour l'instant. Pourtant je trempe un radis rose et froid dans la pincée de sel.

Papa mange lentement. Avec réflexion. Il fait partie de cette catégorie d'hommes qui font venir très peu de mots à la surface. Par pudeur. Les mots sont des vêtements que l'on ne doit pas ôter devant n'importe qui. C'est à moi de l'aider.

– Papa, je vais vivre avec Lucien. Si cela te contrarie trop, nous sommes prêts à nous marier. Mais nous préférons nous aimer librement. Vivre librement. Je veux dire sans passer à la mairie.

Il coupe une tranche de pain avec soin. Ni trop petite, ni trop grosse. Ronde, bien taillée, esthétique.

– Ce qui m'a le plus contrarié dans cette affaire, c'est que tu aies coupé tes cheveux. Ils n'étaient pas qu'à toi, tes cheveux. Ta mère y mettait des rubans. rouges, verts, écossais. Tes frères les tiraient quand vous vous disputiez. Moi, je les aimais bien, tes cheveux. Ça m'a chiffonné, tu vois... Comme si tu m'avais tourné le dos dans la rue. C'est un geste brutal.

La brutalité. Papa a éprouvé mon geste comme une brutalité à son égard. Hier après-midi, il a vu partir sa fille et on lui a rendu une étrangère. Pas tout à fait une étrangère, mais un être différent, exigeant son dû : la liberté de partir avec un inconnu. Après dix-huit ans de cohabitation.

– Tu vois, ma fille, nous n'avons pas eu une vie tout à fait conforme à celle des autres. Que les filles et les garçons s'en aillent pour vivre leur vie, c'est normal. Il n'y a rien à dire à cela. Mais nous, à la différence de ceux de la ville, nous sommes un peu des compagnons de route, alors...

Pauvre papa. Il a chaud. Il tartine son pain pour prendre appui sur quelque chose. Il s'arrête après cet « alors » parce qu'il souffre. Il ne me demandera pas où sont mes cheveux. Mes cheveux qui ne m'appartenaient pas entièrement. Ils ont disparu au nom de cette nuit obscure pour lui, cette nuit noire qui me fatiguait à force d'intensité. Cette nuit où je baignais, nue, en pleine lumière. Papa va perdre son compagnon de route. Il n'en fera pas une histoire. Ce n'est pas son genre. Ni le mien.

– Éléonore, tu feras ce que tu veux. Dans un sens, je t'y ai encouragée quand je t'ai parlé de l'avenir. Avec souci. Aussi je suis content de te savoir avec un gars comme lui, quoique l'on ne comprenne pas le chantier de la même façon. C'est un gars qui s'occupera de plus en plus de politique. Peut-être ne seras-tu pas heureuse à cause de cela. Tu n'es pas obligée de faire de la politique pour lui plaire. Enfin, tu verras. C'est ton problème. Et le sien. Un peu comme un croyant qui aime une païenne. Cela peut tourner très bien. Ou très mal. Mais dans les deux cas, il se passera quelque chose...

Il se passera quelque chose. Lucien, mon amour ma belle nuit intense.

– Je ne fais pas obstacle à ton choix. Mon honneur, c'est de te savoir heureuse, de parler en confiance. Tu parles en confiance, donc j'ai réussi mon éducation. Le reste ne me regarde pas. C'est ta vie. Quant au mariage...

Il boit un grand verre de rouge, ordinaire, rugueux, qui ne désaltère pas.

– Éléonore, je ne sais pas pourquoi je ne te l'ai jamais dit. Probablement je n'osais pas. Je te crois toujours une enfant. Mais ta mère et moi, nous ne nous sommes jamais mariés. Nous avons horreur des papiers et des contraintes. S'adapter à la ville, on n'a jamais pu...

Papa se met à parler brusquement; avec enthousiasme.

Papa et maman : un homme et une femme. On a tellement de mal à s'imaginer la vie sentimentale, sexuelle de ses parents. Pourtant ils ont brûlé, brûlé d'audace, de liberté, d'idées courageuses :

– Est-ce que tu veux vivre avec moi?

– Oui.

– Est-ce que tu es d'accord pour vivre en caravane? sans maison? en chantier? jamais à la ville?

– Je suis d'accord.

– Nous ne passerons pas devant le maire.

– Je suis d'accord.

Papa s'est levé.

– Bon. Il faut que j'aille là-bas.

– Oui.

Il remet ses bottes. Il a le dos tourné.

– Papa, je vais emporter mes affaires chez Lucien.

Le dos s'est un peu voûté. Le dos répond :

– Tu feras comme tu veux. Mais ça me ferait plaisir que tu dormes encore une fois ici. Ça n'urge pas à ce point.

– Ça n'urge pas. Je resterai ce soir.

– Je te remercie.

Papa s'est éloigné. De dos. Nous sommes toujours très polis entre nous. La mort de mes longs cheveux a été ma première indélicatesse.

Mon premier choix. J'ai coupé le cordon.

OceanofPDF.com

Il sera dit que, décidément, la caravane de Doudou la Ferraille était destinée à être écrabouillée, anéantie, APLATIE pour respecter le terme qu'il emploie sans cesse comme s'il s'agissait d'une vérité (aplatir).

Depuis des années, on n'avait jamais vu sur un petit chantier d'autoroute une succession de telles violences.

La violence est une force dépensée contre le droit, les structures, les choses, les corps. La violence est l'expression éclatante d'un besoin, d'une révolte, d'un malaise. La violence est un excès d'électricité intérieure dangereusement accumulée. L'excès d'électricité peut provoquer la violence. La violence n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Mais à ce niveau (au niveau du chantier qui se détraque individuellement) elle est une folie. Et la folie-violence, c'est l'aboutissement de l'échec. L'échec de l'intelligence, de la puissance de l'intelligence.

Donc, on n'avait jamais vu sur un même lieu, dans une saison donnée (sèche, particulièrement chaude), la succession d'une telle violence.

Est-ce à dire que le climat du Nord fouette le sang encore davantage que les terres à piment doux? Le Ricard, le genièvre, les Mazouts mortels de Fouldroule y sont pour quelque chose, admettons-le. Admettons aussi que cette plaine jamais unifiée, crevant de tous les rouges, suce ses hommes, les comprime et exige leurs forces jusqu'à la dernière.

Les problèmes des hommes côtoient étroitement l'ennui des femmes.

Problèmes et ennui ont engendré la violence. Si Germaine a entraîné encore une fois Musta sur le lit de Le Guilledic, c'est davantage par frustration (ennui) que par perversion pure. Les véritables voluptueux sont plus indifférents, plus joyeux. C'est ainsi que je m'imaginais les rois fainéants. Des voluptueux. Donc des inoffensifs. Allongés dans leur très spéciale caravane, engourdis. Non violents.

Germaine a entraîné Musta sur le lit de Doudou la Ferraille.

Un beau lit, d'ailleurs : commandé à Manufrance, judicieusement pliable, avec des tiroirs sous le matelas ni trop dur ni trop mou et garni de draps de couleur. Or sur un chantier, dans les années 196., les draps de couleur sont un luxe, une rareté, une panoplie très Hollywood. Éliette a frappé Germaine au lavoir en partie aussi à cause des draps de couleur

qui nous narguent, légers, flambant comme des drapeaux. Rose, saumon, pervenche, vert, jaune, c'est sur le jaune que le drame prit corps, si j'ose dire.

Le drame eut lieu l'après-midi même de cette journée importante.

Je suis restée pour commencer mon rangement. La chaleur grésille, arrachant sueur et soupirs à tout le monde. Les péniches qui se succèdent ont du linge qui sèche sur le pont. Et des chiens qui dorment, desséchés, la gueule ouverte. Les écluses, rabattues contre le mur de la rivière, ont ouvert leur gueule noire, humide. C'est le seul point de fraîcheur dans cet endroit sans ombre. Poupoune, devenue énorme comme la Marraine, dort, allongée dans le bac à sable. Elle grogne dans son sommeil. Elle enfouit son museau profond dans le sable. Elle cherche la fraîcheur. Je ne range pas. Pas encore. Je peins. C'est le plus urgent, pour l'instant : ajouter une branche bleue à l'amandier.

Pauvre papa. Les cours de comptabilité l'avaient aidé à pallier l'éventualité de ma solitude, l'arrivée de Lucien, tous feux braqués sur moi, c'est l'espoir de mon sort réglé, s'il lui arrivait malheur, comme on dit.

Il ne l'a pas dit, ce mot « malheur ». Rarement employé ici, où, précisément, il fonce avec la brutalité des éperviers. Les cheveux de papa ont blanchi. Je l'ai vu, quand il est reparti, lentement, sous le soleil d'une heure. Il a besoin aussi de régler son sort.

– Ton frère m'a écrit. Il compte aller au Tchad. Ils fabriquent un barrage par là-bas, ils en ont pour quatre ans...

Il donne des échéances, papa : quatre ans. Et des lieux géographiques : le Tchad. Ou la Cochinchine. Pour lui, pour moi, c'est du pareil au même. En vingt-quatre heures, la vie a séparé nos chemins. Avec l'obstination bovine et rotative des bétonnières. Parti le fils aîné, parti, en zigzag, pauvres débris, l'autre fils... Mais vite, vite, chassons l'image. Chassons le rouge par tout ce bleu contre lequel je prends appui.

Et qu'est-ce que nos morts sinon l'irréversible transformation jusqu'à la lumière?

D'abord la vision atroce de tout leur sang, leurs cheveux arrachés, leurs os brisés, puisque, chez nous, la mort prend le caractère d'une singulière mixture. Puis, passé les premières semaines pétrifiées, passé les heures où ils pourrissent, quelque part enfouis, coagulés à même le ciment des routes, des barrages, du béton, ils atteignent enfin, enfin ils atteignent l'inodore, l'incolore poussière qui les confond avec l'air, la lumière et touche en nous la miséricorde de l'oubli.

– Papa, je vais faire ma vie avec Lucien.

– Tu as raison. Peut-être seras-tu heureuse.

Heureuse? on verra bien. Pour l'instant ce que je vis a trop d'éclat pour ressembler au bonheur.

Je suis interrompue dans mes pensées par un bruit épouvantable, un ébranlement de tout le sol, qui me fait songer immédiatement à un tremblement de terre. Ceux qui foncent sous l'Italie. Ou le Tonkin. Ou le Tchad. Mais le Nord est rarement soumis à un tel ébranlement. Il se passe quelque chose. Suivent des cris, des glapissements, des tournoiements d'injures et de verre brisé. J'ai levé la tête, je quitte la fraîcheur de l'amandier, l'amandier Amour, et je regarde.

Je vais assister à l'extermination totale de la caravane de Doudou la Ferraille. Heureusement, la caravane est vide. Même scène que le jour de la fête chez Ahmed. L'ancien sergent grimpé sur son bull, sa tonsure luisant comme un beau cuivre, manches retroussées, la bouche tordue de tics, précipite l'engin au maximum de ses vitesses contre tout ce qui fut et ne sera plus jamais sa demeure. Parmi les injures lancées, on démêle les raisons de sa folie :

– Salope, salope, je t'apprendrai à baiser pendant mon absence. Salope. L'écrabouiller. Je vais l'écrabouiller et le salaud qui est avec toi.

Couchée sur le flanc, abattue dès le premier coup, la caravane grand modèle bat des roues. Tout un côté est en miettes et voilà que le gros bull, consciencieusement, concasse jusqu'à la dernière casserole. Collés contre

l'engin, lamentables, pendouillent des bouts de draps roses et une partie du réfrigérateur. La caravane a l'air d'un poulet écrasé, les ailes en croix. Le petit sergent de l'armée française, décidément expert dans l'art d'aplatir, semble articulé par la conscience professionnelle. Le voilà qui unifie les débris, passe et repasse sur eux jusqu'à ce qu'ils aient rejoint le niveau du terrain. Un coup de goudron là-dessus et on ne verra plus rien. Mais cela ne suffit pas à Jo la Ferraille. A chaque roulement de son bull, il hurle :

– Tiens, salaud. Encore un coup encore un coup et encore un. Aplatis. Finis. Foutus. Ah, vous m'avez pris pour un conard. Eh bien, prenez...

... Le hasard a fait que, cette fois-ci, Germaine a couché avec Musta dans son bungalow. Elle a amené le drap jaune dans le bungalow de Musta. Elle veut bien coucher mais elle ne veut pas toucher leurs draps. Aussi est-ce une tête livide, chancelante, qui apparaît sur le seuil du bungalow des Turcs. Je reconnais difficilement Germaine dans cette silhouette blême, dont les hurlements couvrent ceux du petit sergent qui ne cesse de psalmodier avec des marches avant et arrière :

– Aplatis. Aplatis. Tiens, salope, tiens, salaud.

... Mais voilà que, soudain, il la voit, la salope, comme il dit. Elle a tordu ses mains de désespoir. (La violence se nourrit de désespoir, de sang, la violence de Le Guilledic atteint presque le grandiose parce qu'elle s'assouvit. Il en devient généreux. Il va tout perdre.)

Germaine tord ses mains de désespoir. Elle sanglote, ruisselle de pleurs, son maquillage se dilue dans du vert, du noir, du rouge. Son désespoir est farouche. Sa maison. Elle a perdu sa maison. Que peut-il lui arriver de pire?

Mais le voilà, le pire : c'est ce gros engin qui l'aperçoit dans le carré du rétroviseur. Le rétroviseur est l'œil, le troisième œil, l'œil que l'on dessine sur le front des martiens, des robots, des cyclopes. L'œil unique, le cyclope. Germaine a affaire au cyclope. Le gros engin a suivi le regard de l'œil. Il se retourne brusquement au risque de basculer sur lui-même. Le gros engin obéit méthodiquement à l'œil, l'œil relié directement au cerveau fou de Le Guilledic. Le Guilledic est frappé de folie furieuse.

Comme d'autres d'un hoquet soudain. Inextinguible. Il veut se venger. Il va se venger.

Et c'est la course de Germaine poursuivie par l'engin-œil parmi bosses et cabosses. La mâchoire du bulldozer la serre de près.

– Aplatie, aplatie, la salope, gueule la pelle mécanique qui a la voix de Jo la Ferraille.

Quelques Turcs et moi-même, nous courons, épouvantés. Comment faire? Il a mis l'engin en quatrième et nul ne se hasarderait à couper la route au bull qui zigzague en soubresauts terrifiants, en écarts de direction, étant donné que l'engin vise la nuque de Germaine, la nuque décolorée, désarmée, que, crac, un seul coup de pelle suffirait à ouvrir.

Germaine, nu-pieds, hurlante, sans chemisier, les seins maigres, bleuis, est atroce à voir et à entendre. Les chiens de Dubois grognent. Poupoune, les flancs énormes, hurle plus fort que les autres, aussi fort que l'engin, aussi fort que Le Guilledic.

Fou. Le Guilledic est devenu fou. Voilà qu'il rit, maintenant ; un long rire, houleux, un sanglot. Rien ne peut l'arrêter. Et les Portugaises, tapies chez elles, ont tout bouclé. Elles se sont enfermées avec les enfants les plus jeunes. Musta, Omar, Hassan courent derrière l'engin. Je les ai suivis. Que va-t-il se passer?

De bosse en bosse, on va atteindre la route et avant la route la grosse tranchée qui craint l'eau et les chaos. Les autres mômes et les frères de la Mairaine s'amusent bien, en revanche. Ils sont à la fête. La récréation continue. Pourtant la fin est proche. Dans une pétarade de 14 juillet, engin, homme, femme, tout a basculé dans la tranchée et ça a fait baoum badaboum. De grands jets de terre tournoient. Cul en l'air, les chenilles encore vivantes, désarticulées sur leur axe, seul le moteur a encore un peu de voix. Les Turcs se précipitent. Je n'ose approcher. Louis, Louis et ses soixante-dix kilos d'éclats rouges, la dominante du sang. Mais non. Je n'en reviens pas. Tremblants, mais vivants, voilà que M. et M^{me} Le Guilledic, couverts de bleus, de terre, le front fêlé, remontent au jour. Ma parole, c'est le couple du jugement dernier qui reprend corps et vie pour se mêler à nouveau aux vivants. Il ne faut pas croire qu'ils cessent de s'engueuler pour autant. Le refrain a repris, appuyé sur la même chanson,

la chanson du petit sergent de l'armée française qui a été décoré grâce à la casbah aplatie :

– Aplatie, aplatie. Je l'ai aplatie.

L'armée lui a collé un traumatisme définitif. Et la course reprend à travers champs, en sens inverse. Sauf que la violence a changé de bord. Germaine est une grande femme maigre, laide, aux grosses fesses, aux grands pieds, aux seins bleuis. La violence fait saillir les muscles de ses avant-bras. Elle a ramassé une barre de fer (la violence est capable de décupler les forces) et c'est elle, folle à son tour, qui brandit sa haine. Cheveux raidis, jupe tournée, les pieds en sang, elle ne voit rien, elle ne sent rien.

– Je te tuerai, promet-elle au petit sergent qui chantonne :

– Aplatis, aplatis. Ils sont aplatis.

Ils croisent les frères de la Mairaine qui leur tirent la langue.

Il a fallu deux heures à la dépanneuse pour retirer le bull désormais sans voix et sans mouvement. Papa est presque aussi effondré que sa tranchée. Tous risquent le préavis et tout est à recommencer côté ouest. Papa ne dit rien. Il réfléchit. Il suppute les chances de redressement avant les pluies. Il suppute les chances d'apaisement parmi les gars. Papa veut rester un bon chef. Un bon chef désamorce les drames, les histoires, et sait jongler avec les moyens du bord. Papa ne veut plus d'histoires jusqu'au goudronnage. Il ne veut plus d'histoires inutiles. Il sait démêler le mécontentement à cause du surmenage et le mécontentement à cause des bagarres d'hommes. La violence est une affaire privée à portée publique. Une éclaboussure. Heureusement que Doudou la Ferraille ne s'est pas dirigé vers les piliers. Alors là, c'était plus qu'un accident, on rejoignait une catastrophe d'hommes et de biens. Les biens primant les hommes aux yeux de l'entreprise. Papa réfléchit et se dit qu'ils ont eu de la chance de ne pas voir partir en miettes la tranchée sud. Galu, qui a

couru avertir Chif, a des sauts de grand insecte. Les Turcs font silence. Musta regarde papa. C'est de sa faute si tout cela est arrivé. Du moins il se dit que Chef doit estimer que c'est de sa faute. A cause d'une chiennerie dans son bungalow, la tranchée est morte ainsi que le bull. Or, la tranchée est une aorte du chantier. Il bat en fonction d'elles toutes. Le chantier a besoin de la tranchée et le chantier a besoin du bull. Les hommes sont moins importants et les femmes encore moins. Papa est un bon chef. Il réfléchit. Il ne faut pas renvoyer Musta. Même si c'est de sa faute. Le chantier ne peut s'en passer. Et il doit toucher à sa fin. La mort du bull est déjà, en soi, une catastrophe.

Lucien pense autrement.

C'est la première fois que je le revois « depuis ». Il considère d'abord que je suis là, brune et blanche, muette et blanche de l'autre côté des moellons. Il considère qu'il m'aime et il éprouve un grand soulagement d'être sûr de m'aimer.

L'éboulement de la tranchée est la conséquence d'une violence qui elle-même est la conséquence de plusieurs facteurs d'exaspération, eux-mêmes inévitables sous le soleil, sur un terrain aussi mal protégé, où cohabitent trop d'êtres. Être un bon chef (pour Lucien) c'est considérer les hommes avant le chantier et les femmes au même titre que les hommes. Il est fort probable que Lucien aura souvent son préavis et que nous voyagerons beaucoup. A moins qu'il ne sache, à la longue, inculquer l'envie de s'unir. Je ne sais pas. Lui non plus. Mais je reste complètement d'accord pour vivre avec lui.

Il a fallu une ambulance pour emmener Le Guilledic pris de crises nerveuses, agité de soubresauts ressemblant à un accès de tétanie. Piloté sur le service neurologique de Lille, bombardé de cachets et d'intraveineuses, son sort appartient désormais aux psychiatres et, faisons-leur confiance, il n'est pas près de s'en tirer car, huit jours plus tard, il chante sur l'air de Nuit de *Chine* : « Aplatis, aplatis », les « a » modulés sur les bémols, c'est un spectacle très impressionnant qui n'est pas épargné à sa femme, remise plus rapidement, heureusement pourvue

d'argent liquide car Le Guilledic, sous les ordres de Germaine, a toujours laissé sa paye en entier au Crédit du Nord et vécu des frais de déplacement. Le seul objet retrouvé à la place de la caravane fut le sac à main de Germaine. C'est ce que Germaine appelle « avoir une bonne étoile ».

Elle a loué une chambre meublée à Lille et s'est fait embaucher au Prisunic au rayon des draps de couleur. Une fois par jour, elle monte à l'hôpital et pleurniche au pied du lit blanc, devant le tableau des températures.

Derrière le tableau des températures, le petit sergent de l'armée française balbutie tout le jour quand l'effet des calmants est passé et quand la blouse blanche l'interroge :

– Aplatis. Aplatis. Je les ai aplatis. C'est mon boulot. C'est mon devoir.

OceanofPDF.com

La dernière nuit à la caravane, c'est un peu une veillée d'armes avec le compagnon de route. Deux sacs ont suffi à emballer mes maigres biens. Mon père m'a fait ce très beau cadeau de comploter une fête. Malgré ses soucis, malgré sa peine. A savoir que mon installation chez Fouldroule (Lucien et moi) ne prendrait pas, à nos yeux et aux yeux des autres, l'allure honteuse d'une fugue, d'un abandon mais un choix triomphant.

C'est papa et Fouldroule qui offrent le repas. Dimanche aura lieu la fête. Nous invitons tout le monde. Lucien n'a eu aucun mal à comprendre l'importance viscérale qu'a pour nous (dans notre style de vie) la fête.

La politesse consiste à avertir les compagnons du chantier qu'un des leurs, une des leurs change de vie, les quitte, se marie. Considérons cette fête comme mon mariage.

– D'autant plus, ma fille, que l'année prochaine nous ne serons pas ensemble. Nous fêterons moins de choses.

Où seras-tu, papa, l'année prochaine?

Nous rejoignons une tradition tribale : une fille quitte le toit paternel pour franchir le seuil d'un homme parée d'une fête.

Une fête malgré tous les soucis.

Mais la vie de chantier comporte autant de soucis que de fêtes. S'il n'y avait pas les fêtes, les soucis y seraient insupportables. On s'enliserait, on s'engluerait dans les soucis. Pire que dans la boue.

La fête est un repas au Mazout mortel.

Les soucis sont la violence et la folie et la mort et l'échec et la peur. La folie de Le Guilledic a déclenché l'exigence, le besoin d'une fête. Papa est un bon chef. Nous aurons une fête. Papa est un bon père. Il ne me laissera pas partir sans une fête.

Les Portugais sont d'accord pour la fête.

Les Turcs ont acquiescé de la tête. Musta est réintégré à nous. Il est invité.

Les Algériens mettront leur costume du dimanche.

Les Français espèrent y boire beaucoup.

Le Polonais est sûr qu'il boira plus que tout le monde et nous épatera par la quantité de Mazout mortel qu'il est capable d'ingurgiter.

Une fête pour éviter la rage.

Une fête parce que, à part moi qui abuse d'émotions violentes comme d'un tonique, ils en ont marre, ils sont épuisés, ils doivent reprendre source au nom du dernier effort.

Dégonflée d'un seul coup, la Marraine est revenue. Elle porte la même blouse, les mêmes chaussettes, mais un air hagard qui ne présage rien de bon. Elle erre sur le chantier à la manière d'une chatte en quête de ses petits qu'on lui a noyés. De chaque main, elle soutient ses seins très lourds non taris, et j'ai dans l'idée qu'elle souffre avec son regard de soleil malade et ce déhanchement qui s'est accentué depuis son accouchement. Son enfant, elle l'aimait déjà, sans doute. La Marraine n'a jamais fait de mal à personne. On la traite comme une bête à peine pensante parce qu'elle ne parle pas glisse cent fois sur le dos. Mais peut-être ne fait-elle que ça : aimer. Les femmes la considèrent comme une putain alors qu'elle ne se fait jamais payer et c'est tout juste si elle obtient une gamelle de couscous ou un verre de bière. Avant. Jamais après. Le chantier est bien plus sa survie que son gagne-pain.

Elle aussi, elle a droit à son faire-part. Elle a droit à la fête. Elle l'a bien méritée, la fête. Elle rôde près du fossé où elle a accouché. Elle me voit arriver sous le soleil. Debout, elle ne bouge pas. Elle hésite. Elle a envie de prendre la fuite. Les femmes ne l'approchent jamais. « Elle jette des sorts », grommelle Éliette. Les Portugaises la trouvent répugnante et elle a baisé avec tous leurs hommes.

La Marraine s'est arrêtée, les jarrets tendus, prête à fuir. Je suis si près que je pourrais la toucher. Ses yeux sont gris-jaune, gris-jaune et non jaunes, comme je l'ai cru, jaunes tellement ils reflètent la couleur des

engins. Ses cils sont roussâtres, brûlés, assortis à sa tignasse. Sa bouche épaisse, irrégulière, pas laide, hésite entre le ricanement ou l'injure. Elle a la même expression que lorsque Lucie lui donnait des parts de gâteau.

– Marraine, viens déjeuner avec nous dimanche. Chez Fouldroule. C'est la fête. La fête du chantier.

Je lui explique lentement, je lui montre le troquet d'un grand geste. Je répète « dimanche » et « avec nous ». Elle n'a pas l'air de comprendre. On la siffle, on ne lui parle pas.

« Marraine » est le premier mot français que la main-d'œuvre étrangère a su prononcer. En même temps que « chantier ». Et encore, ils prononcent plus correctement « Marraine » que « chantier » qui résonne ainsi chez les Arabes : SSANTIER. Avec deux s.

Alors la Marraine me répond en très bon français :

– Je m'appelle Marie.

Je n'attendrai pas dimanche pour rejoindre Lucien. Je n'ai pas attendu dimanche. Le désir flambe fort entre nous, plus fort que cette dégringolade de lumière et de chaleur sur le flanc des grues.

Faute commise, faute remise. Et Lucien m'entraîne sur le grand lit, là-haut, le lit dont on a enlevé l'édredon qui tient trop chaud.

Il roule avec moi et en même temps que moi dans le pli voluptueux des draps que l'on creuse du même rythme que rien n'arrête.

– Nous sommes fous, Éléonore, nous sommes fous. Et nous ne faisons même pas attention.

Je n'en reviens pas de connaître le plaisir. Il me terrasse d'une secousse sombre et je sens que l'on ne s'en relève jamais, qu'il joue en moi son éclatante tragédie. Je n'en reviens pas de savoir, désormais, tout ce qu'un homme et une femme sont capables de s'arracher comme joie. Je ne savais pas que la rencontre des corps était capable de lever tant de soleils sous la peau.

Je n'ai pas encore déballé mes affaires entassées dans deux sacs rugueux au toucher et à la vue. Des véritables sacs à patates.

J'ai laissé à la caravane mon tableau, mes peintures. Dans l'après-midi, je vais peindre un peu. Depuis que je l'ai fait, ce bel amour, la

cohabitation avec papa est impossible. Cette cohabitation m'a protégée de tous les autres, de leurs désirs, de leur assaut. Mais voilà que, dorénavant, elle nous mure chacun dans notre silence, notre bouillonnement intérieur.

Papa ne répète jamais la même histoire. Tout a été mis au point : je veux partir, je dois partir. C'est d'accord.

Fouldroule, non plus, ne dit rien. Il fume sa gitane maïs, en clignant de l'œil.

Fouldroule, papa vivent un bizarre petit déchirement. Pourtant mes dix-huit ans pourvus d'un homme qu'ils ne mésestiment pas leur font honneur. Et leur ôtent le souci de mon avenir – mon avenir en dehors de ce lieu périssable qui ne peut s'éterniser – mais ils ne sont pas tout à fait à la fête.

Je passe de plus en plus de temps chez Fouldroule. Sans parler de mes nuits. Et j'envoie quand même mes devoirs de comptabilité à l'École universelle. Lucien m'aide à diviser, soustraire, poser l'inconnue, résoudre. J'ai commencé à lire ses livres. Marx. J'ai du mal à comprendre. Il m'explique avec patience, avec des exemples concrets, très simples. Je réfléchis.

Lire, compter, peindre dans l'après-midi, aider Fouldroule ; ma vie me plaît. Sa fragilité, sa flamme. Je m'adapte, je m'adapte. Voilà que, déjà, j'ai dépassé le regret du cocon familial : la caravane qui a roulé ses bosses et moi avec elle, sa table en bois, l'affreuse et chère toile cirée, les rideaux à rayures délavées, les lits couchettes, d'abord quatre, puis trois, puis deux, puis le dernier, celui de papa.

Fête, donc, et même grand jour que ce dimanche-là. Les gars se sont cotisés et ont remis à Fouldroule un paquet pour moi : une cafetière électrique. Même l'homme aux chiens a participé au cadeau. Il a refusé de déjeuner avec nous mais il a participé au cadeau. Toujours sans dire un mot. Je ne connais pas le son de sa voix.

Gonzalo est allé chercher Lucie et ses filles. Gonzalo aime Lucie. Pour de bon. Mais Lucie ne veut pas de lui pour toujours. Lucie passe des

examens internes, milite de plus en plus. Lucie deviendra peut-être un jour chef d'une section. Voudra-t-elle de Gonzalo? Un Portugais ne peut pas espérer la promotion. La *promocion*.

Lucie a mis sa robe bleue. Elle a fait couper ses cheveux par un coiffeur de la ville. De sa robe, elle a enlevé les volants, la dentelle. Une robe simple, sobre. Une robe de ville. Lucie pense que Gonzalo est un bon camarade, un gentil amant. Mais qu'elle ne veut ni de lui ni d'aucun homme dans sa maison. Elle utilise sa liberté comme un rude cadeau obtenu dans la douleur. Lucie n'épousera jamais Gonzalo ou un autre. Elle aime les idées progressistes, et tous les plaisirs du corps : « Un amant, oui, je suis d'accord. Un mari, jamais. Jamais plus. »

Elle m'offre un cyclamen entouré de papier rose. Un cyclamen mousseux, comme le chignon de Pedrita et d'Amalia. Elles crêpent encore leurs cheveux, fidèles à l'image de Bardot des années 54.

Je me souviens de tout : le goût de l'ail, de la viande qui saigne là où il est bon d'y planter mes dents bien au complet. Je considère avec reconnaissance la longue planche en bois qui sert de plateau à fromages : une vingtaine de carrés, rectangles, boules, losanges, embaument c'est-à-dire puent avec vaillance. Jamais je ne me suis sentie à ce point la vassale amoureuse de tant d'abondance. Je ferme les yeux. J'écoute, attentive, cette trompe lointaine qui vrombit agréablement au fond de mes oreilles. Est-ce le départ d'une équipe de nuit? ou la mise en route des bétonnières? Mais non. Il fait jour. Il fait fête. Il paraît, m'a expliqué Lucien, que la décadence d'une civilisation, de n'importe laquelle des civilisations, s'entreprennent à partir de l'excès des mets, du rire, de la douleur, du travail. Il paraît que l'éternité exige une austérité, un contrôle extrême de soi, une capacité de réflexion et de solitude.

Le chantier nous dévore corps et âme. Il nous faut un appétit solide pour le soutenir jusqu'au bout.

Qu'y puis-je, mon amour? Je t'aime, je t'aime. Tu couvres mon front, ma bouche, mes épaules du faisceau bleu qui me devient familier. Peu importe notre éternité. Nous ne pillons, ici, que notre présent.

Pour honorer la tradition cousue de roses blanches, j'occupe avec toi le milieu de la table et j'ai une chaise à grand dossier, la seule que

Fouldroule ait sauvée d'un bombardement, au temps où il avait des meubles. Car il a tout eu, Fouldroule. Même des meubles. Tu m'aimes, Lucien, tu m'aimes. Nous jouons au jeu des noces. Nous cessons de jouer, seuls, l'un en face de l'autre, là-haut, dans la chambre. Tu m'aimes, Lucien. Et cela me fait déborder de bienveillance pour les autres créatures. Pour un peu, je donnerais un bout de toi à Marie-Marraine, un autre à Lucie, un autre à Éliette, qui, toutes graisses dehors, raconte son dernier accouchement à Pedrita. J'ai remarqué que les femmes s'illuminent dès qu'on leur pose des questions à ce sujet. Même les moins bavardes se mettent à débiter un rouleau de mots et d'images barbares :

- On m'a coupée trois fois, brandit Éliette.
- Moi jamais, dit Carvinet qui aime les mots.
- Et toi, Marie-Marraine, comment ça s'est passé?

Tout le monde se tourne vers la gosse de nulle part qui a l'aisance des femmes vraiment laides, sales, se foutant d'elles-mêmes comme ce n'est pas possible. Calée entre Musta et Galu, elle ne mange pas, elle bâfre. Elle dépèce un morceau de gigot avec ses ongles, grappille en même temps des haricots verts et boit indifféremment nos vins et la limonade des Algériens.

Elle n'a pas besoin de raconter comment ça s'est passé : tordue, hurlante dans son fossé, derrière la grosse bétonnière, elle était encore seule à crier quand l'ambulance est arrivée. Elle n'avait plus mal puisque son enfant était tombé, floc, parmi les cailloux. Elle criait parce qu'il était mort. Bleu, enroulé dans son cordon, il ressemblait davantage à un fœtus recroquevillé qu'à un bébé.

Aussi, Lucien interrompt les questionneurs :

- Laissez-la tranquille et même fichez-lui la paix, vu?

Il a parlé sec. Lucie étrié du regard Carvinet qui a questionné. Papa a l'air mécontent. Les Algériens se taisent. Musta sert à Marie-Marraine de la limonade. Elle continue à manger, tranquille. Indifférente. La fleur de chardon brille, minérale, raidie au milieu des roses mollissantes. Le silence est rompu encore une fois par l'arrivée de la pièce montée, un édifice blanc, rose, torsadé de dragées, soutenu par des piliers de caramel blond, couronné par une rose en plâtre sucré.

Un gros couteau de cuisine à la main en guise de pelle à gâteau, je coupe, je coupe, je coupe. « Trois fois, j'ai été coupée, trois fois. »

J'ai un vague hoquet, une répulsion précise. Éliette raconte que pour la première communion de son aîné, le prêtre a fait remettre à l'enfant une Bible par le père et la croix par la mère. La croix pour la femme, a dit ce prêtre évolué, parce que « la femme connaît la souffrance ». Et si ça ne me convient pas, à moi, de connaître la souffrance...

– Les femmes ont l'habitude de la souffrance...

Le prêtre a appuyé sur le mot « habitude » croyant rendre hommage. Marie-Marraine, c'est sainte Marie tout court. Je lui sers la première part. La plus belle part. Celle qui porte la rose en plâtre. Marie-Marraine est une femme qui a l'habitude de la souffrance : sûrement, le curé lui aurait donné la croix en lui disant que c'est là un fier drapeau. Elle aurait ricané et craché dessus un long jet de salive.

Nous sommes quinze à table, sans compter la marmaille qui court autour de nous, s'arrache les dragées et les cheveux, reçoit parfois un revers de main maternelle ou paternelle là où on peut les atteindre. Heureusement, le dessert partagé, ils filent dans le jardin de Fouldroule.

On a nocé jusqu'à la nuit. Complètement soûl, Carvinet a chanté à la suite des sonneries militaires tandis que Fouldroule racontait un crime, une nuit, à l'île Maurice, du côté de Port-Louis.

– Il y avait un Chinois à l'oreille percée et un Mauricien qui se prétendait blanc alors qu'il avait la couleur de mes fourneaux, et un Blanc qui se disait noir alors qu'il était pâle comme un navet. C'est une histoire compliquée. Je ne vous en dirai pas les détails. Sachez que j'étais là et que le Chinois à l'oreille percée poussait des cris perçants. Il a sorti un couteau et, je ne sais plus pour quelle raison exacte, il a poignardé le Noir qui se disait blanc, qui est mort en hurlant, en très bon français : « Monsieur, je n'en démordrai pas. »

– Et toi, Fouldroule?

– Moi? Je jubilais. Comme d'habitude. J'étais d'accord avec le Noir qui se disait blanc. Il est mort parce qu'il était têtue comme une mule.

– Mort? Il est vraiment mort?

– Sans doute. Un Chinois ne peut pas laisser vivre celui qui l'injurie sans déchoir. Tout est affaire de mentalité : mourir pour ne pas céder et tuer pour ne pas déchoir. Au fond, ils se complétaient admirablement ce Chinois et ce Noir qui se prétendait blanc.

– Et le Blanc qui se prétendait noir?

– J'ai oublié. Je crois que c'est une autre histoire.

Les Algériens restent dans leur coin, en groupe. Ils n'invitent personne à rire et à danser quand ils sont à la ville, de peur qu'on leur refuse. Galu se détache des autres parce qu'il rit et raconte des histoires. Galu boit de l'alcool. Il a gardé son chapeau. Il n'a touché ni au champagne, ni au rouge, mais la bouteille de Ricard le tente. Régulièrement, il se lève et baisse le niveau en plastique. Le niveau a singulièrement baissé. Galu est soûl. Sans esclandre, sans cri. Caché sous son chapeau. Carvinet bascule dans la sensiblerie et se met à chanter les Roses blanches en beuglant que ce pauvre gosse qui turbine pour sa mère à l'hôpital, y a pas de justice. Le Polonais a vidé méthodiquement son verre constamment rempli. Il parle de son pays. Il parle de son père, prisonnier politique. Il parle. Il ne peut plus s'arrêter. Il a mon âge et des tempes pâles, traversées de ruisseaux de veines bleues. Marie-Marraine lui lance ses plus hideux sourires. Elle a bousculé Musta et Galu et s'est assise près de lui. Polak a glissé sa tête sur son épaule et se met à bredouiller en russe, en tchèque des mots tendres. Il a l'air d'un nourrisson tout rose, alcoolique. Carvinet interrompt sa goulante, brusquement tout pâle :

– J'ai mal au cœur.

C'est-à-dire qu'il va dégomber d'une seconde à l'autre. Il est tellement ivre qu'il n'a pas vu la porte, violemment ouverte par l'homme aux chiens. Carvinet reçoit la porte en pleine figure, fait oïe, oïe, tournoie deux fois sur lui-même et c'est la première fois qu'il m'est donné d'entendre la voix de l'homme aux chiens. Non la voix, mais le cri. Car il crie d'un seul souffle, râpeux, sans point ni virgule :

– On a empoisonné Poupoune si j'attrape le salaud qui a fait ça je lui coupe une oreille.

Et front en avant, il ressort avec la même rapidité qu'il est entré. Poupoune est sa préférée. Grosse, noire, laide, avec des pattes jaunes et

un essoufflement chronique, pas question de l'approcher ou seulement de la regarder en face. Poupoune est très méchante. Bouffeuse de rats, elle ajoute à ses dons le sadisme : elle jette en l'air le rat à demi pâmé, pour le rattraper en pleine gueule quand il a repris sa respiration. Puis elle lui assène un coup de sa grosse molaire jaune sur son épine dorsale. Or le rat est un animal intelligent. Que peut-il faire en face de cette masse qui représente cinquante fois son poids? Happé, broyé (malgré son intelligence), il se débat comme ce gamin de dix-sept ans pris par les cheveux dans la bétonnière, sur un chantier, du côté de Paris. Il se débat et il pense. Il pense qu'il va crever, précisément comme un rat.

De plus, il n'y a pas pire vicieuse que Poupoune. Il n'y a qu'à voir la danse du maigre mâle à oreilles pointues qui lui coince les hanches entre ses cuisses malingres, dures. De véritables barres d'engin. Elle n'a pas l'air de s'en plaindre.

Les Algériens observent tranquillement de leur bungalow.

Effrayante. Poupoune est effrayante, dans le plaisir. Un long chuintement compliqué à démêler. Joie? douleur? et les prunelles en extase. Après, c'est la ruée sur la gamelle dans laquelle surnagent les grains de riz contre la colique. Et voilà qu'elle est morte, Poupoune. Pleine à craquer, la gueule ouverte, la langue pendante, la queue dans la gamelle, entourée du contre-ut mortuaire de ses frères et amants.

... Alors on entend un rire ou plutôt un chapelet de hoquets qui rappellent la sonorité aiguë d'un chapelet débité à toute vitesse, la vitesse d'une bigote sur le point de crever. A moins que ce ne soit un rire arabe. C'est Galu Ahmed, qui décidément a presque vidé la bouteille de Ricard. Il cause, Galu, il cause. Il a toujours trop parlé. Son débit naturel alimenté par le litre et demi de Ricard va lui être fatal. Il a renié la tradition des siens, leur sobriété, donc leurs proverbes, en particulier celui qui proclame que la parole que l'on retient est notre esclave tandis que celle que l'on dit est notre maîtresse. Un proverbe, dit Fouldroule, qui fait fortune dans le désert. Tant pis pour Galu. Tant pis pour Ahmed. Il avoue, transpirant sous son chapeau, sur l'air d'un mea-culpa :

– Poupoune, c'est moi, chif. C'est moi. Il a fait caca sur lit de Ahmed. Ji a versé mort-aux-rats.

Comme il a parlé très haut, ce n'est guère étonnant que la porte s'ouvre à nouveau. Et cette fois-ci avec une telle rage, que, cling, tout le cadran de grelots dégringole d'un seul coup en même temps que la vitre du haut. Fouldroule, qui tient par le cou deux bouteilles de Moët, hurle :

– Mais ils auront la peau de mes clochettes, merde alors.

Mais il s'agit bien de ses clochettes. Ou du Bon Dieu. Les deux, totalement impuissants. Et dans leur bonté et dans leur pouvoir.

Un homme flegmatique, botté, musclé, avec des gestes mesurés, courtois même, s'approche d'Ahmed qui répète, hystérique « c'i moi, c'i moi, c'i moi », non sans avoir annoncé à la ronde comme s'il proposait la salière :

– Je vais lui couper une oreille.

Bien entendu, personne ne le croit. Et le croirait-on, il a agi si vite, d'un geste si précis, net et chirurgical, propre en somme, que personne n'a pu intervenir. Il a sorti un couteau à cran d'arrêt de sa poche; un couteau moyen, pas du tout impressionnant; un couteau utile au quotidien. Un couteau qu'il utilise pour couper la viande de ses chiens et la sienne propre. Il a couché la tête d'Ahmed sur les restes de la crème chantilly. Il lui a enlevé son chapeau très proprement, comme un bourreau bien élevé, un bourreau moderne, officiant et officiel, civilisé, quoi. Tranquillement, il commence à découper. Galu s'est mis à chuintier comme les rats de la défunte. Le sang a giclé sur la nappe blanche et, triomphant, Dubois repart vers la porte non sans enfoncer une dernière injure à son ennemi :

– Je vais la donner à bouffer à mes clebs. Ça m'étonnerait qu'Allah veuille de toi après.

Inutile de préciser que cet incident a quelque peu perturbé la fête. Ou tout au moins lui a donné un caractère différent. Lucien et Fouldroule se sont précipités pour faire un pansement. Ahmed pleure à gros sanglots, vocifère en arabe avec tous les siens et c'est un brouhaha qui ressuscite un quartier d'Alger en fureur. Ils veulent tous aller à la police. Les Turcs parlent d'empaler l'homme aux chiens ou de les obliger à le sodomiser. Les femmes crient toutes à la fois. Les enfants pleurent. Les gosses de Carvinet ricanent. Carvinet qui est entré au moment de la découpe dit qu'à l'armée, on aurait fusillé l'homme aux chiens et ses chiens et Ahmed

par-dessus le marché pour lui apprendre à la fermer. C'est le règlement. Même qu'Allah ou Mahomet, enfin quelqu'un d'important chez eux, quoique n'étant pas ministre, l'a dit : la parole que tu retiens est ton esclave et...

– Oïe, oïe, glapit Ahmed entortillé de bandes Velpeau.

Papa réfléchit qu'il doit avant tout et tous rester un bon chef. Un bon chef doit assumer le chantier jusqu'au bout. Un bon chef restitue à l'entreprise une autoroute, lisse, nette, sans histoires. Lucien voudrait que Galu aille à la police. Papa et Lucien n'ont pas la même conception du chantier.

– Il n'est pas tout à fait de ton milieu. J'espère que tu seras heureuse.

Papa entraîne Galu vers la porte :

– Viens à l'hôpital, gars. Ne t'inquiète pas. Une seule oreille n'empêche pas d'entendre.

Papa pense à son chantier, Galu à son oreille, Lucien à sa révolte, moi à eux trois; personne n'est à l'aise. Galu pense, immédiatement après son oreille, à sa paye qui finalement prime son intérêt. Galu et ses frères sont convaincus de la dure vérité : l'entreprise ne les embauchera plus s'ils vont à la police. L'entreprise considère que le fait de se faire couper une oreille est une gaffe aussi grave que d'avoir la tuberculose détectée par le camion sanitaire qui passe une fois l'an. Ça ne se fait pas. L'entreprise emploie des ouvriers sains d'esprit et de corps. L'entreprise hésite à jeter à la décharge un engin agonisant qui coûte quelques millions et ne tergiverse pas quand il s'agit de verser à la poubelle quelques hommes peu rentables. Les hommes qui se font couper une oreille. Elle sait ce qu'elle fait. Elle est pointilleuse, scrupuleuse, honnête. Le travail y est une valeur. Monnayable. L'entreprise n'acceptera pas l'oreille coupée. Sauf si on la maquille en accident du travail. Humaine, elle paiera les soins. Et les jours d'arrêt. Papa songe qu'il ne faut pas se mettre à dos l'entreprise au moment où le chantier touche à sa fin et qu'il a déjà eu beaucoup de mal à faire remplacer Le Guilledic.

La Marraine s'en fout : elle rit et fait boire au goulot le Polonais incapable de mettre un pied devant l'autre.

L'homme aux chiens a disparu avec son camion, sa caravane et le reste de ses chiens. On ne l'a jamais retrouvé. Ahmed n'a pas porté plainte. La seule trace de l'homme aux chiens est la tombe de Poupoune hâtivement creusée à la place de sa caravane. Trois jours plus tard, Galu Ahmed lui a chié dessus.

Assouvie d'une violence de plus, notre fête s'est disloquée à ce moment-là. Éliette a poussé Carnivet hors du troquet à grands coups de pied. Elle se venge de lui, de tout, dès qu'il a bu un coup de trop. Il perd de sa force alors qu'elle conserve la sienne, or, la force physique est le seul point qui impressionne la femme. Enivrée, elle cogne, elle rosse, elle abat les poings sur son dos et se repaît d'insultes :

– Pauvre type, ivrogne, cave, trottin...

La Marraine a disparu avec le Polonais. Les Portugais les ont suivis après la scène de l'oreille qui avait déjà vidé notre groupe des Algériens et des Turcs. Il reste Gonzalo qui attend le bon vouloir de Lucie. Fouldroule a fait du café et j'aide Lucie à tout débarrasser. On a entouré nos reins (nos belles robes) d'un gros torchon et on lave verres et assiettes dans la cuisine.

– Je vois que rien ne change, dit Lucie. Le chantier les rend aussi cinglés.

– Lucie, ne me fous pas le cafard. Ils font ce qu'ils peuvent. Cela ressemble à l'histoire du vrai Blanc et du Chinois et du faux Noir. Fouldroule nous l'a expliqué. C'est une question de mentalité. La mentalité de l'homme aux chiens et celle d'Ahmed égale : insulte : égale couteau. Il s'en tire à bon compte.

Lucie a les cheveux rejetés en arrière, courts sur la nuque. Le visage nu, elle est belle. C'est une grande chance pour un visage, un visage de femme, de devenir beau une fois débarrassé de ses cheveux. Gonzalo la guette, ne la quitte pas des yeux. Elle lui lance un torchon :

– Si tu veux me plaire, travaille.

C'est un geste profondément déplaisant pour un homme du Sud, un homme qui tient à sa virilité (un homme du Sud ne supporte pas qu'on lui lance un objet ménager à la figure et Lucie le sait).

Il attrape le torchon et le jette au loin. Il sort en claquant la porte. Il tient à son honneur, sa *promocion*. Lucie hausse les épaules.

– J'ai bien assez de mon ménage pour faire le sien.

Elle veut bien un amant (elle considère qu'elle doit bien traiter son corps, puisqu'elle ne peut compter que sur lui, sa santé, pour affronter le quotidien, le travail, les soucis), mais elle ne veut pas d'un autre Dromner, d'un mari, d'un maître. Elle gagne juste assez pour vivre. Elle passe un autre examen de comptabilité en septembre. Elle compte éloigner d'ici là Gonzalo qui l'empêche de travailler.

De toute façon, quand la Marie-Marraine sera terminée, ça m'étonnerait qu'il trouve du travail dans la région. L'entreprise compte caser ses Portugais dans la région parisienne.

– Tu n'aimes pas Gonzalo?

– Non. Je l'aime bien. C'est tout. Pour le reste, il m'encombre. Tu vois, même pas foutu d'attraper un torchon. Il m'apporte des cadeaux. Pour moi, pour mes filles. Il raconte à ses copains que je suis sa femme. Vivement septembre. Ouf, enfin seule.

– Pourquoi ne le fiches-tu pas à la porte dès maintenant?

– Parce que c'est un bon gars. Il a bon cœur. Je lui fais faire des dictées quand il vient. Il commence à écrire le français.

– Que penses-tu de Lucien?

– Qu'il est beau, intelligent. Mais pas de ton milieu. Il doit aimer la ville, une certaine ville, fréquenter des gens qui ont lu, qui habitent des belles maisons. S'il défend l'ouvrier c'est davantage par intellectualisme que par compréhension véritable. Il ne comprend pas leur politesse, leur

sens de la politesse. Peut-être seras-tu heureuse. Je ne sais pas. Je te crois de taille à te défendre, c'est tout. Tu n'as pas encore dépassé le plus difficile : le premier homme. Surtout quand le premier homme a réussi.

– S'il me plaque ou le contraire, j'irai faire de la comptabilité dans ta boîte. Maintenant j'ai la moyenne à mes devoirs de l'École universelle.

– C'est ça. Les deux mères-comptables pas foutues de garder leur mec. On sera heureuses, tu verras.

Elle a appuyé sur le mot « mec » avec la dureté qui la caractérise et du coup elle a cassé deux verres en les cognant l'un contre l'autre. Deux mecs qui font cling, en mille miettes. Elle crie :

– Merde, Fouldroule, j'ai cassé tes verres.

Fouldroule qui rafistole ses clochettes avec du scotch lance par-dessus la porte :

– T'inquiète pas, ma belle. C'est la vie. Ça se remplace.

OceanofPDF.com

Et la vie continue. La vie du chantier puisque c'est lui qui passe avant tout. Le chantier est dieu infiniment femelle contre lequel nos hommes s'épuisent bien plus que sur nos flancs. Le chantier, grandes guibolles rouges au milieu d'un charnier de ferrailles. Fouldroule ne cesse de rallumer la gitane mais qui a fini par jaunir définitivement son index, et moi j'arrache la gauloise d'entre les lèvres de Lucien. Je la porte à ma bouche, je me cale contre mon homme (qui n'est pas tout à fait de mon milieu, qui peut éventuellement me quitter). Toi, mon acte d'amour, toi ma chimère aux muscles frissonnants et sûrs comme ceux des chats et des taureaux... l'amitié virile l'empoigne. Papa et lui ne se quittent guère. D'accord sur peu de choses, ils s'estiment, s'affrontent avec chaleur et j'entends papa, d'ordinaire si peu bavard, parler, affronter les discussions. Je sais les litres de pinard bus ensemble et les clopes partagées. Je sais maintenant le cœur trop large quand l'alcool frappe derrière la nuque. Je sais le cri de guerre des grues qui vous appellent, toutes ensemble, et, de peur de manquer l'heure de les rencontrer, je sais les nuits trop brèves, où, moitié hommes, moitié amants, vous courez vers elles, vers leurs muscles de l'aube, leurs muscles glacés embués comme un pichet de vin froid.

Je vois beaucoup moins papa depuis mon installation chez Fouldroule. Il m'évite un peu. Le voilà seul, maintenant. Et le soir, il insiste pour préparer sans mon aide les légumes de la soupe :

– Occupe-toi de ton homme, ma fille. Ne t'inquiète pas pour moi.

Et puis j'étincelle de félicité physique. Papa se détourne de cette joie-là qui du jour au lendemain m'a fait choisir un autre lieu, un autre homme. L'homme tout court. Nous préférons, une fois de plus, ne pas parler. La fin de la Marie-Marraine va nous entraîner loin l'un de l'autre, très loin :

– Paul m'a écrit qu'on pourrait bien avoir besoin de moi au Tchad...

Il gratte des carottes, coupe en quatre les poireaux, éventre proprement un chou. Il sait se débrouiller seul. C'est une grande fierté pour lui de savoir se débrouiller seul. C'est ce qu'il appelle être un homme. Son départ, cela pourrait bien être en octobre. Ou début novembre. Peut-être avant, s'ils viennent à bout de la tranchée sud avant l'automne. L'hiver est la saison rude, dans notre vie. Autant aller vers le soleil.

– Et puis quand on se fait vieux, on n'aime plus beaucoup la pluie, l'humidité. Ce n'est pas étonnant que beaucoup de maisons de retraite sont construites sur la Côte d'Azur... Les vieux n'aiment pas le froid. Il appauvrit encore davantage ce qui leur reste comme sang...

– Tu n'es pas vieux, papa. Tu ne vas pas aller en maison de retraite.

Il me regarde par-dessus ses légumes :

– Je préférerais mourir au boulot que de finir à l'hôpital.

C'est dit. Il partira. Il chauffera son vieux camion – sais-je seulement ce qu'est une voiture silencieuse, élégante, nappée de coussins et criblée d'étoiles bleues et vertes sur le tableau de bord – et il tirera sa maison, qui, pour une fois, lui paraîtra grande.

J'ai pourtant laissé mon tableau dans la caravane. L'après-midi, quand Fouldroule n'a pas besoin de moi, je continue mon amandier. Je lui ai ajouté, sur une branche, un oiseau. Un oiseau à l'œil adouci d'un cerne suave, voluptueux. Juste un œil. L'autre est encore sans expression. Je ne veux pas le condamner à n'éprouver qu'une seule direction.

Un œil voluptueux. L'œil d'une femme émergeant des bras de l'homme, émergeant du fond de la mer... Une femme à la voix rauque, colorée tout entière d'un fard éclatant qui l'embellit, l'isole d'un cuisant enchantement. Combien, combien de jours, d'années aurai-je, mon amour, ce cerne et cette rocaille dans mon souffle dès que tu m'empoignes?

Au début de son amour avec Dromner, Lucie a connu ces moments où la volupté, la fureur tombent sans avertir, en oiseau de proie éloignant les papillons pâles, le doute, le désespoir :

– Je t'aime.

– Je t'aime.

On en est toujours au même soupir, à la violente anesthésie de la passion. Très tôt, le réveil que m'a donné Fouldroule sonne. Il est cinq heures. Lentement, à regret, ses bras, ses jambes, sa bouche se détachent de moi. Nu, assis, il me tourne le dos. J'entends le froissement du pantalon, la fermeture éclair du blouson. A cinq heures, il fait encore frais. J'entends le tic tic de sa montre-bracelet qu'il remonte.

– Reste. Reste encore.

Par jeu, et puis parce que ce n'est guère possible de prolonger le petit matin, il me retourne, m'embrasse, m'ébouriffe les cheveux. Sa paume va d'un sein à l'autre. C'est un très grand bonheur pour une femme d'être honorée tout entière le soir comme le matin. Je ris. Je suis contente. Je fléchis, les yeux fermés. Il ne parle pas.

– Reste encore.

Il a remonté la couverture sur mes épaules. Il dit « dors ». Il ouvre la porte, la referme sans bruit. Je ne le verrai que le soir.

Levé en même temps que lui, j'entends Fouldroule qui sert les premiers cafés et le genièvre. Lucien emporte dans un grand sac les équerres, les compas, la gamelle que j'ai préparée la veille et que je place dans le bas du réfrigérateur. La voix de Fouldroule monte de l'escalier. Aussitôt réveillé, Fouldroule est alerte, dévoré par sa passion de conteur. Il raconte, il raconte. J'écoute avant de retomber dans un nuage bleu, ferrugineux, le sommeil peut-être... J'écoute...

–... L'occupation c'était le venin parce qu'on n'avait rien à bouffer...

Ou bien :

– La plus grande trouille que j'aie eue dans ma vie, c'est en plein Sahara, avant la guerre. J'ai vu, de mes yeux vu, deux lézards endormis à mes pieds. Deux lézards grands comme des petits crocodiles...

– Mais Fouldroule, raisonne la voix de Lucien, il n'y a pas de crocodiles dans le désert.

– Tu crois, fils? alors c'était peut-être au Tchad. J'ai baroudé, tu comprends, j'ai baroudé et...

Au Tchad. Des lézards grands comme des crocodiles. Et des grues massives à pattes d'insecte qui vous tombent sur la tête à cause de l'excès de chaleur.

– Je me fais vieux, j'ai besoin de chaleur, dit papa.

Au Tchad. Il y a un chantier fantastique, découpé en terre d'avant l'âge du feu, tout juste concassé de pierres entre lesquelles étincellent les flammes des premiers feux du monde. Et des engins à gueule de lézard et des camions à dos irritable, qu'un rien fait déverser sur le crâne de la main-d'œuvre française, blanche, blanche : une aurore.

Des tonnes de sable blanc, des tonnes de terre irréelle sous laquelle on n'a le temps ni de se débattre ni de penser que, peut-être, à un moment donné, on a eu une âme.

Vers sept heures, Fouldroule me réveille pour de bon et de la meilleure façon : sur un plateau « Pastis Duval » il m'apporte mon café au lit.

– Tiens, ma gosse. Bois. Ça n'a pas dû t'arriver souvent.

Il s'assoit à la place où était Lucien quand il boutonnait son blouson. Il glisse l'oreiller derrière ma nuque qui ballotte encore de sommeil. Au préalable, il a repoussé les volets et le jour dégringole sur le drap avec la puissance de l'eau devant les écluses brusquement ouvertes. Vêtu de son éternel pull de marin, les cheveux oscillant entre le gris, le jaune de sa gitane maïs, les mains énormes et le regard attendri, il laisse tomber deux sucres dans le bol à fleurs. Je bois.

– Tiens, Éléonore, t'es vraiment ma gosse; j'aime pas trop penser que tu vas partir, me quitter.

Bien réveillée, cette fois-ci, je repose le bol vidé.

– Fouldroule, c'est la vie.

– C'est la vie. Mais c'est permis de rêver. Je te voyais bien rester ici, me succéder, recevoir les gars, les servir, les renvoyer quand ils ont trop bu. Tu as de l'autorité et tu aimes ce genre d'ambiance. Tu aimes l'univers des mâles, Éléonore. Seulement il y a ton gars, ta vie.

– Oui, Fouldroule. Il y a mon gars. Ma vie.

– Il y aura tes gosses.

– Il y aura mes gosses. Ils feront comme moi. Ils naîtront là où on sera. C'est la seule chose que je leur imposerai. L'endroit de leur naissance.

– Et tu ne veux pas leur donner une autre enfance que celle des chantiers?

– Pour l'instant je ne pense pas à eux. Ils n'existent pas.

– C'est vrai. Pour l'instant tu es folle d'amour.

– Je suis folle d'amour. J'aime. J'aime l'amour fou.

– Il n'a qu'un temps, Éléonore. Qu'un temps. Avec Monique...

Il rêve un peu, la tête dans la lumière qui éclaire ses rides, les cicatrices de son bras et les endroits clairsemés de sa chevelure.

Je passe la matinée à l'aider, et une partie de la soirée. Je l'aime bien, Fouldroule. Peut-être si nous avions eu le même âge nous serions-nous aimés d'amour fou. Retrouverai-je un ami de cette trempe pour me consoler de l'amour?... Il a repris le plateau. Avec le bol. La journée est commencée. Sans Lucien. Il me reste à attendre la nuit. Encore une fois, je vais explorer ce corps qui m'est donné. J'explore cet homme avec la ferveur et la force qui les courbent sur le ventre de la Marie-Marraine.

Vers cinq heures, dans l'après-midi, je vais peindre chez papa.

Rien n'a changé, là-bas. Il y a toujours la table avec la toile cirée à oiseaux. Une mésange à tête bleue devenue grise avec le temps. Un rouge-gorge lançant à pleine voix des trilles que nul n'entend, plumes figées contre un ménate à bec jaune. La grosse cafetière, désormais, s'est tue, rangée sur l'étagère la plus haute, trop grosse pour un homme seul. Maintenant, papa pose directement sur le bol un filtre-chaussette. Vivre seul peut compresser les êtres encore davantage qu'un excès de monde dans un espace restreint. Une seule serviette accrochée derrière une seule cuvette, un seul torchon punaisé au-dessus d'une seule assiette qui n'en finit pas de sécher. Une petite poêle que je ne connaissais pas est accrochée au-dessus du camping-gaz. Une chaude tristesse m'étreint d'autant plus que les autres lits ont disparu, repliés, rangés eux aussi. Quatre corps ont quitté peu à peu les lieux et sa vie. Les derniers survivants sont toujours les objets : de durs témoins. Papa dort maintenant dans ce qui fut ma chambre, sauf qu'à la place du couvre-lit à fleurs, il a roulé une couverture de soldat.

Seul mon tableau lui rappelle qu'il y a seulement deux mois, son dernier enfant, « la petite » comme il écrit à Paul, se lovait à plein temps dans le rude cocon qui abrita notre haleine.

Je peins. Je modifie l'amandier. J'ai mélangé à l'éboulis rose, bleu, à l'éboulis trop tendre, de grandes touches opaques, rouges, mauves, violentes, qui flanquent l'oiseau d'une aura de mauvais augure. Je n'ai jamais pu m'abandonner longtemps aux couleurs douces, irréelles. Ma vie ne m'y incite pas et je hèle encore une fois, comme un secours, un vertige, des nuages véhéments, sombres, éclatants. L'oiseau a de longues pattes courbées aux extrémités et des ailes croisées en fer de grue. Un oiseau de proie. Ni bon, ni doux. Observateur. L'épine dorsale du bonheur est bâtie des mêmes matériaux que ceux qui forgent l'angoisse. Et peut-être même le bonheur n'est-il que le prolongement satisfait du désespoir enfin assimilé donc méprisé.

Quand je suis chez papa (vers cinq heures), je ne résiste pas au plaisir de descendre la grosse cafetière, la chauffer, la mettre en route comme un engin. Je bois ce chaud goudron, cet opium du pauvre, ce tourbillon chaleureux qui me descend au creux de l'estomac. Avec difficulté depuis quelque temps. Le tourbillon m'étreint tout à coup dans un nuage de mouches, un essaim compliqué qui brouille mon regard, serre ma gorge et transforme l'oiseau de proie en une bête malade, trouble. J'ai si peu l'habitude des malaises que je ne comprends pas.

C'est Lucie, consultée par téléphone, qui éclaire la toile d'araignée d'une belle formule à longue portée :

– Tu attends sans doute un enfant.

Je n'ai rien dit à Lucien. Ni à personne. Il est doux d'attendre seule l'installation d'une telle révélation, d'un secret formidable. Je ne sais pas du tout où naîtra mon enfant. Mon enfant à l'œil bleu, l'œil de l'oiseau en ébauche, l'œil qui finira bien par s'humaniser.

C'est Ahmed. C'est Galu qui s'est jeté dans la caravane (vers cinq heures), avec son allure de chèvre folle, pour me raconter l'accident.

C'est Ahmed, qui, son oreille en moins transformée en prime d'accident du travail, n'a pu, une fois de plus, tenir sa grande gueule barbouillée et à jamais de café au lait dans lequel on a dissous une poignée d'olives. C'est Ahmed, chapeau sur le côté à cause du sparadrap, qui porte la nouvelle :

– Chif chif chif il i mort.

Je le reprends sans questionner :

– On dit il « est » et non pas « i ». Quand on est en France on parle français.

Je ressens une férocité incroyable. Ahmed n'a pas le droit de m'expliquer ce que j'ai compris, ce que guette l'oiseau côté proie, l'oiseau brusquement attentif et qui a repris son profil barbare. Je hais Ahmed. Je hais les porteurs de nouvelles. Tais-toi, Ahmed.

– Mort. il « i » mort.

Il beugle, il gesticule.

Galu-Ahmed s'est pris la tête entre les mains. Il sanglote, il barbote dans ses larmes.

– Chef il est mort.

– Bravo. Tu as très bien prononcé.

Ses bras font de grands moulinets en direction de la tranchée sud.

... J'ai retrouvé mes jarrets d'il y a deux ans, quand j'étais jeune, une nuit, sur la Marie-Décembre.

... Je les bouscule tous, lui, les gosses rassemblés, et je cours, entravée par les grosses bottes et un cœur qui va se rompre, éclater, viscéral, en loques, en lambeaux. Une chair en lambeaux. Je cours maladroitement, les coudes au corps, et, chose étrange, l'émotion ressuscite l'impression de posséder encore cette corde de cheveux qui courait avec moi, la nuit de la Marie-Décembre. Cette corde qui pandouille, le long du dos, mouillée de pluie, vivante massue qui cogne contre ma colonne vertébrale. Combien ai-je de côtes? Qu'est-ce que c'est que cette armoire d'os, cette armoire oblongue qui est en train de m'étouffer, de me faire crever? Et qu'est-ce que c'est que cette planète sur laquelle je n'ai jamais pu piquer un sprint sans me casser la gueule? C'est ce qui arrive, et

méchamment. Empêtrée dans un croissant de ferraille, j'ai le nez amoché, le front écorché, du sang au coin de la bouche.

Et qu'est-ce que c'est, là-bas, ce groupe d'hommes tous rassemblés au-dessus de la tranchée, qui n'en est plus une puisqu'elle s'est refermée? qu'est-ce qu'ils foutent là, tous ensemble, au lieu d'aller chacun à son job. Le chantier, il faut qu'il tourne. Il n'avancera donc jamais? On va tous l'avoir, notre préavis. Vite, vite encore quinze jours et on pourra chanter l'alléluia, finir tout le Ricard de Fouldroule, se tenir par la main et danser la farandole sur la belle route, la belle route enfin éclore, la rude fleur d'automne, tant attendue.

Vite, donc. Et sur les bords de la route, un beau pont, superbe, enjambe la belle route. Tout est beau. Tout est neuf, lisse. Une voie lactée. Un beau pont qui prend pied au creux de la terre, la terre (tranchée sud) dégoulinante d'une racine affreuse, d'un pauvre corps en miettes... Vite, vite. Papa. Chef. Chif. Chauffe, chauffe la colle, au boulot. Vite.

Je hoquette comme le bull défunt de Le Guilledic qui radote dans son coma. J'écarte tout le monde. Bloquée par un bras qui saisit le mien – le bras de Lucien–je tournoie sur moi-même. J'entends des voix, leurs voix, peut-être la belle voix de mon amour, tonalité agréable prise entre le baryton et le ténor :

– Ne regarde pas, Éléonore. Ne regarde pas.

Il n'ajoute pas comme je l'ai entendu une nuit :

– Ne regarde pas ou je te gifle.

Et qui donc m'empêcherait d'avoir des yeux exorbités, qui voient jusqu'au fond même de la terre? qui donc aurait le pouvoir de me retenir devant cette main qui seule est visible, hors de la tranchée éboulée? une pauvre fleur innocente, poussée là, insolite. Qu'est-ce que c'est que cette main qui bat encore un peu?

Je m'arrache de tous ces bras. Ils font barrage, au complet, mais je passe quand même. A quatre pattes autour de la main, je gratte comme un chien. Autour de la main, Musta, Omar, et d'autres creusent à grands coups de pelle. Creusez, creusez, la pelle à la main, c'est le pain à la bouche. Ils creusent. Sans illusion. On sait que l'on ne peut rien. Qu'il est trop tard. Qu'il est mort, chif.

– Je préfère crever au boulot qu'à l'hôpital.

On sait qu'il est mort, chif, et j'ai enfin la chance, la très grande chance de disparaître dans un tournoiement noir traversé de vilaines mouches de chaleur non sans avoir tranquillement dégobillé tout le café avalé un quart d'heure auparavant.

Probablement au moment où papa s'est vu coincé comme un rat sous la terre. Mais ça y est. Cette fois-ci, le pilier est bien en place. Ouf, les hommes ont eu peur : la nuit même, la pluie s'est mise à tomber. Les seins lourds, la Marraine s'est assise au pied de la bétonnière. Elle pleure.

Peu de jours après, Lucien et moi sommes partis sur un chantier convoité par tous les gars. Un chantier pourvu d'engins perfectionnés et de douches avec eau chaude et froide. Un chantier qui suce à la mamelle du progrès. Il paraît que les caravanes y plantent demeure dans des parkings qui portent chacun un numéro. C'est plus facile pour les P.T.T. Il y a un supermarché non loin. Avec un pressing automatique.

C'est la première fois que je vais vivre sur un chantier qui ne porte pas un prénom de femme.

ROISSY. Et en France.

Juin 1977

OceanofPDF.com

HORTENSE DUFOUR

La
Marie-Marraine

roman

Grasset

OceanofPDF.com